
3 1761 09544979 9

# AVENTURES

DE

# LAZARILLE

DE TORMES

CORBEIL. — IMPRIMERIE B. RENAUDET



AU MOYEN D'UNE LONGUE PAILLE.... (Page 18.)

Imp. Arents.

# AVENTURES

DE

# LAZARILLE

## DE TORMES

ÉCRITES PAR LUI-MÊME

—

GRAVURES DE A. ROBIDA

—



PARIS
P. ARNOULD, ÉDITEUR
14, BOULEVARD POISSONNIÈRE, 14

—

# LAZARILLE DE TORMES

---

L'auteur de ce petit chef-d'œuvre, Diego Hurtado de Mendoza, naquit à Grenade en 1503 et mourut à Madrid en avril 1575. Son père le destina d'abord à l'état ecclésiastique, mais ni son tempérament ni son caractère ne le poussaient dans cette direction : on le vit bien lorsque, simple étudiant à Salamanque, il composa son *Lazarille* et fonda cette littérature picaresque, qui n'a rien de commun avec les

graves élucubrations des théologiens ou des Pères de l'Église.

Né sur les bords du Tormes, dans un moulin, *Lazarille*, par ordre d'une mère brutale et sans scrupules, devient de bonne heure le guide d'un mendiant aveugle. Doué d'une inépuisable bonne humeur et d'une étonnante vivacité d'esprit, il passe successivement au service d'un prêtre, d'un hobereau de province, d'un moine marchand d'indulgences, d'un chapelain, d'un alguazil et finit par se marier avec une gourgandine. A ce moment, le récit se termine sans tendre à une conclusion spéciale, sans qu'on sache s'il aura une suite ou s'il n'en aura pas.

Frappé de ce fait, le professeur espagnol H. Luna, réfugié à Paris, publia en 1820, une suite au *Lazarille* de Mendoza, suite que nous réimprimons ici dans son intégrité. Lazarille, époux malheureux, tombe dans la plus

affreuse misère, s'embarque pour les Indes et fait naufrage. Recueilli par des pêcheurs, qui l'ajustent en Triton et l'exhibent comme un monstre marin d'un bout à l'autre de l'Espagne, le malheureux retrouve à Tolède sa femme enceinte et sur le point de se remarier. Dégoûté, ennuyé, il se fait ermite et partage les dernières années de son existence entre la vie contemplative et la rédaction de ses mémoires.

« L'objet du livre, dit Ticknor, est de donner, sous le caractère d'un serviteur doué d'une perspicacité qui ne lui fait jamais défaut et si dépourvu d'honnêteté et de véracité que ni l'une ni l'autre ne l'arrêtent jamais dans la voie de ses succès, de donner, dis-je, une piquante satire de toutes les classes de la société, dont *Lazarille* nous dépeint fort bien la condition, parce qu'il les a vues pour ainsi dire en déshabillé et dans les coulisses. Le livre

est écrit dans un style plein de cette énergie, de cette richesse et de cette pureté Castillane qui nous rappelle la *Célestine*. Plusieurs de ses passages peuvent être placés au nombre des morceaux les plus frais et les plus vigoureux qui se trouvent dans toute la classe des romans en prose, passages tellement robustes et tellement libres que deux d'entre eux, celui du moine et celui du marchand de dispenses, tombèrent immédiatement sous la juridiction de l'Église et furent effacés des éditions portant le permis d'imprimer sous son autorité. L'ouvrage entier est peu étendu, mais le ton est facile et enjoué; c'est une composition heureusement adaptée à la vie et aux mœurs des Espagnols. Le contraste que forment la vivacité, la bonne humeur et l'audace flexible de *Lazarille* lui-même, personnage d'une parfaite conception originale, avec la solennité et la dignité

inflexibles du vieux caractère castillan, lui donnèrent tout d'abord une immense popularité. »

Ajoutons que Mendoza eut le mérite considérable de rompre avec les magiciens, les fées, les paladins errants, en un mot avec « tout le matériel usé » des romans du moyen âge. C'est à la vie réelle, prise dans ses côtés les plus divers, qu'il emprunta le sujet de son livre, et de là la vie intense qui anime les étranges personnages aux tribulations desquels le lecteur s'intéresse presque malgré lui.

A partir de 1553, date de la première édition connue de *Lazarille*, le roman de Mendoza fut souvent réimprimé ou traduit. Aujourd'hui encore, il jouit d'une vogue universelle, et cela n'a point lieu de surprendre, car il est devenu en quelque sorte la base d'un genre littéraire spécial, essentiellement espagnol, sous le nom de *gusto picaresco*

(style de fripons). A ce genre appartiennent, pour ne citer que quelques titres : le *Guzman d'Alfarache*, le *Marcos de Obregon*, le *Diable boiteux* (de Velez), la *Garduna de Séville*, et surtout le *Gil Blas*, de notre Le Sage.

L'édition que nous offrons aujourd'hui au lecteur est aussi complète que possible : on y trouvera, intégralement reproduits, les passages que l'Inquisition retrancha au XVI^e siècle de l'original espagnol.

Quant à Mendoza, il ne tarda pas à renoncer au projet qu'il avait formé — ou plutôt qu'on avait voulu lui imposer — d'entrer dans les ordres.

Tout en faisant de l'*Amadis* et de la *Celestina* ses lectures favorites, il prit, aussitôt que son âge, le lui permit du service dans les armées de l'Empereur, et passa en Italie, où il put refaire ses études aux Universites de Bologne, de Rome et de Padoue. En 1538, Charles-

Quint le chargea d'une mission près la république de Venise. Pendant qu'il négociait, il se lia avec les Alde, et Paul Manuce lui dédia même son édition des *Œuvres philosophiques* de Cicéron. Très passionné pour les études grecques et latines, il envoya chercher au mont Athos des manuscrits grecs, et c'est d'après un volume de sa bibliothèque que parut la première édition des œuvres de Josèphe.

Il représenta l'Empereur au concile de Trente. Au retour il se rendit officiellement auprès du pape Jules II, mais il ne tarda pas à donner sa démission pour des raisons politiques. Il revint en Espagne en 1554.

Philippe II, fourbe et sournois, ne continua pas au fier Mendoza la faveur dont il avait été l'objet sous le règne de son prédécesseur. Un jour que notre gentilhomme avait pris par la ceinture et jeté par la fenêtre un courtisan

avec lequel il n'était pas d'accord sur les mérites d'une grande dame, le monarque le punit en l'exilant. Par bonheur, ni les armes ni la diplomatie n'avaient triomphé de sa passion pour les lettres. Il écrivit de 1568 à 1570 une *Histoire de la guerre contre les Morisques de Grenade* que l'on a comparée, sous le rapport du style, à l'auteur de la *Guerre de Jugurtha*.

AVENTURES ET ESPIÈGLERIES

DE

# LAZARILLE DE TORMES

---

## CHAPITRE PREMIER

Naissance et parents de Lazarille de Tormes. Amours d'Antoinette Perez, sa mère, avec le maure Zaïde.

Avant que de parler des aventures de ma vie, il me faut, ce me semble, commencer par mes parents, ma naissance, mon nom et l'origine d'icelui. Je suis fils de Thomas Gonzales et d'Antoinette Perez, natifs de Téjares, faubourg de Salamanque. On me nomma Lazarille de Tormes, pour être

né sur la rivière de ce nom, comme on le verra par la suite.

Mon père, Dieu lui soit propice! tenait, depuis quinze ans, un moulin sur la rivière de Tormes, où il exerça le métier de meunier expérimenté. Ma mère, enceinte, y étant une nuit, le mal d'enfant lui prit, et la pressa si fort, que, ne pouvant porter plus loin le fardeau, elle y accoucha de moi ; de sorte qu'avec justice je me puis dire être né sur ladite rivière.

J'eus à peine atteint l'âge de huit ans, lorsque mon père fut accusé d'avoir donné malicieusement quelques saignées aux sacs de ses chalants. S'étant laissé surprendre, il confessa le tout, et souffrit patiemment le châtiment de la justice; ce qui me fait espérer qu'il est, selon l'Évangile, du nombre des bienheureux en la gloire de Dieu.

En même temps, on leva une armée

contre les Maures, dans laquelle mon père, se trouvant banni de son pays pour les raisons mentionnées ci-dessus, prit parti sous un officier, pour conduire son bagage. Son maître y mourut, et mon père le suivit, en fidèle serviteur, en l'autre monde. Ma mère se trouvant seule, sans mari, support ni appui, résolut d'avoir recours aux gens de bien, et de se conformer à leurs manières de vivre honnêtement. Elle vint, à cette fin, demeurer en la ville, y loua une petite maison, traita quelques écoliers, et blanchit le linge des palefreniers du commandeur de la Madelaine. Fréquentant ainsi les écuries, un Maure qui se mêlait de panser les chevaux, la voyant, lia commerce avec elle, et ma mère, de son côté, en devint bientôt éperdument amoureuse.

Ils furent si bons amis, dans peu de temps, que le Maure venait souvent

les soirs chez nous, et ne s'en retournait que les matins. Il y vint aussi quelquefois en plein jour, sous prétexte d'acheter des œufs, quoique nous n'eussions point de poules, et entrait ainsi aussi librement chez nous que chez lui.

D'abord, cette familiarité ne me plaisait pas du tout; sa couleur noire, jointe à sa pitoyable mine, me fit peur : je le querellais de ce qu'il entrait si librement au logis; mais, apercevant à la fin que ses visites rendaient notre ordinaire meilleur, je m'en accommodais le mieux du monde : en effet, il ne nous venait jamais voir qu'il n'apportât quelque bon morceau de viande. Il nous fournissait de pain, de vin, et même de bois, en hiver.

Il était difficile que ce commerce durât longtemps, sans qu'on s'en aperçût. Ma mère nous fit présent, un beau matin, d'un joli petit maure, que j'eus soin de bercer.

Il me souvient que le nègre voulut un jour se jouer avec mon petit frère ; le pauvre enfant nous voyant blancs, ma mère et moi, et son père si noir, s'enfuit vers ma mère ; et le montrant au doigt : « Maman, la bête, » disait-il ; de quoi le Maure se mettant à rire, le nomma petit bâtard.

Tout enfant que j'étais, je fis réflexion sur ce que dit mon petit frère, disant en moi-même : ma foi, il y a bien des gens au monde, qui font des reproches aux autres, faute de se connaître eux-mêmes.

Le malheur voulut que le commerce de Zaïde (c'était le nom du Maure) vint aux oreilles de l'intendant de la maison, qui, faisant réflexion sur sa conduite, s'aperçut que mon beau-père dérobait la moitié de l'avoine qu'on lui donnait chaque jour pour les chevaux ; que le son, le bois, les étrilles, les brosses et couvertures des che-

vaux, le linge, enfin tout s'évanouissait dans l'écurie, sous prétexte d'être perdu; et que, ne trouvant plus de quoi fournir à l'entretien et à la subsistance de ma mère et de l'enfant, le charitable Maure déferrait même les chevaux, pour en faire de l'argent.

On lui prouva tout ce que je viens de dire, et bien d'autres choses encore, car on m'interrogeait en me menaçant; et la crainte me fit déclarer plus qu'on ne me demandait, jusqu'à avouer même que j'étais allé vendre, par ordre de ma mère, certaine vieille ferrure, que le Maure lui avait donnée.

Mon beau-père fut fouetté *in formâ amplissimâ*, et on fit défendre à ma mère, sous peine de punition corporelle, de ne mettre plus le pied dans l'hôtel du commandeur, et de ne plus revoir le Maure chez elle.

La pauvre femme ne voulant pas

jeter le manche après la coignée, fit de nécessité vertu, et se soumit sans murmure à la cruelle sentence. Mais, afin de se tirer de misère, et de s'ôter d'entre les mauvaises langues, elle changea de quartier, et alla servir ceux de la maison de Salonne, où elle souffrit mille fâcheries et peines, pendant qu'elle acheva de mettre mon petit frère en état de marcher seul ; pour moi, j'étais assez grand pour pouvoir aller chercher du vin et de la chandelle pour les hôtes, et leur rendre d'autres petits services de cette nature, dont je m'acquittais assez exactement.

## CHAPITRE II

Lazarille est mis par sa mère au service d'un aveugle. Quel homme était cet aveugle. Les croustilleux tours qu'ils se jouèrent réciproquement.

Un aveugle vint loger dans cette hôtellerie, et, ayant entendu parler de moi, il jugea que je pourrais être propre à le conduire. Il me demanda donc à ma mère, laquelle ne se faisant pas beaucoup prier, me donna à lui. Elle lui dit seulement que j'étais fils d'un bon père, qui était mort pour la défense de la foi, à la bataille des Gelves; qu'elle espérait, avec la

grâce de Dieu, que je ne serais pas moins honnête que lui; et que, comme j'étais un pauvre orphelin, il devait me servir de père.

L'aveugle lui promit plus qu'elle ne voulut, et l'assura qu'il me regarderait, non pas comme un serviteur, mais comme son propre fils. Après ces assurances, je servis et conduisis ce nouveau et vieux maître.

Il demeura encore quelques jours à Salamanque ; mais, n'y trouvant pas de profit assez grand, il résolut de décamper. Sur notre départ, j'allai prendre congé de ma mère, qui me donna sa bénédiction en pleurant, me disant : « Mon fils, le cœur me dit que je ne te verrai plus : sois honnête homme, et Dieu te conduise, je t'ai élevé avec soin, je t'ai donné un bon maître, fais-en ton profit. »

Après ceci, je fus joindre mon aveugle, qui m'attendait, pour partir, et

nous sortîmes ensemble de Salamanque. Arrivant au pont, j'aperçus, à l'entrée, certaine figure de pierre, semblable à un taureau. L'aveugle me dit d'en approcher, et étant bien près : « Lazarille, dit-il, écoute, tu entendras un grand bruit au dedans. » Je fus assez simple de le croire; mais lorsque l'aveugle connut que j'avais avancé la tête, il me la poussa si rudement contre ce diable de taureau, qu'il faillit à me la briser en pièces. Je me ressentis plus de trois jours de ce vilain coup de corne.

L'aveugle se mit à rire du tour qu'il m'avait joué, et me dit, pour consolation : « Apprends, pauvre innocent, qu'un garçon d'aveugle en doit savoir plus que le diable. » Je compris d'abord l'énigme, et, me sentant comme éveillé de la simplicité d'enfant que j'étais, je dis en moi-même : « Il a, ma foi, raison ; il me faut ouvrir les yeux,

et songer à mes affaires; car, dans l'état où je suis, je me trouve abandonné de tout, et personne n'a soin de moi. »

Nous poursuivîmes notre voyage pendant lequel il m'apprit, dans peu de jours, le jargon; et l'aveugle me trouvant rempli d'esprit, en témoigna beaucoup de joie, disant : « Lazarille, mon ami, je ne te puis donner ni or ni argent, mais bien de bonnes instructions, pour gagner ta vie, et te comporter honnêtement; tu ne manqueras de rien avec moi. « En effet, il me tint parole, et je puis dire qu'après Dieu, je lui dois tout, et que, tout aveugle qu'il était, il m'éclaira et me mit dans la bonne voie.

Je pourrais me passer de raconter ces sortes d'enfances et de sottises; mais il me semble quelque peu nécessaire, tant pour me préparer à ce que j'ai à dire dans la suite, que pour faire

voir que c'est une vertu de se pouvoir élever du néant, et au contraire un vice, en se laissant abaisser, étant élevé.

Pour revenir à notre aveugle, et vous conter ses gestes et tours, je dirai que Dieu n'en créa jamais de plus rusé, ni de plus fin que lui. C'était un aigle en son fait. Il savait par cœur plus d'oraisons que tous les aveugles d'Espagne. Il les récitait fort distinctement, d'un ton bas, posé et intelligible, faisant retentir toute l'église ; le tout accompagné d'une posture humble et dévote, sans gesticuler, ni grimacer de la bouche, ni du visage, ni des yeux, comme font la plupart des aveugles mal élevés.

Il avait, de plus, mille inventions et manières de s'attirer de la pratique, et d'attraper de l'argent. Il se vantait de savoir des prières pour différents besoins et effets ; pour les femmes stériles, afin que Dieu leur donnât des

enfants ; pour celles qui étaient en travail, afin de les délivrer promptement ; enfin, pour bien remettre les femmes avec leurs maris.

Il se mêlait aussi de prédire aux femmes enceintes si elles feraient un fils ou une fille. En fait de médecine, Galien était à peine son novice, et n'en savait pas la moitié. Il avait mille sortes de remèdes pour le mal de dents, pour la pâmoison, pour le mal de matrice. Personne, enfin, ne se plaignait à lui de quelque mal ou incommodité que ce fût, qu'il n'eût d'abord une recette à la main. A l'un, il disait, faites ceci ; à l'autre, faites cela ; prenez une telle racine, cueillez une telle herbe. Il s'attirait ainsi tout le monde ; les femmes surtout ajoutaient foi à tout ce qu'il leur disait, et elles ne juraient que par leur aveugle.

C'était aussi avec elles qu'il fit le plus grand gain ; il profitait lui seul, au

moyen de ses artifices, plus en un mois, que cent aveugles en un an. Cependant, avec tout son gain, c'était l'homme du monde le plus avare et le plus vilain que j'aie connu. Il ne se contentait pas de me faire mourir de faim; mais il s'y laissait encore mourir lui-même.

Un sot y serait mort cent fois; mais, par ma subtilité et mes bons tours, j'ai toujours, ou le plus souvent (malgré toute son industrie), tâché d'attraper la plus grosse et meilleure portion. Pour cette fin, je me servis de quelques stratagèmes et tromperies endiablées, dont je vais faire le récit, quoique je ne m'en sois pas toujours bien trouvé.

Il portait le pain et tout ce qu'on lui donnait, dans une besace de toile, qu'il fermait d'un anneau de fer et d'un cadenas, et lorsqu'il fallait y mettre ou en ôter quelque chose, c'était avec tant de précaution, et en si bon compte,

que le plus fin ne l'eût pu attraper.

Je prenais le peu de morceaux de pain dont il me faisait part, je les avalais en deux bouchées; mais quand il avait fermé son cadenas, et qu'il n'y songeait plus, me croyant occupé à autre chose, je m'approchais doucement du sac, et le décousant par un côté, j'en tirais non seulement du pain, mais de fort bons morceaux de lard, d'andouille et autre chose, le recousant chaque fois proprement, de sorte que, si je ne mangeais pas autant que je l'eusse souhaité, du moins en avais-je assez pour m'empêcher de mourir de faim.

Tout ce que je pouvais lui excroquer d'argent, je le portais en demi-blancs sur moi; et lorsqu'on lui donnait l'aumône, on n'avait pas plus tôt lâché un blanc de la main, que je le mettais dans ma bouche, et tenant un demi-blanc tout prêt, quelque habile que fût

l'aveugle à me tendre la main, il trouvait le change fait, et l'aumône réduite à la moitié. Il ne manquait point de s'en plaindre à moi, s'apercevant d'abord au maniement que ce n'était qu'un demi-blanc. « Que diable veut dire ceci, Lazarille? on ne me donne, depuis que tu es avec moi, que des demi-blancs, et auparavant on m'en donnait au moins un entier, souvent même un maravedis. Il faut que je t'attribue ce malheur. »

Aussi ne manquait-il point de n'y rien mettre du sien; car il me commandait de l'avertir à mesure que ceux qui le faisaient prier, s'éloignaient : il me dit de le tirer par le manteau, et d'abord il cessait de continuer l'oraison, commençant de nouveau à crier : « Bonnes âmes, je dirai l'oraison d'un tel saint, ou d'une telle sainte. » Il aurait fallu être sourd pour ne point l'entendre.

## CHAPITRE III

Lazarille trouve le moyen d'attraper le vin de l'aveugle par plusieurs espiègleries : il en reçoit enfin une cruelle punition.

Pendant nos repas, l'aveugle avait coutume de mettre son vin, qui était dans un pot de terre, à côté de lui : je le pris subtilement, et lui ayant donné une couple de baisers muets, je le remettais aussi vite que je l'avais ôté. Ceci ne me dura guère ; car il s'aperçut, aux traits qu'il en tirait, qu'il n'y trouvait point son compte. Pour le garder donc sûrement, il ne quittait plus le pot de sa main pendant le re-

pas, et le tenait toujours par l'anse.

Toute sa précaution n'aboutit qu'à me rendre plus industrieux, et ne lui servit de rien; car, au moyen d'une longue paille de seigle, dont je mis le bout dans le pot, j'eus bientôt trouvé la manière de le vider, en suçant de l'autre bout partie du vin; ce qui me réussit quelque temps, jusqu'à ce qu'il m'entendit, je pense, sucer; car le traître, changeant d'avis, commença à le tenir entre ses genoux, et à y mettre une main dessus, pendant qu'il mangeait de l'autre.

Voyant enfin que l'invention de la paille m'était inutile, et accoutumé au vin, comme je l'étais, je m'en serais moins passé que de chemise; je m'avisai donc de faire un petit trou au fond du pot, que je bouchai subtilement d'une plaque de cire fort mince. A l'heure du repas, je m'asseyais à terre, et feignant d'avoir froid, je me four-

rais à reculons entre les jambes de l'aveugle. Je pris d'abord la lampe, et l'approchant du trou que j'y avais fait, la cire se fondait aussitôt, et il s'écoulait doucement une petite fontaine de vin dans ma bouche, sans qu'il s'en perdît une seule goutte.

Lorsque mon pauvre aveugle revenait à la charge pour boire, et qu'il ne trouvait plus rien, il donnait au diable et le pot et le vin, ne pouvant deviner ce que ce pouvait être.

« Vous ne m'accuserez point maintenant, lui dis-je, d'avoir bu votre vin. Vous y avez mis bon ordre, Dieu merci. » Il ne me dit mot; il tourna tant le pot de tous côtés et tâtonna si bien partout, qu'il trouva malheureusement le trou. Il n'en fit pas semblant sur l'heure : le lendemain je crus attraper son vin, comme de coutume; ayant ajusté le pot, et ne pensant à rien moins qu'au stratagème malicieux de notre aveugle,

je me mis entre ses jambes, à l'ordinaire. Pendant donc que je recevais ces douces gorgées, le visage en haut et les yeux à demi-fermés, l'aveugle enragé prit son temps pour se venger de moi : il leva promptement, des deux mains, ce doux, mais cruel pot de terre, et me le déchargea sur le visage de toute sa force; de sorte que ne m'attendant à rien moins qu'à cela, me réjouissant au contraire du plaisir de boire à mon aise, je m'imaginai dans ce moment que le plancher me tombait sur la tête.

Le coup du pot fut si bien assuré, qu'il m'ôta le jugement et la connaissance; le pot se mit en mille pièces; il m'en entra même quelques-unes bien avant dans le visage, qui me balafrèrent en plusieurs endroits, et me cassèrent les dents qui me manquent encore aujourd'hui.

Dès le même moment, Dieu me le

pardonne, je conçus certaine aversion et haine contre ce maudit aveugle. Il avait beau me panser et me caresser; parmi toutes ses flatteries, je ne connus que trop la joie qu'il avait de m'avoir si cruellement châtié; ce qui me tint toujours à cœur.

Il me lava avec du vin les blessures qu'il m'avait faites, et me disait en souriant: « Qu'en dis-tu, Lazarille? ce qui t'a fait le mal, te guérit et te rend la santé. » Il avait beau dire, sa raillerie n'eut pas le don de me plaire.

Me voyant à demi-guéri des contusions et des plaies dont j'étais défiguré, je considérai qu'il ne fallait pas que l'aveugle me donnât souvent de semblables coups, pour se défaire bientôt de moi. Je résolus donc de le prévenir, et de me délivrer de lui. Je n'en fis pourtant rien sur le champ, voulant prendre mon temps, afin de me venger mieux à mon aise.

Quand j'aurais eu assez de bonté pour oublier le passé, et lui pardonner le fâcheux coup de pot, le mauvais traitement qu'il me fit toujours depuis n'aurait pas manqué de m'en faire ressouvenir. Il ne cessait jamais de me battre, de me donner des bourrades de son bâton, et de me tirer les cheveux : et si quelque personne charitable venait à s'en formaliser, il se jetait à l'instant sur le conte du pot. « Vous croyez peut-être, disait-il, que ce soit ici un pauvre innocent ; écoutez, je vous prie, de quoi il est capable, et dites-moi, si le diable pourrait jamais inventer un tour semblable à celui-ci. »

Ceux qui l'entendaient ne pouvaient s'empêcher d'en témoigner leur surprise, en disant : « Voyez, qui aurait jamais pensé qu'un si petit garçon eût été capable d'une telle malice ! » Et nous quittant en riant : « Châtiez-le, châtiez-le ! dirent-ils à l'aveugle, le bon

Dieu vous en récompensera. » S'ils le disaient à un aveugle, je vous jure que ce n'était pas toutefois à un sourd ; car il suivait exactement leur conseil.

Je m'en vengeais aussi, de mon côté, autant que je pouvais, le menant toujours par les plus méchants chemins. S'il y avait quelque tas de pierres, ou quelque amas de boue, il était sûr de passer par là. Il ne m'importait guère d'en avoir ma part; je me serais crevé volontiers un œil, pour en crever deux à celui qui n'en avait point.

A chaque faux pas qu'il faisait, il me cognait, du bout de son bâton, le derrière de la tête que j'avais toujours pleine de bosses, ou pelée de sa main. J'avais beau jurer que ce n'était point ma faute, et qu'il n'y avait point de plus beau chemin, cela ne me servait de rien; le traître était trop fin pour me croire.

Pour vous faire comprendre à quel

point il l'était, il faut que je vous raconte ce qui m'arriva une fois avec lui. Vous jugerez, par cet échantillon, de la finesse de ce rusé compère.

## CHAPITRE IV

Comment une grappe de raisin fut bientôt dépêchée. L'andouille changée en navet, et ce qui en arriva.

Lorsque nous sortîmes de Salamanque, le dessein de l'aveugle était d'aller du côté de Tolède. Quoique les charités n'y fussent pas si grandes, il trouvait que le monde y était plus à son aise ; il s'en tenait au proverbe, qui dit, *qu'il y a plus à faire avec le riche impitoyable, qu'avec le gueux charitable*. Nous en prîmes donc le chemin, passant toujours par les meilleurs bourgs. Dans ceux où nous trou-

vions notre compte, nous y séjournions; mais pour les autres nous en décampions au plus vite.

Nous arrivâmes à un village qu'on nomme Almorox, dans le temps des vendanges. Un vendangeur nous donna, par charité, une grappe de raisin : mon aveugle l'aurait volontiers gardée pour le lendemain ; mais comme elle avait déjà été pressée dans les paniers, et qu'elle était fort mûre, s'il l'avait mise dans le sac, elle se serait égrénée et aurait gâté tout le reste : il fallut donc la manger, en dépit qu'il en eût ; et il voulut profiter de cette occasion pour me donner quelque douceur, après m'avoir grondé et battu tout le long du jour.

Nous nous asseyâmes dans un chemin creux, près d'une haie. « Viens, Lazarille, me dit-il, je veux que nous nous réjouissions aujourd'hui. Mangeons cette grappe de raisin ensemble,

et partageons-la comme frères. Pour le faire fidèlement, tu n'en prendras qu'un grain à la fois, et moi un autre; mais ne me trompe point et n'en prends qu'un à la fois; de mon côté je te promets de faire de même. » Cela fut arrêté; nous commençâmes; mais dès le second coup, le traître changea de pensée, et se mit à les prendre deux à deux, soupçonnant que j'en faisais autant.

Voyant donc qu'il rompait le marché, je ne me contentai pas de faire comme lui : je les prenais deux à deux, trois à trois, plus ou moins, selon la rencontre, jusqu'à la fin.

Ayant achevé, il demeura quelque temps la grappe à la main, puis branlant la tête, il me dit : « Tu m'as trompé, Lazarille, et je jurerais bien sur mon âme que tu les as pris trois à trois. — Moi, lui dis-je, je vous en demande pardon, s'il vous plaît, j'ai ma conscience, comme tout autre.

— A d'autres! répliqua le malin aveugle, je suis très assuré de ce que je viens de te dire; cela ne peut être autrement. Tu me les as vu prendre deux à deux; et comme tu n'as répondu mot, il faut absolument que tu les aies mangés trois à trois. » J'eus peine à m'empêcher de m'éclater de rire; et sans répliquer davantage, je ne laissai pas de comprendre la vérité de son discours.

Afin de n'être pas ennuyant au lecteur, je passerai sous silence plusieurs choses autant plaisantes que remarquables, qui m'arrivèrent avec ce premier maître, et je me contenterai de finir par l'espièglerie suivante, qu'on n'admettra point pour la moindre de mes aventures.

Nous étions logés dans une hôtellerie à Escalona, ville capitale de ce duché. Il me donna une andouille grasse afin de la faire rôtir, et ayant

achevé de manger les rôties qu il m'avait fait mettre sous la broche, il tira un maravedis de sa bourse, et me commanda de lui aller chercher du vin au cabaret.

Le proverbe assez ancien, qui dit *que l'occasion fait le larron*, se trouva véritable à cette rencontre; car le diable ne manqua pas de se servir de celle-ci pour me tenter. Il se trouva, dans le coin de la cheminée, un gros navet à demi-pourri, et qui n'avait été jeté là que parce qu'il n'était pas bon pour mettre au pot. Nous étions seuls, l'aveugle et moi ; la fumée de l'andouille m'avait déjà pris par le nez ; mais ne voyant aucun moyen d'en goûter que par un coup, je mis bas toute crainte et résolus de risquer tout ce qui pouvait en arriver. Pendant donc que l'aveugle était occupé à tirer le maravedis de sa bourse, je tirai subtilement l'andouille de la bro-

che, embrochant habilement le navet en sa place. Je pris l'argent que mon maître me donna pour le vin, je remis la broche, et il commença à tourner, voulant faire rôtir ce qui avait été jugé indigne d'être bouilli.

J'allai chercher le vin ; en chemin faisant, j'eus bientôt dépêché l'andouille. A mon retour, je trouvai mon pauvre aveugle qui pressait le navet rôti entre deux tranches de pain, croyant que c'était l'andouille ; mais comme il voulut mordre dedans, et en emporter une partie, à la première bouchée, il s'aperçut du tour. Voyant donc que ce n'était qu'un navet, il pâlit de colère, ne sachant où il en était. « Qu'est ceci, Lazarille ? » me dit-il.

« Ne suis-je pas assez misérable, l'interrompais-je, ne voudriez-vous pas m'accuser de quelque chose ? vous savez que je viens de chercher le vin, quelqu'un sera entré céans, et afin

de se divertir vous aura joué ce tour.

— Non, non, répondit l'aveugle, je n'ai point lâché la broche de la main, et personne n'y a touché. » Je commençai à jurer que je n'en savais rien, mais tous mes serments furent inutiles, n'étant pas possible de rien cacher à l'esprit clairvoyant de ce maudit aveugle. Il se leva promptement, et me prenant par la tête il se mit à sentir mon haleine. Dans la rage où il était, il ne fit pas la chose à demi; mais m'ouvrant la bouche à deux mains, il y mit son nez long et pointu; je crus même, dans la frayeur où j'étais, qu'il l'avait allongé d'un pied; car je m'imaginai sentir le bout jusque dans ma gorge.

La peur que j'avais, jointe au peu de temps qu'avait eu l'andouille de se digérer dans mon estomac, et cette trompe d'éléphant qui m'ôtait la respiration, tout cela, dis-je, fit que je renvoyai dehors avec effort, et l'exé-

crable nez, et l'andouille mal digérée. J'eusse souhaité volontiers, en cet instant, être enseveli cent pieds sous terre; car, pour mort, je m'imaginai l'être déjà.

La fureur de l'aveugle monta à un tel excès, que, si le monde n'eût accouru promptement au bruit que nous faisions, il m'aurait sans doute étranglé. On me tira de ses mains qui lui demeurèrent pleines de ce peu de cheveux qui m'étaient restés de nos combats passés, le visage égratigné, le chignon du col et le gosier écorchés. Passe pour ce dernier, il le méritait bien, puisqu'il était la source de tous mes malheurs.

Le maudit aveugle racontait mes infortunes à tous ceux qui voulaient l'écouter, recommençant vingt fois l'histoire du pot, celle du raisin, et cette dernière de l'andouille. Ce n'étaient que huées et éclats de rire; il

ne passait personne dans la rue qui ne s'arrêtât pour avoir part à la fête. Il contait mes aventures d'une telle grâce, et contrefaisait si plaisamment mes gestes, que tout éploré et mal accommodé que j'étais, j'aurais cru lui faire tort, que de ne pas rire comme les autres.

Cependant, considérant ses médisances et ses railleries, je ne pouvais me pardonner la lâcheté que j'avais commise, de ne lui avoir pas emporté le nez. Ce qui me causa encore plus de dépit, fut de n'avoir pas profité de cette belle occasion pour me venger de lui, vu qu'il avait déjà fait lui-même la moitié des avances, et que je l'avais eu assez longtemps à ma discrétion ; je n'avais qu'à serrer les dents, et j'enfermais ce loup chez moi. Mon estomac aurait sans doute mieux retenu ce traître nez, qu'il n'avait fait de l'andouille ; et s'il eût voulu me le

demander, j'en étais quitte en le niant. Plût à Dieu que je l'eusse fait, du moins n'eût-il pu me convaincre d'avoir volé l'andouille.

L'hôtesse et ceux qui se trouvèrent présents firent notre paix. On me lava le col et le visage avec le même vin que j'avais été chercher. Le maudit aveugle ne put s'empêcher d'en faire une nouvelle raillerie. « En vérité, disait-il, ce traître de garçon me coûte plus de vin en lavatoires, pendant un an, que je n'en bois en deux. Avoue, Lazarille, que tu as plus d'obligation au vin qu'à ton père. Tu n'as reçu la vie de lui qu'une fois, mais le vin te la rend tous les jours. » Il se mit ensuite à conter combien de fois il m'avait égratigné et ensanglanté le visage, et de quelle manière il s'était servi du vin pour me le laver et le guérir. « Je t'avertis, concluait-il, que tu seras heureux en vin, ou personne ne le sera. » Ceux qui s'oc-

cupaient à me laver le visage ne purent s'empêcher de rire de bon cœur, quoique j'enrageasse du mien.

Il fallait pourtant bien qu'il eût quelque esprit de prophétie; car ce qu'il me prédit ce jour-là n'a pas manqué de m'arriver, comme on le verra dans la suite; et toutes les fois que je considère les chagrins que je lui ai donnés, je ne puis le faire sans quelque remords, quoique je ne l'aie pas toujours fait impunément.

## CHAPITRE V

Contenant le fâcheux saut que Lazarille fait faire à l'Aveugle.

Cependant, voyant les mauvais tours que mon aveugle maître me jouait, je résolus absolument de le quitter. Il y avait longtemps que j'en avais formé le dessein; mais cette dernière aventure acheva de me résoudre, et je l'effectuai de la manière que je m'en vais vous le dire.

Nous allâmes, le lendemain, demander l'aumône par la ville. Il avait beaucoup plu la nuit, et la pluie continuait

encore. Nous nous étions mis à couvert sous un grand portail, pour y attendre le monde au passage pendant toute la journée. Mais lorsque la nuit survenait et que la pluie ne cessait point, l'aveugle me dit : « Lazarille, cette pluie est bien fâcheuse ; car plus la nuit s'avance, plus fort la pluie tombe ; retournons de bonne heure au logis. »

Pour y aller, il fallait passer un ruisseau qui avait beaucoup grossi. Je lui dis donc : « Père, le ruisseau est bien large ; mais, si vous le trouvez bon, je vois un endroit où il ne l'est pas tant, et par où, en sautant, nous pourrions passer aisément sans nous mouiller. »

Il approuva mon conseil et me dit : « Tu as raison, Lazarille, et je t'aime bien ; mène-moi vers cet endroit-là, l'eau ne vaut rien en ce temps d'hiver, et surtout il n'est pas sain d'avoir les pieds mouillés. »

Voyant donc l'occasion de me ven-

ger, si favorable, je le conduisis et le plaçai vis-à-vis d'un pilier de pierres, qui soutenait les saillies de quelques maisons, de l'autre côté du ruisseau, lui disant : « Vous voilà à l'endroit le plus étroit, vous n'avez qu'à sauter. »

Or, comme il pleuvait fort, mon aveugle se mouillait; et l'envie qu'il avait d'aller chercher l'abri, ou pour mieux dire, le bon Dieu qui me voulait donner le moyen de me venger de lui, lui aveugla si bien l'esprit, qu'il se fia pour lors entièrement à moi, et me dit : « Place-moi donc bien à l'endroit qu'il faut, Lazarille, et saute le premier. »

Je n'y manquai pas; je le plaçai bien vis-à-vis le pilier; puis, ayant sauté, je m'allai mettre derrière le pilier, le regardant en la posture d'un homme qui veut se garantir du choc d'un taureau, et lui dis : « Allons! sautez donc, le plus avant que vous pourrez, pour traverser ce ruisseau. »

A peine eus-je achevé de parler, que l'aveugle, comme un mouton qui veut choquer, reculant un pas en arrière, sauta et vint donner à toute force de sa tête contre le pilier ; aussi le coup en retentit comme d'une grosse calebasse qu'on aurait cassée. L'aveugle tomba à la renverse à demi-mort, et la tête fendue.

Le voyant tomber, je lui dis : « Vous aviez si bon nez, lorsqu'il fallait flairer l'andouille ; que n'avez-vous flairé le pilier? or, flairez-le présentement à votre aise. » Puis l'abandonnant entre les mains de plusieurs personnes qui étaient accourues au secours, je gagnai, d'une seule course, la porte de la ville, sans regarder derrière moi, arrivant encore avant la nuit close à Thorrigo. Je n'ai jamais su ce que devint l'aveugle, ni ne m'en suis pas beaucoup mis en peine.

## CHAPITRE VI

Lazarille se met au service du curé de Maqueda. L'avarice du curé, et la faim que Lazarille y endurait.

Le lendemain, ne me croyant pas en sûreté à Thorrigo, je m'en allai dans un village plus éloigné qu'on nomme Maqueda, où, pour mes péchés, je fis rencontre d'un prêtre, qui me parut le curé du lieu, comme en effet ce l'était. L'ayant abordé, comme je voulus lui demander la charité, il me demanda si je savais servir la messe.

Je lui répondis que oui, ce qui était vrai; car quoique le malheureux

aveugle m'eût toujours maltraité, je dois pourtant dire à sa louange qu'il n'avait pas négligé de m'enseigner plusieurs belles choses, dont celle-ci était du nombre.

Enfin le prêtre me prit à son service, et je tombai de fièvre en chaud mal. Quoique l'aveugle fût l'avarice même, comme vous l'avez pu voir, je jure pourtant que c'était un prodigue, au prix de celui-ci. Je me contenterai de dire, en un mot, que toute la quintessence de l'avarice du monde était chez lui. Je ne sais s'il l'avait héritée dès sa naissance, ou s'il l'avait prise avec sa robe.

Il avait un grand coffre à l'antique, avec une bonne serrure dont il portait la clef attachée à sa ceinture avec une longue aiguillette; et lorsqu'il revenait de l'église avec les pains d'offrande, il allait d'abord les ensevelir dans sondit coffre qu'il refermait chaque fois très soigneusement.

Dans toutes les autres maisons du monde, on trouve toujours quelque chose à manger, quelque morceau de lard pendu à la cheminée, un fromage qui se fait sentir dans l'armoire, ou du moins quelques croûtes ou miettes de pain qu'on ramasse après le repas; mais dans celle où je venais de m'engager, il n'y avait rien d'approchant à cela, du moins ce n'était pas pour moi, la vue m'en étant interdite.

Il n'y avait pour toute provision, qu'une botte d'oignons dans un grenier bien fermé, dont il m'en donnait un de quatr een quatre jours. Quand je demandais la clef, pour aller prendre ma portion, si c'était en présence de quelqu'un, mon libéral curé détachait la clef tout à son aise, et me la donnant, il disait : « Prends, etrends-la-moi au plus vite; tu ne songes toute la journée qu'à faire le gourmand. » On aurait dit, à l'entendre, qu'il tenait

sous cette clef toutes les confitures de Valence; cependant je vous jure qu'il n'y avait autre chose que la misérable botte d'oignons, dont je viens de parler, pendue à un clou : encore en savait-il si bien le nombre, que si par malheur je me licenciais quelquefois à en prendre au delà de ma taxe, cela me coûtait très cher.

Si j'enrageais de faim, de mon côté, ce n'était pas toutefois la même chose à son égard. L'ordinaire de mon curé consistait en cinq blancs de viande par jour, dont il se gorgeait pour le dîner et le souper. Pour moi, je ne pouvais pas dire quel goût avait la viande : un morceau de pain avec le reste du bouillon était toute mon affaire, et encore aurais-je été trop heureux d'en avoir eu pour me rassasier à demi.

Il est permis, en ce pays, de manger des têtes de mouton les samedis : il m'en envoya acheter une qui coûtait

trois maravedis. Lorsqu'elle fut cuite, il en mangea les yeux, la langue, la cervelle et la chair d'autour les mâchoires; et, lorsqu'il en eut fait l'anatomie et qu'il n'y restait que les os tout nus, il me donna le plat, en disant : « Prends, mange, fais une fois en ta vie un bon repas, et dis que tu fais meilleure chère que le Pape. — Dieu t'en donne de pareilles le reste de tes jours ! » grommelais-je entre mes dents.

Au bout de trois semaines que je fus avec lui, je devins si faible qu'à peine me pouvais-je soutenir sur mes jambes ; je prenais le grand chemin du tombeau, si Dieu et mon industrie n'y eussent porté remède.

Cependant, il n'y avait rien à faire, et quand j'aurais eu cent fois plus d'adresse, il n'y avait ni moyen ni occasion de l'exercer. D'ailleurs, mon curé n'était pas aveugle, comme le misérable à qui j'avais fait sauter le ruisseau.

Car enfin quelque rusé que fût l'aveugle, il y avait bien des occasions où il fallait bien voir pour me surprendre. Mais, pour mon curé, il avait des yeux qui perçaient les murailles.

Lorsque nous étions à l'offrande, il ne tombait aucun blanc dans le bassin dont il ne tînt registre. Il avait toujours un œil sur les paroissiens et l'autre sur mes mains ; ses yeux ressemblaient à un mouvement perpétuel, si bien qu'il savait le compte de tout ce qu'on lui offrait.

L'offrande achevée, il m'ôtait aussitôt lui-même le bassin, et le mettait sur l'autel. Tellement que, pendant tout le temps que je vécus (ou pour mieux dire que je mourus) avec lui, il m'était impossible de lui pouvoir excroquer un seul blanc.

Je n'avais jamais la peine d'aller au cabaret pour lui chercher du vin, car il ménageait si bien le peu qu'on lui

donnait les dimanches aux offrandes (qu'il enfermait dans son grand coffre) que cela lui durait toute la semaine; et, pour cacher son avarice, il me dit: « Vois-tu, mon enfant, les gens d'église doivent vivre dans une grande sobriété, et je ne veux pas suivre l'exemple de plusieurs autres. » Mais le misérable avare mentait comme le diable, car lorsqu'il se trouvait à table aux dépens de quelques confréries, ou des parents de quelque mort, il mangeait comme un loup, et buvait comme un templier.

A propos de mort, j'en demande pardon à Dieu, mais je vous jure que je n'ai jamais tant demandé ni désiré la mort de mon prochain, que je le faisais en ce temps-là. C'était aussi l'unique moyen de manger tout mon saoul. C'est pourquoi je priais Dieu du profond de mon âme qu'il lui plût d'exaucer ma prière, et d'appeler à soi,

chaque jour, tout du moins un de nos paroissiens.

Quand nous portions l'extrême-onction à quelque malade, le curé n'avait pas besoin de recommander à mon égard que je priasse pour lui ; je le faisais assez de moi-même, et je priais Dieu, non pas d'en disposer à sa volonté (comme on a coutume de faire), mais de le mettre vite en paradis : et s'il en réchappait quelqu'un après cela, Dieu me le pardonne, je le donnais mille fois au diable, au lieu que j'accompagnais de mille bénédictions ceux qui avaient la charité de se laisser mourir.

Pendant tout le temps que je fus au service du curé, qui fut d'environ six mois, il ne mourut pas en tout plus de vingt personnes, qui ne décampèrent, à ce que je crois, qu'à force de mes ferventes prières, que Dieu, voyant le danger continuel où j'étais de mourir

de faim, exauça pour me donner la vie.

Cependant, tout ceci ne me soulageait aucunement, car si je vivais à mon aise les jours d'enterrement, cela me causa plus de peine les jours qu'il me fallait faire abstinence de cette bonne chère, et me rendit la faim pour lors plus insupportable, tellement que je ne trouvais du soulagement qu'en la mort, que je me souhaitais quelquefois moi-même, aussi bien qu'aux autres. Mais je ne la voyais point, quoiqu'elle semblât m'accompagner toujours.

Je pensai plusieurs fois à me retirer : mais je n'en fis rien pour deux raisons. L'une pour ne me fier point à mes jambes, dont la faiblesse provenant de la faim était si grande, que j'avais lieu de croire qu'elles ne pourraient pas me porter bien loin. L'autre raison était, qu'ayant fait réflexion que j'avais

eu deux maîtres, dont le premier m'avait mis en chemin de la mort par la faim, ce second, dis-je, me met par le même moyen sur le bord de la fosse. Si je quitte encore celui-ci, et que j'en rencontre un pire, il n'y aura qu'à me pousser dedans. Ainsi je ne savais à quelle résolution me tenir, étant d'ailleurs très persuadé, par ma mauvaise fortune que je devais toujours tomber de pis en pis, craignant enfin qu'on ne fît plus mention en ce monde du pauvre Lazarille.

J'avais encore une troisième raison de ne pas quitter sitôt le curé. Il m'avait déjà appris à lire, et comme je ne commençais à écrire que depuis peu de temps, je n'en savais pas encore assez pour le besoin que j'en pourrais avoir un jour; et j'étais bien aise d'emporter encore cela de chez lui, avant de me retirer. En effet, la plume m'était d'un grand usage dans

mon métier de crieur, que j'ai exercé depuis, et dont je ferai mention ci-après; et d'ailleurs je n'aurais jamais pu écrire ces mémoires.

## CHAPITRE VII

**Un chaudronnier rend un grand service à Lazarille.**

Il faut cependant que je vous avoue qu'avec toutes mes raisons, il était bien difficile que je pusse tenir longtemps contre la misère où je vivais. Je ne savais plus à quel saint me vouer, lorsqu'un jour le curé étant sorti du village, il vint à notre porte un chaudronnier, si ce n'était point un ange que le ciel, touché de mes afflictions et misères, envoya tout exprès à mon secours, déguisé sous cet habit. Il me demanda s'il n'y avait rien à raccom-

moder dans notre maison. « Hélas! dis-je, tout bas, si tu savais refaire ce qui me manque, je te donnerais bien de la besogne. » Mais n'ayant point de temps à perdre, je revins tout à coup à moi par une pensée qui me fut sans doute inspirée d'en haut. « Mon maître, lui dis-je donc, j'ai perdu la clef de ce grand coffre que vous voyez là, j'ai peur que le curé ne me gronde ; voyez, je vous en prie, si parmi celles que vous portez dans ce grand trousseau, il ne s'en trouverait point par hasard qui pût l'ouvrir, je vous la paierais bien, et vous me rendriez un grand service. »

L'angélique chaudronnier, sans se faire prier davantage, commença à essayer ses clefs, et pendant qu'attentivement je considérais ce qu'il faisait, je tâchais de l'aider par mes faibles prières ; et dans le temps même que je perdis toute espérance, je fus agréable-

ment surpris de voir tout à coup le coffre ouvert.

Il me sembla que les cieux l'étaient aussi, en voyant les pains qui y étaient renfermés; et m'adressant tout transporté de joie au chaudronnier : « Je n'ai point d'argent pour vous payer, lui dis-je, mais tenez, prenez, voilà du pain, payez-vous-en par vos mains. » Il choisit en effet celui des pains d'offrande, qui parut le meilleur, et me donnant la clef, il s'en alla fort content, mais non pas tant que moi.

Je ne touchai pourtant à rien pour lors; j'avais trop de peur que l'on n'y prît garde, et d'ailleurs, voyant tant de bien en mon pouvoir, j'en étais presque à demi rassasié, et ne pouvais plus m'imaginer que la faim osât dorénavant s'approcher de moi. Le curé revint, et, par bonheur, il ne fut pas plus tôt sorti de la maison, que j'ouvris le béni coffre, je pris un des pains

bénits, qu'en moins de deux *Credo*, je rendis invisible; je refermai le coffre très soigneusement, et puis me mis à balayer la chambre, avec une joie si extraordinaire, que je ne me sentais presque pas, m'imaginant qu'avec l'invention que j'avais trouvée, je ne pouvais plus que vivre heureux. Je passai tout ce jour-là, et le lendemain, dans la joie; mais j'étais trop infortuné pour avoir plus longtemps la jouissance.

La peur me saisit au troisième jour, lorsque je vis mon assassin de maître venir à contre-temps fouiller et refouiller cent fois dans son coffre, et recommencer tout autant de fois le compte de ses pains. Je faisais semblant de rien, pendant cette fâcheuse recherche; mais je me recommandais, par mes prières, à Dieu et à tous les saints du paradis. « Eh! bienheureux saint Jean, disais-je, aveuglez-le, s'il vous plaît. »

Après qu'il eut été longtemps à cal-

culer et à compter par ses doigts les jours et les pains d'offrande : « Ma foi, dit-il, si ce coffre n'était en lieu sûr, je dirais qu'on a pris de mes pains. Or, suffit, ajouta-t-il; j'en tiendrai dorénavant si bon compte, que je ne m'y pourrai plus tromper : en voilà neuf et un morceau. »

« Neuf malédictions que Dieu te donne! » disais-je entre mes dents. Il me sembla voir couler mon sang par terre, lorsque je l'entendis; et la vue de la diète où j'allais rentrer, me fit sentir la faim par avance.

Il sortit, après cela ; j'ouvris le coffre, pour me consoler; et, me mettant à genoux devant les pains, je les considérais, sans y oser toucher; je les comptais seulement du bout des doigts, pour voir si, par fortune, le curé ne se serait point trompé dans son calcul; mais je trouvais le compte plus juste que je ne l'eusse voulu. Tout ce que

j'en pus tirer fut de leur donner mille baisers, de les sentir tous, l'un après l'autre, et de couper une tranche fort mince de celui qui était entamé, par le même endroit par où il en avait coupé ; en telle sorte néanmoins que cela ne parût point, avec quoi je passai ce jour-là, non pas toutefois si content que les autres.

Mais, comme j'avais accoutumé mon estomac à une plus grande nourriture, pendant ces deux ou trois jours, la faim me tourmentait d'autant plus fort. Je me sentis mourir; et, quand je me trouvai seul, je ne fis qu'ouvrir et fermer le coffre, pour contempler les pains d'offrande.

## CHAPITRE VIII

Lazarille fait la souris.

Mon bon génie me servit encore de secours, dans ce pressant besoin, et me suggéra un nouveau remède, léger, à la vérité, mais qui vint pourtant bien à propos. « Ce coffre est vieux, commençai-je à dire, en moi-même, il est même rompu en quelques endroits; et, quoique les fentes et les trous n'en soient pas grands, c'est pourtant assez pour faire croire que les souris auront pu y entrer, pour endommager et manger le pain; d'en prendre un en-

tier, il n'y a point d'apparence, car le curé ne trouverait plus son compte; mais qui m'empêche de contrefaire la souris? il ne peut rien aller du mien.

Satisfait de l'expédient au point que l'on peut se l'imaginer, je me mets à émietter le pain sur une méchante nappe qui était dans le coffre. J'en émiettais trois ou quatre, et, prenant les miettes dans le creux de ma main, comme de l'anis sucré, je les avalais et m'accommodais le mieux que je pouvais.

L'heure du dîner venue, mon curé ne pouvait manquer, en ouvrant le coffre, de s'apercevoir du beau ménage qui s'y était fait; il ne douta point que ce ne fût l'ouvrage des souris, tant j'avais bien contrefait la chose. Il examina bien le coffre de tous côtés, et, voyant les fentes par où il crut que les souris avaient passé, il m'appela et me dit : « Regarde, Lazarille, quelle persé-

cution s'est élevée contre notre pain, cette nuit. » Je fis fort l'étonné, lui demandant ce que ce pouvait être. « Ce que ce peut être ? me répondit-il, ce sont des souris enragées, qui rongeraient le diable. »

Nous nous mîmes à dîner, et grâces à Dieu, j'eus double profit. Il me donna beaucoup plus de pain qu'il n'avait accoutumé, et, outre ma portion, j'eus encore toutes les ratissures, et ce qu'il avait coupé autour de ce qu'il crut avoir été rongé par les rats. « Mange, mange, Lazarille, me disait-il, en me les donnant, tout cela est bon, et la souris est un animal fort net. » Et ainsi, ma portion de ce jour-là fut augmentée du travail de mes mains, pour ne pas dire de mes ongles.

Nous achevâmes de dîner, si l'on peut dire achever, en parlant de ce qu'on n'a jamais bien commencé ; mais j'eus aussitôt après mal au cœur de voir

le curé se tourner de tous côtés, pour tirer les vieux clous des murailles, et ramasser de petits morceaux de bois, avec lesquels il boucha, l'un après l'autre, tous les trous, et même jusqu'aux moindres fentes du coffre. « O Dieu, dis-je alors, que les plaisirs de cette vie laborieuse, dans ce monde, sont de peu de durée ! à combien d'infortunes, de désastres et de misères ne sont pas sujets les vivants ! Hélas ! je croyais avoir trouvé quelque léger soulagement à ma misère ; je m'imaginais être toujours heureux, et voilà que mon malheur vient de donner à mon maître des inventions pour me désespérer. Oui, mon malheur, car je n'en puis accuser autre chose : et mon misérable curé n'est pas assez rusé, ni capable de soi-même de faire ce qu'il fait là, vu qu'en croyant fermer la porte aux souris, il la fermait à ma consolation et à mes travaux. »

Pendant que je fis ces réflexions, mon industrieux charpentier bouchait, au moyen de plusieurs copeaux et clous, toutes les fentes et ouvertures du coffre. Son ouvrage fini : « C'est maintenant que je vous y attends, messieurs les traîtres rats, dit-il, tout échauffé ; il faudra bien, maudite engeance, que vous alliez picoter ailleurs ; car vous feriez présentement ici mal vos affaires. »

Dès qu'il fut sorti de la maison, je courus au vieux et triste coffre, et je trouvai qu'il n'avait pas laissé la moindre fente à boucher, par où il pût seulement entrer une fourmi. Je ne laissai pas de l'ouvrir, quoique sans espérance d'en profiter. Je vis les deux ou trois pains entamés, que mon maître avait cru rongés des rats ; j'en coupai quelque peu, mais cela aussi mince comme ce qu'un menuisier emporte par son rabot.

Mais, comme ce faible secours n'é-

tait rien pour mon appétit enragé, qui était très grand, je ne faisais que penser et méditer, nuit et jour, aux moyens d'y apporter quelque remède. La faim m'en inspirait toujours quelques nouveaux ; et en effet, je fis une belle expérience de la vérité du proverbe qui dit : *La faim aiguise l'esprit, comme le trop manger l'émousse.*

Une nuit que ces pensées me tenaient éveillé, et que je rêvais aux moyens de donner un nouvel assaut sans être découvert, j'entendis le curé qui ronflait comme il avait accoutumé de faire, lorsqu'il dormait profondément. Je me levai fort doucement, et, m'approchant vers le triste coffre, je l'attaquai du côté que j'avais connu être le plus faible, avec un couteau qui avait traîné çà et là par la maison, et que j'avais mis à dessein dans un endroit où je pourraisle trouver. Le coffre étant, par sa vieillesse, fort tendre et vermoulu,

ne résista pas longtemps, et j'eus bientôt fait une brèche telle que je le jugeai à propos pour mon dessein. Ceci fait, j'ouvris le coffre tout doucement, je prends à tâtons le pain entamé, je le gratte et regratte, j'en avale les miettes, et m'en retourne sur ma paillasse, après ce petit rafraîchissement, pour tâcher d'y prendre un peu de repos ; ce qui m'arrivait fort rarement, à cause de mon jeûne perpétuel ; car je ne puis l'attribuer à aucune autre raison, vu que, pour lors, tous les desseins du roi de France n'eussent été capables de m'empêcher de dormir.

Le lendemain, le curé, mon maître, voyant le désordre, tant du trou que j'avais fait, que du pain tout rongé, commença à donner les souris à tous les diables, et dit : « Qu'est-ce que ceci, je vous prie? Faut-il que les rats se soient avisés, depuis quelques jours, de nous venir tourmenter céans ! » Il

avait, ma foi, raison de le trouver étrange, car il n'y avait pas de maison, dans le royaume, qui pût prétendre à plus juste titre, un privilège d'exemption, à l'égard des rats, qui, pour l'ordinaire, n'aiment pas à demeurer où il n'y a rien à manger.

Il recommença à chercher des clous et des planches, et à reboucher le trou : et moi de défaire, la nuit, ce qu'il avait fait le jour. Nous travaillâmes si bien, chacun de notre côté, lui à fermer des trous, et moi à en faire, qu'en peu de jours et de nuits, le misérable coffre fut plus chargé de clous et de pièces qu'une vieille cuirasse.

Comme il vit qu'il perdait son temps à ce rhabillage, et que son travail lui était inutile, il se mit à raisonner. « Ce coffre est si mal accommodé, disait-il, et le bois en est si vieux et si faible, que la moindre souris le percera toujours; et, si je m'amuse à y ravauder, et les

rats à le percer, c'est un coffre perdu. Cependant, tout méchant qu'il puisse être, il me ferait faute, et je ne puis pas mettre trois ou quatre écus, pour en avoir un autre. Le meilleur remède sera, puisque le précédent ne vaut rien, d'avoir une souricière, et d'attraper ces importuns animaux.

Il en emprunta une sur-le-champ ; il l'amorça avec des croûtes de fromage, qu'il se fit donner aux voisins, et il la tenait continuellement tendue dans le coffre. Ce me fut un nouveau ragoût ; car, quoique je n'eusse pas besoin de m'aiguiser l'appétit, c'était toujours quelque chose d'assez friand pour moi, que des croûtes de fromage, avec des raclures de pain d'offrande.

Quand le bon homme revenait, et qu'il trouvait son pain rongé, la souricière sans fromage, et point de souris prise, il se donnait au diable, et allait demander aux voisins comment il se

pouvait faire qu'un rat vînt prendre le fromage au crochet de la souricière, et en fît tomber la trappe sans se prendre : les voisins assuraient que cela ne se pouvait point, et qu'il y avait là dedans quelque chose d'extraordinaire.

## CHAPITRE IX

Lazarille serpent. Comme il fut découvert, puni et chassé.

Un des plus anciens voisins s'alla ressouvenir d'avoir ouï dire, que, du temps du défunt curé, on avait vu un serpent dans cette maison. Il n'en fallut pas davantage pour faire croire que le serpent était l'auteur du désordre.

Un serpent, étant fort long, pouvait facilement aller prendre l'amorce au crochet, et faire tomber la trappe sans s'y prendre, parce qu'il avait toujours une partie du corps dehors, et qu'il

pouvait s'en retirer, en se détortillant, après avoir fait son coup. Tout le monde tomba d'accord sur cela, et mon maître en demeura fort alarmé.

Il ne dormit plus en repos depuis cet éclaircissement: il était toujours aux aguets, et le moindre croquement de vers qui travaillaient dans les vieux bois du coffre, était pour lui le serpent qui le rongeait. Il sautait aussitôt en bas du lit, et, avec un gros bâton qu'il tenait à son chevet, il donnait de grands coups sur le pauvre coffre, pour faire fuir le serpent. Le tintamarre qu'il faisait éveillait le voisinage, et il ne fallait plus que je pensasse à dormir.

Bien davantage, raisonnant sur le serpent qui était devenu le sujet de tous ses entretiens, on lui avait dit que les serpents cherchaient la chaleur, qu'ils allaient même jusque dans les berceaux des enfants, et qu'ils en avaient quelquefois mordu et tué. S'imaginant

donc que la même chose pouvait bien arriver chez lui, il venait la nuit à ma paillasse, et la renversait sens dessus dessous, et moi avec.

Le plus souvent, je faisais semblant de dormir, et il me disait le matin : « Garçon, n'as-tu rien senti cette nuit ? J'ai poursuivi longtemps le serpent, et je crois fermement qu'il se retire dans ton lit. C'est un animal fort frileux, et qui cherche la chaleur. — Dieu veuille qu'il ne me morde point quelque nuit, lui disais-je ; j'en ai, ma foi, bien peur. »

Ce dégât continuant, sans qu'il pût y remédier, il ne cessait point de faire sa ronde toutes les nuits par la chambre, et de renverser tout, comme un lutin, pour attraper le serpent. J'appréhendai qu'en furetant ainsi sur ma paillasse et dans mes habits, il ne mît enfin la main sur la clef ; et je crus qu'il serait plus sûr de la mettre dans

ma bouche, lorsque je voudrais m'endormir.

Elle était fort petite, quoiqu'elle servît à un coffre assez grand, et le curé, pour éviter la dépense d'une serrure, avait arraché celle d'une vieille valise, qui servait à tenir la cendre dans le grenier, pour la mettre au coffre, lorsqu'il en avait voulu faire son garde-manger. D'ailleurs, j'avais si fort accoutumé ma bouche à me servir de poche, pendant que j'étais avec l'aveugle, qu'il m'était arrivé d'y tenir jusqu'à douze ou quinze maravedis, tout en demi-blancs, sans que cela me fît le moindre embarras, ni m'ôtât la liberté de manger. Si je n'avais eu cette facilité, au diable le demi-blanc que l'aveugle m'aurait laissé, tant il visitait exactement jusqu'aux coutures et aux moindres pièces de mes habits.

Je mettais donc, chaque nuit, ma

clef dans ma bouche, et je dormais en repos, n'appréhendant pas que mon maître la vînt trouver là ; mais, quand un malheur doit arriver, on a beau faire.

Une nuit que je dormais profondément, la bouche entr'ouverte, sans doute, la clef, qui était percée, se mit en travers, et se trouva située d'une telle manière, que le souffle que je tirais en dormant s'engorgeait dans le trou de la clef, et y formait un sifflement fort aigu.

Mon maître s'en éveilla en sursaut, et ne doutant point que ce qu'il entendait ne fût le serpent qu'il cherchait depuis si longtemps, il se leva doucement, prit son bâton à la main, et, se laissant conduire au sifflet de la clef, il vint tout contre mon lit, où il crut que le serpent était venu chercher la chaleur : il ne fit point de bruit pour ne point l'effrayer ; mais, adressant

seulement son coup sur l'endroit où il entendait siffler, et levant le bâton bien haut, et à deux mains pour le mieux assurer, il m'en déchargea un si grand sur la tête, de toute sa force, qu'il me laissa comme mort.

Il a raconté depuis qu'ayant reconnu qu'il m'avait assommé (il est à croire que je fis quelques cris en me démenant), il s'approcha de moi, et m'appela plusieurs fois : mais, comme je ne lui répondais rien, il voulut porter les mains sur moi pour me secouer, et, sentant le sang qui sortait de la blessure qu'il m'avait faite, il courut tout effrayé chercher de la lumière.

Il revint et trouva que je me plaignais toujours, ma clef dans la bouche, que je n'avais point lâchée, mais qui en sortait à demi. Il ne comprit pas d'abord ce que ce pouvait être : mais, l'ayant tirée hors de ma bouche, et voyant qu'elle avait les gardes sem-

blables à celles de la clef de son coffre, le mystère fut bientôt éclairci. Il en fit l'épreuve sur l'heure, et je m'imagine qu'il ne manqua pas de dire : « J'ai enfin attrapé le rat et le serpent qui m'avaient tant fait la guerre, et qui me mangeaient mon bien. »

Je ne manquerai pas à vous dire non plus ce qui se passa pendant les huit jours qui suivirent mon malheur, car je n'étais pas de ce monde, et je ne pouvais pas savoir ce qui s'y passait. Ce que je vais vous raconter, je l'ai su de la propre bouche de mon maître, qui ne manquait pas d'en faire le conte à tous ceux qui se rendaient dans la chambre, dès que je fus revenu à moi ; ce qui ne fut que le troisième jour.

Je me trouvai alors couché sur ma paillasse, la tête toute barbouillée d'onguent, et embéguinée de linges et d'emplâtres. Je demandai, tout étonné, ce que c'était ; et le curé, en se mo-

quant encore : « Ma foi, mon cher ami, me dit-il, j'ai donné la chasse aux rats et au serpent qui me ruinaient. » Je me considérai moi-même à ces paroles ; me voyant si mal accommodé, je compris une partie de la vérité.

Il entra un moment après une vieille femme et quelques voisins, qui se mirent à me développer la tête, et à me panser. Me voyant revenu, ils en témoignèrent de la joie, et dirent que, puisque j'avais repris mes esprits, je n'en vaudrais pas moins. Ils se remirent sur le conte de l'accident qui m'était arrivé ; pendant que j'avais le cœur serré de douleur, il me fallut encore avaler toutes les railleries qu'ils en firent. Mais contre mauvaise fortune, bon cœur : on me donna à manger, dont j'avais tant de besoin, que je pensai ne jamais me rassasier.

Je commençai peu à peu à mieux me porter, et, au bout de quinze jours, je

fus tout à fait hors de danger, mais non pas sans faim, et sans ressentir encore bien du mal. Le lendemain du jour que je quittai le lit, mon charitable curé me prit par la main, me fit passer la porte, et m'ayant mis dans la rue, à demi-guéri comme j'étais : « Lazarille, me dit-il, tu n'es plus à moi. Va-t'en chercher maître, et Dieu te conduise ! je n'ai pas besoin d'un valet si vigilant. Il faut absolument que tu aies été garçon d'aveugle. » En faisant de grands signes de croix, comme s'il avait vu le diable, il se retira dans sa maison, et ferma la porte après lui, me congédiant sans me donner seulement un demi-blanc.

## CHAPITRE X

Lazarille se met au service d'un écuyer, et ce qu'il lui arrive avec lui.

Je n'eus pas la force de rien dire à ce ladre curé, ni de lui rien demander. Je marchai comme je pus, avec l'aide des bonnes gens ; et je me traînai jusques en cette ville de Tolède, où, par la grâce de Dieu, ma plaie fut fermée au bout de quinze jours.

Tant que mon mal dura, les charités ne me manquèrent point ; mais, dès que je fus guéri, chacun me disait : « Il te fait bon voir gueuser à l'âge où tu es ;

travaille, travaille, vaurien ; mets-toi au service de quelque bon maître qui te fasse gagner ta vie. — Et où est-il donc, ce maître? disais-je entre mes dents. Où voulez-vous que je l'aille chercher? Ne dirait-on pas qu'on en trouve de tout fait au marché? » Comme j'allais ainsi en mendiant de porte en porte sans trouver grand'chose, car la charité était fort refroidie, je rencontrai dans la rue une espèce d'écuyer assez bien vêtu, qui marchait d'un pas grave et affectait un air de qualité. Après que nous nous fûmes entre-regardés : « Petit garçon, me dit-il, cherches-tu maître? — Oui, monsieur, lui répondis-je. — Suis-moi donc, ajouta-t-il : il faut que tu aies dit ce matin, en te levant, quelque oraison de grande vertu, que tu sois bien aimé de Dieu, puisqu'il t'a fait la grâce de te trouver sur mon chemin. » Je le suivis, rendant grâces au Seigneur de ce que j'entendais, et du

bonheur que l'habit et la bonne mine de cet homme me faisaient attendre auprès de lui.

C'était le matin que j'avais fait cette rencontre de bonne espérance. L'écuyer me fit courir après lui la moitié de la ville. Nous traversâmes tous les marchés, où l'on vendait le pain et les autres denrées, et je n'attendais que le moment qu'il m'en allait charger. Je le souhaitais de bon cœur, c'était justement l'heure de se pourvoir. Il passa pourtant sans y regarder, et je disais en moi-même : « Ce n'est pas ici sans doute qu'il fait sa provision, et nous allons en quelque autre endroit pour cela. » Nous marchions cependant toujours, sans nous arrêter, et la promenade dura jusqu'à onze heures, que nous nous trouvâmes devant la grande église. Il y entra et moi après lui. Je le vis assister fort dévotement à la messe et à tous les offices. Il ne branla point

que tout ne fût dit, et que tout le monde ne fût sorti.

Quand cela fut fait, nous sortîmes et nous enfilâmes, à grands pas, la première rue. Je marchais légèrement sur les pas de mon nouveau maître, et je disais en moi-même : « J'étais, ma foi, bien sot de penser qu'un homme de cette sorte se dût amuser à acheter des provisions : je pouvais bien m'imaginer que c'était l'affaire de son maître d'hôtel, ou d'un cuisinier pour le moins. » Et me représentant le dîner que nous allions trouver prêt chez lui, l'eau m'en venait à la bouche ; je crus déjà en avoir part.

Une heure sonna, et nous arrivâmes devant une maison, où l'écuyer fit halte, et moi aussi. Il se développa de son manteau, et le mit sur le bras gauche, tira de la main droite une clef de sa poche et ouvrit la porte. Nous entrâmes dans cette maison par un

passage obscur et de mauvais augure : il est vrai qu'il était suivi d'une petite cour, et de quelques chambres assez raisonnables.

Étant dedans, il quitta son manteau ; après avoir demandé à voir mes mains, et trouvé que je les avais nettes, nous le secouâmes doucement, et nous le pliâmes. Il souffla sur un banc de pierre qui se trouvait là, et il le mit dessus. Cela fait, il s'assit sur le même banc, m'interrogea fort longtemps de mon pays, et voulant savoir comment j'avais fait pour venir à Tolède ; je lui rendais raison de tout le plus brièvement que je pouvais, et avec cela je trouvai l'entretien assez long pour des gens qui n'avaient pas encore dîné. Il me semblait qu'il était temps de mettre la nappe, et de dresser la soupe, et non pas de s'amuser à des curiosités inutiles.

## CHAPITRE XI

### Le dîner par cœur.

Après que j'eus appris à mon écuyer tout ce qu'il voulait savoir de moi, appuyant sur les endroits où il fallait me donner force bonnes qualités, et passant légèrement sur ceux qui ne m'auraient point fait honneur, il demeura quelque temps à rêver sans me rien dire.

J'étais devant lui, planté sur mes pieds, mes deux mains dans mon chapeau, avalant ma salive, et le regardant avec de grands yeux qui lui disaient

de temps en temps : « Monsieur, quand dînerons-nous ? » Cependant deux heures sonnèrent, et je ne le voyais non plus remuer pour cela qu'un trépassé. D'ailleurs cette porte fermée, ce silence où était toute la maison, ces murailles toutes nues, et ces chambres que je voyais par les fenêtres basses qui donnaient dans la cour, sans sièges ni escabelles, tables ni tréteaux, non pas même un méchant coffre, comme je l'ai déjà dit : tout cela ne me promettait rien de bon, et il me semblait être dans une retraite à sorcier.

L'écuyer revint tout à coup de sa rêverie, et me dit : « As-tu dîné, mon enfant ? — Vraiment non, monsieur, lui répondis-je ; comment l'aurais-je fait ? je vous suis depuis huit heures du matin. — Pour moi, ajouta l'écuyer, j'avais déjà déjeuné, lorsque je t'ai rencontré, et quand cela m'arrive, comme il m'arrive quelquefois, il faut que tu saches

que jusqu'au soir je ne mange rien; accommode-toi comme tu pourras, jusqu'au souper. »

En vérité, je faillis tomber de ma hauteur à ces cruelles paroles, non tant de faim que de voir le malheur obstiné qui me persécutait. En cet instant, toutes mes souffrances passées me revinrent en mémoire ; et il me souvint surtout du pressentiment que j'avais eu, lorsque je balançais de quitter le service du curé, dans l'appréhension de trouver quelque maître encore plus misérable que lui. Me contraignant le plus que je pus, je lui dis : « Vous êtes bien bon, monsieur, de penser cela ; du naturel dont je suis, le manger, Dieu merci, ne me fait point de peine, et tous les maîtres que j'ai servis en rendraient bon témoignage. — C'est une grande vertu dans un jeune homme, interrompit l'écuyer, et je t'en aime davantage ; il n'appartient qu'aux pourceaux de se

souler, et la sobriété est le caractère d'un honnête homme. » Je t'entends, dis-je en moi-même : mais que maudite soit à jamais cette qualité qui plaît si fort à tous les maîtres que je sers, et je ne sais où diable ils ont trouvé qu'un pauvre valet doit crever de faim pour être de mise.

Je me rangeai dans un coin de la cour, et je me mis à manger quelques morceaux de pain qui m'étaient restés de la charité des bonnes gens. Il s'en aperçut et me dit : « Viens çà, garçon ; que manges-tu donc là ? » Je m'approchai de lui et lui montrai le pain, ne pouvant pas lui faire d'autre réponse, parce que j'en avais la bouche pleine.

Il en prit un morceau, le plus gros et le meilleur des trois que je lui présentais, et me dit : « Par ma foi, ce pain me paraît bon. — Il est trop rassis et trop dur pour être encore bon, monsieur, ui dis-je. — Je jure qu'il l'est, répli-

qua-t-il; qui te l'a donné? celui qui l'a pétri avait-il les mains nettes? — Je l'ai pris sans m'en informer, lui répondis-je, et je le mange sans dégoût, comme vous le voyez. — Dieu veuille que cela soit! » continua mon misérable écuyer. Et portant le pain à sa bouche, il se mit à le manger avec autant d'appétit que je faisais du mien, disant, à chaque morceau : « Parbleu! ce pain-là est excellent. »

Comme je vis qu'il y allait de si bon appétit, je trouvais bon d'avancer la besogne, de peur que, s'il eût fini le premier, il n'eût eu la civilité de m'aider à achever le reste.

Nous travaillâmes si bien l'un et l'autre, que tout fut fait en même temps. Il secoua légèrement avec la main quelques miettes qui lui étaient tombées sur le devant de son pourpoint. Il entra dans une espèce d'office, en tira un vieux pot tout ébréché; et, après qu'il en eut

bu, il m'invita à boire aussi; je lui dis, faisant le sobre : « Je n'en ai pas besoin, monsieur; je ne bois pas de vin. — C'est de l'eau aussi, me dit-il ; tu peux en boire sans scrupule. » Je pris le pot et je bus, ou je fis semblant de boire : car ce n'était pas la soif qui me tourmentait.

## CHAPITRE XII

Le lit de l'écuyer. Le souper remis, et pourquoi. La mauvaise nuit. L'épée de l'écuyer.

Nous passâmes le reste du jour, lui à m'interroger, moi à lui répondre de mon mieux; et, la nuit étant venue, il me fit entrer dans la chambre d'où il avait tiré le pot à l'eau, et il me dit : « Mon enfant, faisons mon lit afin que tu puisses remarquer comment il faut s'y prendre et le faire tout seul après. » Je passai d'un côté et lui de l'autre, cela fut bientôt fait et bientôt compris. Son lit consistait en une claie de roseaux,

soutenue sur deux méchants tréteaux mal affermis; son linge y servait de matelas, mais il était trop sale et trop noir pour en voir la couleur, et en trop petite quantité pour en faire la figure. Nous l'ajustâmes pourtant, le remuant seulement pour dire que nous l'avions fait; mais c'était du temps perdu, car ce diable de matelas était si mince qu'étendu sur la claie, vous auriez compté les roseaux par-dessus l'un après l'autre, tout comme vous compteriez les côtes d'un carré de mouton étique. Nous étendîmes sur le tout une vieille couverture, dont je n'ai pu deviner la couleur. Cela étant fait : « Lazarille, me dit-il, il est bien tard, ce me semble; il y a loin d'ici au marché : tu sais qu'il ne manque pas de filous par la ville : faisons comme nous pourrons; une nuit est bientôt passée, et demain Dieu nous aidera. Comme j'étais sans valet, je n'ai pas pu faire mes

provisions, et j'ai été obligé, tous ces jours-ci, de manger en ville comme j'ai pu; mais cela ne sera plus ainsi. — Eh! monsieur, lui dis-je, que cela ne vous fasse point de peine; je sais bien passer une nuit sans manger, et deux aussi, s'il en est besoin. — Tant mieux pour ta santé, me répondit-il; car, comme je l'ai dit tantôt, tu vivras plus longtemps: il n'y a rien au monde pour se bien porter, que de manger peu. — Si vous le prenez là, dis-je en moi-même, je ne dois jamais mourir: j'ai toujours vécu de régime depuis que je me connais, et grâces au ciel, j'espère de continuer ainsi le reste de mes jours. »

Il se mit au lit, se faisant un chevet de ses chausses et de son jupon enveloppés l'un dans l'autre, et il me fit coucher à ses pieds; mais au diable, si je fermai l'œil de toute la nuit; les roseaux de la claie et mes os pointus ne cessèrent point de se quereller et de se

chamailler ensemble. Je n'avais pas une livre de chair sur tout mon corps, tant il était atténué par la diète et par les travaux que j'avais soufferts ; et j'avais d'ailleurs une rage de faim qui ne pouvait pas s'accorder avec le sommeil.

Je ne fis toute la nuit, Dieu me le pardonne, que me maudire mille fois moi-même, aussi bien que ma mauvaise fortune, et dans la contrainte où j'étais obligé de me tenir, de peur d'éveiller mon maître par le bruit de la claie, je demandai cent fois à Dieu qu'il m'ôtât du monde. Nous nous levâmes sitôt qu'il fut jour. L'écuyer commença à nettoyer et à secouer ses habits, il s'habilla tout à son aise : je lui donnai à laver ses mains, il se peigna, et mettant son épée dans les pendants de sa bandoulière : « Si tu savais, Lazarille, me dit-il, quelle lame c'est! Je ne la donnerais pas pour tout l'or du monde ;

le plus fin acier de Damas n'est, en comparaison de celle-ci, que du fer de Bretagne; tiens, continua-t-il, la tirant du fourreau, et la faisant glisser entre ses doigts, j'en voudrais couper un cheveu en l'air. — Et moi, dis-je en moi-même, un pain de quatre livres avec mes dents, quoiqu'elles ne soient point d'acier. »

Il la rengaina, se la ceignit, pendit à son col un gros chapelet, et d'un pas grave, le corps droit et étendu, relevant le bout de son manteau sous le bras gauche, la main droite sur le côté, et tournant la tête et le corps d'une manière galante, il sortit enfin, en me disant : « Lazarille, prends garde à la maison, pendant que je m'en vais à la messe; fais cependant le lit et la chambre, et après tu t'en iras au ruisseau remplir notre cruche. Mais surtout ferme bien la porte, de peur des larrons et parce que je pourrais venir ici

avant toi, tu mettras la clef au trou que voilà, par la chattière. »

Il me quitta après ces mots, marchant d'un air à faire croire, à qui ne l'aurait pas connu, que c'était le duc d'Arcos en personne, ou, du moins, son premier gentilhomme. « Béni soyez-vous, Seigneur, dis-je en le regardant aller, qui n'envoyez jamais la maladie sans le remède! Qui est celui qui, rencontrant mon maître, ne jurerait pas, à voir son visage content, qu'il soupa très bien hier au soir, qu'il a reposé toute la nuit dans un bon lit, et que, tout matin qu'il est, il ait déjà fait un déjeuner de priuce? et cependant, vous le savez, Seigneur, si le monde l'ignore. En vérité, qui ne serait pas pris à cette démarche si noble, et à cet habit si propre! et qui pourrait s'imaginer qu'un gentilhomme ainsi fait a passé toute la journée d'hier avec ce misérable morceau de pain que Lazarille,

son très humble valet, avait porté un jour et une nuit dans sa poche, parmi ces guenilles, où il ne pouvait pas avoir pris une forme trop ragoûtante! Certes, cela passe l'imagination. »

## CHAPITRE XIII

Le déjeuner. Lazarille, pourvoyeur de l'écuyer.

Je demeurai ainsi sur la porte, tout extasié, les bras croisés sur l'estomac, et les yeux attachés sur l'écuyer, jusqu'à ce qu'il eût tourné le coin de la rue. L'ayant perdu de vue, je rentrai dans la maison. Je la parcourus du haut en bas, sans y trouver quoi que ce fût à ranger ou à faire, que le misérable lit. L'ayant fait, je pris la cruche et m'en allai au ruisseau. Comme j'y fus arrivé, j'aperçus mon maître dans un jardin, qui s'entretenait avec deux

dames masquées. C'étaient de celles qui se sont fait un métier d'aller déjeuner le long de ces rivages, à la fraîcheur du matin, sans porter de quoi manger, dans l'espérance de trouver quelqu'un qui y pourvoirait ; et la libéralité de nos jeunes gens a donné cours à cet usage.

Mon écuyer était donc, comme j'ai dit, entre ces deux femmes, faisant le Ganimède, et leur contant mille douceurs, à ce que j'en pouvais juger du lieu où j'étais. Les bonnes dames le voyant assez attendri, j'entendis qu'elles lui demandaient la collation. Mais comme sa bourse était aussi froide que son estomac était chaud, il demeura tout court à ces compliments. Il lui prit une sueur froide, il changea de couleur, et comme il commençait, en bredouillant, à les payer de quelque méchante excuse, les dames qui connurent son faible, le plantèrent là, en lui disant des injures.

Je m'étais occupé, pendant cette comédie, à ronger quelques trognons de choux, ce qui me servit de déjeuner ; et ayant rempli ma cruche, sans être aperçu de mon maître, je m'en retournai au logis en grande diligence, comme si je n'y avais pas touché. Je voulus balayer quelques endroits de la maison qui en avaient le plus besoin ; mais je ne trouvai pas un méchant bout de balai en toute sa maison ; et, ne sachant point à quoi m'occuper, je résolus d'attendre avec patience, jusqu'à midi, le retour de mon maître, espérant qu'il pourrait apporter quelque chose pour notre dîner.

Je l'attendis en vain ; deux heures sonnèrent, il ne revint point. Je perdis patience ; et pressé par la faim, qui, comme on dit, fait sortir le loup du bois, je sortis de ma tanière, fermai la porte, et, ayant mis la clef où il me l'avait commandé, je m'en

allai reprendre mon premier métier.

J'allai demandant mon pain de porte en porte, d'une voix basse et languissante, le corps serré de mes deux bras, les yeux tournés vers le ciel, et le nom de tous les saints à la bouche ; et je ne manquais pas de m'arrêter aux maisons qui avaient le plus d'apparence.

J'avais sucé, pour ainsi dire, ce métier avec le lait ; et j'en avais appris tous les secrets et tout le fin de mon aveugle, qui était un grand maître. Je me servis si bien de ses leçons en cette occasion, qu'avant que quatre heures fussent sonnées, malgré le peu de charité de nos bourgeois, et la récolte qui n'avait point réussi cette année, j'eus mis, par mon savoir faire, quatre bonnes livres de pain à l'abri dans mon corps, et deux livres pour le moins dans mes poches.

Je m'en retournai au logis, et passant par le marché, une bonne femme me

donna, pour l'amour de Dieu, un morceau de pied de bœuf et un peu de tripes cuites. Je trouvai mon pauvre écuyer, qui avait déjà plié son manteau ; et, l'ayant mis sur le banc, se promenait à grands pas dans la cour. Comme j'entrais, il vint à moi ; je croyais que c'était pour me gronder d'être revenu si tard ; mais Dieu l'avait fait d'une humeur plus pacifique. Il me demanda seulement d'où je venais. « Ma foi, monsieur, lui dis-je, j'ai tenu bon jusqu'à deux heures sonnées, et ne vous voyant pas revenir, j'ai été par la ville me recommander à la charité des gens de bien : ils m'ont donné ce que vous voyez, » ajoutai-je, en lui montrant le pain, et les tripes que j'avais mises dans une de mes basques.

Je m'aperçus bien que cette vue le réjouissait. Il me dit pourtant : « Mon pauvre enfant, voyant que tu étais tant à venir, j'ai dîné ; pour toi, tu as fort

bien fait : il vaut mieux demander, au nom de Dieu, ce qui nous manque, que de l'aller dérober. Prends seulement garde, pour mon honneur, qu'il ne paraisse pas que tu sois à mon service. Cela te sera facile, je ne suis pas fort connu dans cette ville, et plût à Dieu n'y être jamais venu ! — Hélas ! monsieur, lui dis-je, et de quoi vous allez-vous mettre en peine? Le monde a autre chose à faire que de venir me le demander, et je vous jure que je n'irai pas les chercher pour leur en parler. — Or, mange donc maintenant, mon pauvre Lazarille, me dit-il ; nous nous verrons bientôt à notre aise, s'il plaît à Dieu ; quoique, à te dire ce qui en est, cette maison me porte malheur. Depuis que j'y suis entré, tout bien me manque : il faut qu'elle soit placée sous quelque mauvaise étoile : il y a des maisons comme cela, qui ne sont pas heureuses, qui portent malheur à

ceux qui y demeurent. Celle-ci est de ce nombre, il n'en faut pas douter; mais je te promets qu'après que ce mois-ci sera passé, je n'y demeurerais pas, quand même on voudrait m'en faire présent.

## CHAPITRE XIV

**Un pied de bœuf, bon à plusieurs sauces. La bourse de l'écuyer qui n'est bonne à rien.**

Je m'assis cependant sur le bout du banc de pierre, et je me mis à manger, pour lui faire croire que j'étais encore à jeun. Je voyais, sans en faire semblant, mon familier écuyer, qui tenait les yeux attachés sur mon giron et sur ma basque, qui me servaient de table et de nappe.

Je prie Dieu d'avoir autant de pitié de moi que j'en eus alors de ce pauvre homme. Je ressentais sa peine comme

lui-même, et mon expérience me la rendait assez sensible. Je ne savais si je devais l'inviter. Comme il m'avait dit qu'il avait dîné, j'appréhendais qu'il ne se fît un point d'honneur de me refuser ; mais enfin, je souhaitais sincèrement de le tirer de la peine où je le voyais, et de lui faire part de mon bien, comme j'avais fait le jour précédent ; aussi bien avais-je de quoi lui faire meilleure chère, et je n'en avais pas grand besoin pour moi.

Nous fûmes bientôt satisfaits l'un et l'autre. Il s'approcha de moi, en se promenant, et, dès qu'il me vit commencer à manger, il me dit : « Lazarille, je n'ai jamais vu d'homme au monde qui mange de meilleure grâce que toi ; et, à te voir faire, il n'y a personne à qui l'appétit ne vienne, quelque dégoûté, ou quelque rassasié qu'il soit. » Ma foi, pensais-je en moi-même, avec la faim qui te presse, l'eau te vien-

drait à la bouche, à bien moins encore.

Mais, voyant qu'il s'évertuait, et qu'il en venait où je l'avais souhaité, je voulus l'aider, de mon côté, et je lui dis : « Monsieur, la bonne besogne fait le bon ouvrier. Ce pain est admirable, et ce pied de bœuf est si cuit et si bien assaisonné, qu'il ferait envie d'en manger à quiconque le verrait.

— Comment! un pied de bœuf, s'écria-t-il, en m'interrompant. — Oui, monsieur, lui répliquai-je, un pied de bœuf. — Ah ! si cela est, reprit-il, j'ai à te dire que tu as là le meilleur morceau qui se mangera jamais, et qu'à mon goût, il n'y a ni perdrix ni faisans qui le vaillent.

— Voulez-vous en faire l'essai, monsieur ? Tenez, lui dis-je, en lui mettant le pied de bœuf entre les mains, avec deux morceaux de pain, les meilleurs que j'eusse ; goûtez-en, vous verrez en effet que c'est un manger de roi, tant il est bien assaisonné. »

Il s'assit à mon côté, et, sans se faire prier davantage, il se mit à manger, ou plutôt à dévorer ce que je lui avais donné; et à peine les os s'en sauvaient-ils. « Oh! disait-il, l'excellent morceau que ce serait avec un petit ragoût d'ail! »

Oh! disais-je, à part moi, que tu le manges bien à une meilleure sauce! « Parbleu! ajouta-t-il à la fin, il faut avouer que j'ai mangé cela avec autant d'appétit que si je n'avais rien mangé pendant le jour. — Aussi est-il, comme vous le venez de dire, disais-je en moi-même, je n'en doute pas, je le jure. »

Il me demanda le pot à l'eau que je trouvai tout plein, comme je l'avais apporté du ruisseau, et puisqu'il avait oublié de boire, jugez s'il s'était souvenu de manger. Après qu'il eut bu, il m'invita à faire de même, ce que je fis, et ainsi nous finîmes notre repas.

Nous passâmes huit ou dix jours de cette manière : c'est-à-dire, que mon

pauvre hère de maître ne manqua point, chaque matin, d'aller humer l'air par les rues, avec cette démarche grave, et ces façons cavalières, me laissant le soin de lui procurer ses provisions.

Je faisais souvent réflexion sur le caprice de ma fortune, qui, après m'avoir tiré des mains de deux maîtres avares avec lesquels j'étais si mal nourri, m'en avait fait rencontrer un qui, bien loin de me donner du pain, avait besoin que je lui en donnasse moi-même.

Je lui voulus pourtant du bien. Je voyais qu'il ne pouvait faire autre chose, et je le plaignais, sans lui en savoir mauvais gré. Souvent même je me privais de quelque chose pour pouvoir porter au logis de quoi lui faire manger.

Je fus entièrement éclairci de sa misère. Un jour, s'étant levé tout en chemise pour aller à ses nécessités au haut de la maison, je fouillai dans son

haut-de-chausses, qu'il avait laissé au chevet, et je n'y trouvai qu'une petite bourse de velours ras, toute repliée, dans laquelle il n'y avait ni argent ni marque qu'il y en eût eu depuis dix ans. « Il est pauvre et misérable, disais-je, et personne ne peut donner ce qu'il n'a point. Combien de gens aujourd'hui sont bien mis et de bonne mine, et qui n'ont pas le sol dans la poche ! Le proverbe est vrai : *Tout ce qui reluit n'est pas or.*

Il n'en est point de même de l'avare curé, et du vilain aveugle, qui me faisaient mourir de faim, quoique Dieu leur donnât du pain de reste, qui ne coûtait à l'un qu'un *pax tecum*, et à l'autre un *Dieu vous le rende.* C'étaient ces tigres, que j'avais raison de haïr ; mais pour le pauvre écuyer, il mérite qu'on ait pitié de lui, car il ne saurait mieux faire qu'il ne fait. »

En vérité, quand je rencontre encore

aujourd'hui de semblables gens avec cet air de qualité, et cette démarche affectée, j'en suis touché de compassion, m'imaginant toujours qu'ils vivent dans une misère pareille à celle de l'écuyer.

Avec cela j'aurais toujours préféré son service à celui des autres, pour les raisons que je viens de dire. Une chose seulement me déplaisait en lui ; c'était sa sotte vanité : j'aurais voulu qu'il se fût un peu mieux connu, et qu'il n'eût pas fait tant de façons avec tant de pauvreté. Mais c'est un mal sans remède à l'égard de ces sortes de gens, et il serait inutile d'entreprendre de les guérir ; car, quoiqu'ils n'aient pas le vaillant d'un carolus dans leur poche, toutefois leur démarche superbe doit aller son train. Dieu veuille y remédier, autrement ils mourront en ce péché ; cependant, faute de ces gens-là, on ne pourrait plus trouver à placer ce proverbe : *Gueux et glorieux.*

## CHAPITRE XV

Les extrémités où l'écuyer et Lazarille furent réduits par un règlement de police. Dieu leur envoie une réale.

Cela ne m'embarrassait pas fort aussi avec mon écuyer ; je vivais assez en repos auprès de lui, tout misérable qu'il était. Mais je ne tenais rien encore, et la fortune m'en gardait bien d'autres, à quoi je ne m'attendais pas. L'année se trouva, comme je l'ai déjà dit, peu fertile en blé, ce qui donna lieu à un règlement de police, par lequel il fut ordonné que tous les pauvres étrangers eussent à sortir inces-

samment de la ville, à peine du fouet. Cela fut exécuté avec tant de rigueur, que, les quatre jours suivants, ce n'étaient que bandes de gueux qu'on mena et fouetta par les carrefours.

J'en fus si fort effrayé, que je n'osai plus risquer à demander mon pain. Il fallait voir l'abstinence où l'on vivait dans notre maison, et le silence que nous y gardions. Nous passâmes trois jours entiers sans manger un morceau, ni dire une parole. Bien me prit d'avoir fait connaissance avec quelques pauvres femmes du voisinage qui filaient du coton à faire des bonnets. Elles me sauvèrent la vie en cette occasion-là. Leur pouvoir n'était pas grand, et le secours que j'en tirai était de peu de chose, mais toujours assez pour m'empêcher de mourir de faim.

J'avais plus de pitié de mon écuyer que de moi-même. Au diable le pain qu'il mit sous la dent pendant huit

jours ; du moins sais-je bien qu'il ne se mangea rien chez nous de tout ce temps-là. Je ne sais ni de quoi il vivait, ni où il allait, ni ce qu'il faisait ; mais, si vous l'eussiez vu revenir chaque jour, le long de la rue, à midi sonné, le ventre plat, le corps étiré, et allongeant le col comme un lévrier, il vous aurait fait pitié.

Il se plantait sur la porte, un cure-dents à la main, quoiqu'il n'y eût rien à curer à ses dents ; mais il fallait en faire la grimace, pour son honneur ; et, revenant toujours à ses moutons : « Il faut bien, disait-il, que ce soit cette maudite maison qui nous porte malheur ; j'en suis toujours persuadé de plus en plus. Considérez, ajoutait-il en se tournant, comme elle est lugubre, triste et obscure. Il ne faut s'attendre à rien de bon, tant que nous y serons. Il me tarde bien que le mois ne soit achevé, pour en sortir.

Nous vivions en cette misère, persécutés de la famine, lorsqu'un jour, je ne sais par quelle machine, il tomba une réale au pouvoir de mon maître. Il vint au logis, aussi content que s'il eût eu le trésor de Venise ; il me la donna, tout transporté de joie, et me dit : « Tiens, Lazarille, Dieu commence à ouvrir sa main. Va-t'en au marché, achète du pain, du vin et de la viande ; il faut aujourd'hui crever un œil au diable : et, afin que ta joie soit entière, sache, ami, que j'ai loué une autre maison, et que nous ne serons plus, dans ce logis de mauvais augure, que le reste de ce mois-ci. Que maudit soit le gîte, continua-t-il, sans me donner le temps de lui répondre, et celui qui y a mis la première pierre ; c'est bien pour mon malheur que j'y ai mis le pied. Par la morbleu, depuis que j'y demeure, il n'est entré dans mon corps, ni vin ni viande, et je n'ai pas eu un

moment de repos. Aussi, je crois qu'on aurait peine d'en trouver une plus mal percée, plus obscure et plus triste. Va, et reviens vite ; nous allons dîner aujourd'hui comme de petits rois. »

Je pris ma réale et ma cruche, et j'enfilai la rue, tirant vers le marché, avec la joie que vous pouvez vous imaginer ; mais cela ne dura guère, comme vous allez voir; car ma fortune ne me permit aucune joie, sans y joindre quelque obstacle.

Pendant donc que je marchais par la rue, remerciant Dieu du secours qu'il nous avait envoyé, et comptant par mes doigts à quoi je pourrais employer mon argent, je vis paraître un mort, qu'on portait en terre, accompagné de plusieurs prêtres, et d'un grand convoi d'hommes. Je me rangeai contre la muraille pour leur faire place, et, après que le corps fut passé, je vis une femme, apparemment celle

du défunt qu'on allait enterrer, vêtue de deuil, et suivie de plusieurs autres femmes qui se tuaient de crier ; et, pour bien témoigner l'excès de sa douleur, j'entendis qu'elle disait : « Hélas ! mon pauvre mari, où est-ce donc qu'on va vous mettre ? On vous entraîne dans cette demeure triste et malheureuse, et dans cette maison lugubre et obscure, où jamais on ne boit ni ne mange. »

Notre logis me parut si bien dépeint dans ce qu'elle disait, qu'il me sembla, entendant ceci, que le Ciel se joignît avec la terre, et l'épouvante me saisit tellement, que je m'imaginai qu'on allait effectivement porter ce mort chez nous.

Je traversai le convoi avec vitesse, abandonnant le chemin du marché, et je courus en toute diligence vers notre maison, où, étant entré, je fermai la porte, invoquant l'aide et l'assistance de mon maître, l'embrassant

même afin qu'il vînt m'aider à en défendre l'entrée.

Il en fut d'abord un peu ému, croyant que c'était autre chose, et me dit : « Qu'est-ce qu'il y a, mon garçon ? Pourquoi cries-tu? Qu'as-tu? et pourquoi fermes-tu la porte si précipitamment et d'une telle furie? — Oh ! monsieur, lui dis-je, accourez ici promptement, car on nous apporte céans un mort. — Comment, un mort? me répondit-il. — Je l'ai rencontré là-haut dans la rue, lui dis-je, et sa femme venait, disant : « O Dieu ! où est-ce qu'on te porte, mon pauvre mari ? on t'entraîne dans la maison triste et malheureuse, dans la maison lugubre et obscure, dans la maison où on ne boit ni ne mange ! » On nous l'apporte droit ici, monsieur. »

Mon maître, ayant compris mes pauvres raisons, s'éclata si fort de rire, qu'il fut longtemps sans pouvoir parler. Cependant j'avais verrouillé la

porte, et m'étais adossé contre, pour plus grande sûreté. Le convoi et le trépassé passèrent, et néanmoins je ne pouvais m'imaginer autre chose, sinon qu'on avait toujours envie de le porter chez nous. Mais enfin, après que mon maître fut plus soûl de rire que de manger, il me dit : « Il est bien vrai, Lazarille, que sur ce qu'a dit la veuve en allant, tu as eu raison de penser ce que tu as pensé ; mais puisque Dieu en a autrement disposé, et qu'ils passent outre, ouvre la porte et va chercher à dîner. — Monsieur, lui dis-je, au nom de Dieu, laissez-les achever de passer la rue. »

A la fin, mon maître, voyant mon obstination, vint lui-même à la porte de devant, et l'ouvrit malgré moi ; car il fallut qu'il me forçât, tant j'étais ému par la crainte. Je sortis après cela et repris mon chemin du marché. J'achetai du pain, du vin et de la

viande cuite, et je me rendis au plus vite près de l'écuyer. Notre repas était magnifique et nous fûmes les plus contents du monde tant qu'il y eut de quoi manger. Ce fut le seul jour où je me rassasiai dans cette triste et pitoyable demeure.

## CHAPITRE XVI

Les raisons qui avaient fait venir l'écuyer à Tolède. Il entretient Lazarille de ses biens et de ses talents qui ne lui servaient de rien.

Je fus ainsi quelques jours avec l'écuyer, mon troisième maître, désirant toujours de savoir ce qui l'avait fait venir à Tolède, ayant reconnu, dès le premier jour que j'étais avec lui, qu'il était étranger, par le peu de connaissances qu'il avait en cette ville : ma curiosité fut enfin satisfaite. Un jour, se trouvant plus content qu'à l'ordinaire, parce que nous avions eu rai-

sonnablement de quoi dîner, il me raconta toutes ses affaires.

Il me dit qu'il était de Castille la Vieille, et qu'il n'avait quitté son pays que pour n'être pas obligé d'ôter le chapeau à un homme de qualité de son voisinage. « Mais, monsieur, lui dis-je, s'il était au-dessus de vous par sa naissance et par ses richesses, comme vous l'avouez, il me semble que vous pouviez le saluer le premier, sans vous faire tort, puisque, de son côté, il ne manquait pas de civilité. — Tout cela est vrai, me dit-il. Il était plus puissant que moi, il me rendait le salut; mais enfin il devait commencer une fois, et me forcer à me laisser saluer le premier en me prenant la main, lorsqu'il voyait que je la portais au chapeau.

— Pour moi, monsieur, dis-je, il me semble que je n'y aurais pas regardé de si près.

— Oui, toi, interrompit-il, qui es jeune

encore, et qui n'es pas capable de ces sentiments d'honneur qui font aujourd'hui toute la richesse des gens qui en font profession. Mais apprends que, tout simple écuyer que je suis, si j'avais rencontré un prince par la rue, et qu'il ne m'eût pas ôté le chapeau, je dis bien ôté, je saurais, morbleu, fort bien, à la première rencontre, entrer dans une maison, feignant d'y avoir affaire, ou détourner par une autre rue, avant qu'il s'approchât de moi, pour n'être pas obligé de le saluer. Vois-tu, continuait-il, Dieu et le roi exceptés, un gentilhomme ne doit rien à personne, et il n'est pas juste qu'il déborde d'un seul point de son droit, tant qu'il n'a rien à se reprocher d'ailleurs.

» Il me souvient, poursuivait-il, qu'un jour je fis confusion à un officier de chez nous, et je faillis à le battre, parce qu'en me rencontrant, il me sa-

lua d'un Dieu vous garde, monsieur. — Apprenez à parler, monsieur le coquin, lui dis-je ; vous croyez donc avoir affaire à quelque rustre comme vous, avec votre Dieu vous garde ? » Il ne se le fit plus dire après cela, et, du plus loin qu'il me voyait, il ne manquait pas de mettre le chapeau bas, et de parler comme il devait. »

Je ne pus m'empêcher de lui dire, en l'interrompant : « Comment, monsieur, est-ce que de dire, Dieu vous garde, à un homme, c'est lui faire tort? — Que tu es sot, garçon ! me répondit-il. Cela est bon à de petites gens; mais à une personne de ma qualité, on ne me doit pas moins donner que du très humble serviteur, ou du serviteur, tout court, si celui qui me parle est gentilhomme comme moi; et tu peux voir par là si c'était à tort que je ne pouvais m'accommoder de la manière d'agir de ce noble de chez nous, dont

je t'ai parlé, qui, pour t'avouer tout, me venait aussi sangler d'un Dieu vous garde, en toutes les rencontres. Non, morbleu! je ne souffrirai jamais au monde qu'autre que le roi, me traite de Dieu vous garde, à moins qu'il n'y mît un monseigneur au bout, pour l'adoucir. »

Où suis-je donc tombé? dis-je à part moi, et quel secours dois-je espérer d'un homme qui trouve mauvais qu'on prie Dieu qu'il l'assiste lui-même?

« Je ne suis pas vraiment si misérable, continuait cependant l'écuyer, que je ne possède chez nous, en pleine propriété, à seize lieues seulement des beaux coteaux de Valladolid, une grande place à bâtir des maisons, qui pourraient valoir deux cent mille maravedis, et davantage même, selon la dépense qu'on y voudrait faire. J'ai un colombier qui est ruiné présentement, à la vérité, mais, à le faire rebâtir, ce

serait une rente de deux cents pigeons. Je ne parle pas de cent autres choses de cette importance, que j'ai abandonnées, pour ne pas mettre mon honneur en compromis.

» Je m'étais retiré en cette ville, croyant y trouver quelque bon établissement; mais les choses ne m'ont pas réussi comme je l'avais espéré. J'y trouve des ecclésiastiques avec lesquels je pourrais prendre parti, mais ce sont des gens avec qui on a son pain taillé, et qui ne feraient pas un avantage à un honnête homme, quand tout le monde s'en mêlerait.

» Il y a des marquis qui me souhaiteraient; mais il faut se mettre à tout, avec ces messieurs-là; et si vous marchandez, Dieu vous bénisse, ils vous donnent congé, sans argent; et il faut se contenter le plus souvent de ce qu'on en a pu tirer avec les dents. Tout au plus, lorsque le remords de conscience

les prend, pour récompense de vos services, ils vous jettent à la tête quelques vieux habits, et croient, avec cela, que vous leur devez le reste.

» Mais quand on a le bonheur d'entrer au service de quelque grand seigneur, on se tire de misère. Je ne sais à quoi en attribuer la faute, si c'est mon infortune, ou bien si c'est que je ne leur suis pas propre.

» Il est bien sûr pourtant que, si je trouvais quelqu'un qui me voulût prendre à son service, je me mettrais bientôt dans ses bonnes grâces, et je le servirais à sa fantaisie. Je saurais lui mentir tout aussi bien qu'un autre, et me rendre agréable par tous les moyens qui sont aujourd'hui en usage. J'applaudirais indifféremment à toutes ses actions, bonnes ou mauvaises; je ne lui dirais jamais rien de fâcheux, quelque avantage qui pût lui revenir d'un bon avis. Je m'attacherais à ses

intérêts, tant que les choses se passeraient sous ses yeux ; mais je ne me tuerais pas de bien faire, lorsqu'il m'aurait perdu de vue ; je lui témoignerais mon zèle, aux dépens des domestiques, que je gronderais toutes les fois que je serais à portée pour être entendu de lui ; je saurais donner adroitement le coup d'aiguillon à ceux contre qui je le verrais en colère, en faisant semblant de les excuser ; je dirais du bien de ceux qui auraient son approbation, et je raillerais impitoyablement ceux qui me déplairaient.

» Je tiendrais registre exact des actions de tout le monde, pour pouvoir l'en entretenir. Enfin, je saurais bien mettre en usage toutes ces belles manières qui sont si fort du goût des grands seigneurs d'aujourd'hui ; car je sais vraiment qu'ils ne se piquent pas d'avoir auprès d'eux d'honnêtes gens ; au contraire, ils les ont en aversion,

les méprisent et les tiennent pour des bouches inutiles, gens qui n'entendent pas le monde, et dont l'entretien les fait bâiller, au lieu de les divertir. Ce sont à peu près les maximes des courtisans du temps; et, comme tu vois, j'en sais ce qu'il en faut savoir, mais je ne suis pas assez heureux pour avoir une occasion de me produire. Mais, comme dit le proverbe, il n'y a pas de bonheur pour d'honnêtes gens; il faut faire tout autrement qu'on ne pense, pour réussir dans ce monde.

## CHAPITRE XVII

Comment l'écuyer fut interrompu. Inventaire de ses meubles. Il quitte Lazarille.

Mon pauvre écuyer était en si bon train, et il s'étendait avec tant de plaisir sur cette matière, qu'il n'aurait cessé de parler de longtemps, s'il n'eût été interrompu par un homme et une vieille femme qui entrèrent de compagnie ; le premier, pour lui demander le loyer de la maison, et l'autre, le louage du lit.

Ils comptèrent ensemble, et il se trouva qu'il leur devait, pour deux

mois, plus qu'il n'aurait pu amasser dans un an, c'est-à-dire, douze à treize réales.

Il leur donna de fort bonnes paroles, les assura qu'il allait sortir, pour changer une double pistole, et qu'ils n'avaient qu'à revenir sur le soir, pour toucher leur argent.

Il sortit à la vérité, mais il ne revint plus. Ses créanciers ne manquèrent pas de se rendre chez nous, à l'heure arrêtée; mais ils furent obligés de remettre la partie au lendemain, parce qu'il était fort tard, et qu'ils ne le trouvèrent point. Je n'osai coucher seul au logis : j'allai chez nos voisines; je leur contai ce qui se passait; et je couchai chez elles.

Le matin, les créanciers revinrent à la charge, demandèrent aux voisines des nouvelles de l'écuyer; mais les oiseaux étaient dénichés. Les bonnes femmes leur dirent : « Voici son valet, et la clef

de la porte ; c'est tout ce que nous savons. »

Ils me demandèrent ce qu'était devenu mon maître ; je leur répondis que je n'en savais rien, et qu'il n'avait plus paru depuis qu'il était sorti pour aller changer la double pistole ; que j'appréhendais fort qu'il n'eût emporté la monnaie de la pièce, et ne nous eût plantés là.

Les créanciers ayant compris ce que je leur venais de dire, vont prendre un officier de justice et un greffier, reviennent tous quatre ensemble, m'appellent, prennent la clef, font venir des témoins, ouvrent la porte et entrent, pour se saisir des effets de mon maître, autant qu'il en faudrait pour payer ce qu'il leur devait.

Ils parcourent toute la maison, et ils la trouvent aussi vide que je l'ai déjà dit. Ils me demandèrent qu'étaient donc devenus les meubles, les coffres,

les tapisseries et la batterie de cuisine. « Je ne sais ce que vous me demandez, leur répondis-je.

— Assurément, dirent les créanciers, on a tout enlevé cette nuit. Saisissez-vous du valet, monsieur l'officier ; il faut qu'il nous donne des nouvelles de l'endroit où les meubles ont été portés. »

L'officier vient à moi, et, me prenant par le collet de mon habit, me dit, pour m'effrayer, que, si je ne découvrais tout, il m'allait faire jeter dans une basse fosse.

Je ne m'étais jamais trouvé en pareilles noces. J'avais été souvent pris par le collet, mais à petit bruit, et d'une manière moins brusque ; savoir, en conduisant l'aveugle, afin de lui montrer le chemin qu'il ne voyait pas. La peur me prit, et je promis, en pleurant, de dire tout ce qu'ils voudraient.

« Voilà qui est bien, me dit l'officier,

en se radoucissant; réponds donc à tout, et n'aie point de peur. »

Le greffier s'assit sur le banc de pierre, pour écrire son inventaire, et me demanda en quoi consistaient les biens de l'écuyer.

« Monsieur, lui dis-je, mon maître, à ce qu'il m'en a dit lui-même, a une fort belle place, propre à bâtir des maisons. Il a, outre cela, un colombier : il est vrai qu'il est à présent ruiné.

— Bon, dirent ces créanciers, pour peu que cela puisse valoir, il y en aura toujours assez pour nous payer; mais en quel endroit de la ville se trouvent donc la place et le colombier? me demanda le greffier.

— C'est en son pays, et non pas en cette ville, répondis-je. — Par ma foi, nous voilà bien, dirent-ils ensemble. Et de quel pays est-il donc? continua le greffier.

— Il m'a dit qu'il était de Castille la

Vieille,» répliquai-je. L'officier et le greffier s'éclatèrent de rire, à cette dernière réponse, et dirent à ceux qui les avaient appelés : «Il n'en faut pas savoir davantage, et en voilà assez pour vous payer, quelque grande que soit la somme qui vous est due.

— Voyez-vous, messieurs, leur dirent les voisines, qui avaient toujours été présentes, vous parlez à un pauvre innocent qui n'est avec l'écuyer que depuis peu de jours, et qui ne sait non plus ses affaires que vous. Hélas! le pauvre enfant est tous les jours chez nous ; nous lui faisons toute la charité que nous pouvons, et nous l'avons empêché, jusqu'ici, de mourir de faim. »

Quand on eut reconnu mon innocence, on ne me demanda plus rien. L'homme et la vieille n'en furent pas quittes à si bon marché. Il fut question de savoir qui payerait les frais: il y eut grand bruit sur cela. L'officier de jus-

tice et le greffier demandèrent leurs vacations.

Les créanciers prétendaient que, puisqu'il n'y avait rien dans la maison, et qu'il n'y avait point de saisie à faire, il n'y avait point aussi de vacations à payer. Les officiers avançaient qu'ils avaient abandonné des affaires où il y avait beaucoup à gagner, pour venir à celle-ci, sur leur parole.

Enfin, après avoir crié et bien tempêté de part et d'autre, pour conclusion, l'officier et le greffier chargèrent de la vieille couverture, qui appartenait à la vieille femme, un sergent qui vint à passer fort à propos devant cette maison.

Quoique la charge fût assez légère, il ne fut pas seul à la porter; les officiers et les créanciers se mirent à la tirailler chacun par un bout, jouant à qui l'aurait; et les plus faibles, se laissant entraîner aux plus forts, ils allè-

rent je ne sais où vider leur différend. Je ne vous dirai pas ce qui en arriva par la suite ; mais je jurerais bien que la couverture paya pour tous, car elle n'était pas dans un état à pouvoir résister longtemps à leurs secousses.

C'est ainsi que mon troisième maître m'abandonna, et que, par un destin assez bizarre, il m'arriva ce qui n'est peut-être jamais arrivé à d'autres qu'à moi ; car on voit bien tous les jours, dans le monde, des valets qui quittent leurs maîtres, mais rarement des maîtres qui quittent leurs valets.

## CHAPITRE XVIII

**Lazarille passe au service d'un moine de la Merci, et ensuite à celui d'un porteur de fausses bulles.**

Il me fallut chercher un quatrième maître. Les bonnes voisines m'adressèrent à un moine de la Merci dont elles se disaient parentes. C'était un grand ennemi du chœur et de la table de communauté, qui n'aimait que le grand monde et les visites, et qui battait si bien le pavé, du matin jusqu'au soir, que je suis assuré qu'il usait plus de souliers, lui seul, que tous es moines ensemble du couvent.

Je reçus de lui les premiers souliers que j'ai mis en ma vie ; mais, obligé comme j'étais de le suivre, je n'en eus pas pour huit jours. N'ayant pas d'ailleurs la force de supporter cette fatigue, et ne pouvant m'accommoder de certaines sottises, que je passerai sous silence, je trouvai bon de le quitter.

Ma fortune me fit rencontrer un cinquième maître, porteur de fausses bulles, franc scélérat, s'il en fut jamais, et l'homme du monde le plus propre à faire marchandises des choses les plus saintes, et à trouver des inventions pour les débiter. Quand il arrivait dans un village, pour débiter ses bulles, il rendait sa première visite au curé ou à ses vicaires, pour les mettre dans ses intérêts par quelques petits présents, tels que des citrons, des oranges, des melons, des pêches, ou de quelque autre fruit, selon la saison, mais de peu de valeur : il les gagnait par ce moyen, afin qu'ils

favorisassent son dessein, en convoquant les paroissiens pour prendre ses bulles.

Avant que de les aborder, il savait déjà ce qu'ils tenaient. Si c'étaient d'habiles gens, il n'avait garde de leur parler latin : il se contentait de leur faire ses compliments en espagnol : s'il rencontrait des ignorants ou de ceux ordonnés plutôt pour leurs biens que pour leur capacité, il faisait l'Aristote avec un grand galimatias qui ne signifiait rien et qui ne finissait point.

Quand il ne pouvait pas débiter ses bulles par de bonnes voies, il en prenait de méchantes sans scrupule : et s'il ne pouvait pas persuader ce qu'il voulait, les artifices ne lui manquaient point. Je n'acheverais jamais, si je m'amusais à insérer ici tous les détestables stratagèmes que je lui vis mettre en usage pendant que je fus avec lui. Je ne veux en raconter qu'un seul, qui vous

fera voir sa méchanceté, son peu de religion, et sa fourberie.

Il y avait deux ou trois jours qu'il prêchait pour ses bulles, dans un lieu du diocèse de Tolède; mais, quoiqu'il n'oubliât rien, à son ordinaire, pour les faire valoir, personne ne venait à lui pour en prendre, et il n'y avait pas apparence qu'on remuât. Il en était au désespoir, et se donnait au diable qui lui inspira sans doute le damnable stratagème dont il se servit.

Il fit donc savoir au peuple qu'il était sur le point de se retirer, et qu'il prendrait congé, le lendemain, après avoir fait la dernière publication de sa bulle.

Il avait avec lui un officier de justice, pour le soutenir, avec lequel il se mit à jouer après le souper. Ils feignirent une contestation sur quelques coups, et ils en vinrent à de grosses paroles.

Mon maître appela l'officier larron,

et celui-ci l'appela faussaire; le premier se saisit d'une demi-pique qu'il trouva sous sa main, et l'autre mit la main à l'épée.

Aux cris que nous fîmes, les hôtes et les voisins accoururent et se mirent au milieu d'eux, qui firent en apparence tout ce qu'ils purent pour se rejoindre, et pour s'entre-tuer.

Mais le monde, qui arrivait en foule, attiré par le grand bruit qu'ils faisaient, leur en ôtant tout moyen, ils se mirent de nouveau sur les injures, et l'officier ne manqua pas d'appeler vingt fois mon maître faussaire, et de lui reprocher qu'il avait fabriqué lui-même les bulles qu'il débitait.

Comme l'on vit qu'il n'y avait pas moyen de les mettre d'accord, on emmena l'officier dans une autre maison, et le porteur de bulles demeura dans l'hôtellerie, avec toutes les marques d'un homme fort irrité. Les hôtes et

les voisins firent encore tous leurs efforts pour l'apaiser; mais ils n'y gagnèrent rien; et, le sommeil les pressant, ils lui donnèrent le bon soir, se retirèrent, et nous nous couchâmes.

Le lendemain matin, mon maître se rendit à l'église, fit sonner la messe et le sermon pour distribuer sa bulle au peuple, qui s'y assembla en foule.

Ceux qui avaient été témoins du débat du jour précédent, ne manquèrent pas de publier ce qu'ils avaient ouï dire à l'officier; et, en un moment, il n'y avait personne qui ne sût ce qu'il y avait à soupçonner de la bulle.

A entendre murmurer les villageois, je crus nos affaires perdues en ce lieu-là, et j'aurais volontiers dit à mon maître ce que j'en pensais, si je l'eusse osé.

Le commissaire, mon maître, étant monté au pupitre, commença à animer par sa prédication les assistants à

prendre sa bulle, et à les exhorter de ne point ajouter foi aux médisances qu'on en faisait, et de ne point mépriser un si grand bien et l'indulgence.

Étant au milieu de son sermon, l'officier entra dans l'église par la grande porte; il fit d'abord son oraison, en suite de quoi, il se leva et commença à dire d'une voix haute et posée : « Messieurs, faites, je vous prie, réflexion à ce que j'ai à vous dire, par ce petit mais important discours; après quoi, je vous laisse la liberté de juger de la fausseté ou de la vérité de ce que le commissaire vous a voulu persuader.

» Je me suis laissé séduire par ce faussaire qui vous prêche, lequel, ayant profité de ma faiblesse, a su m'engager, afin que je le favorisasse en cette affaire, dont nous devions partager le gain ; mais, ayant reconnu le tort que je ferais à ma conscience et à vos biens, et me repentant d'ailleurs du

fait; je vous déclare ouvertement que les bulles qu'il prêche sont très fausses, que c'est lui seul qui en est l'auteur, et, afin que vous ne le croyiez ni n'en preniez, je vous proteste devant Dieu et toute l'assemblée, que je ne m'en mêle plus directement ni indirectement, et que je le quitte dès à présent, lui et son faux commerce, vous prenant, messieurs, tous et chacun en particulier, à témoin, afin que si, par la suite, il vient à être arrêté et châtié, je puisse me justifier de l'avoir quitté, et de vous avoir avertis de ses fourberies et de ses méchancetés. »

Ayant ainsi fini son discours, quelques gens de bien, qui se trouvaient près de lui, voulurent se lever et mettre le sergent dehors, afin d'éviter le scandale; mais mon maître les en empêcha, et commanda que, sur peine d'excommunication, ils ne le troublassent en aucune manière, mais qu'ils lui

permissent de dire tout ce qu'il voudrait et prêtassent le silence.

Comme il vint à se taire, mon maître lui dit, que, s'il en voulait dire davantage, qu'il le dît. Le sergent lui répondit: « J'ai bien autre chose à vous dire touchant vos fourberies; mais cela suffit pour le présent ».

Sur quoi le commissaire, s'étant mis à genoux devant le pupitre, joignit ses mains, et, regardant le ciel, il dit « : Seigneur Dieu, à qui rien n'est caché dans ce monde, et qui savez tout ce qui se passe, à qui rien n'est impossible, et qui pouvez tout, vous savez la vérité, et vous connaissez combien injustement on me blâme. Je lui pardonne, Seigneur, du fond de mon âme l'injustice qu'il me fait, afin que vous me pardonniez de même, et afin que vous ne fassiez aucune attention à celui qui ne sait ce qu'il fait ou ce qu'il dit. Mais quant à l'injure qu'il vous fait, je vous

prie, Seigneur, de ne point dissimuler davantage, afin que ceux qui avaient dessein de prendre cette sainte bulle, puissent être dissuadés des faussetés de ce calomniateur, et ajoutent foi à la vérité de mes paroles : je vous supplie donc de faire en sorte que, par un prompt miracle, le monde soit convaincu de la vérité, et que si ce que vient de débiter ce misérable est véritable, et que j'y aie la moindre malice ou fausseté, que ce pupitre fonde sous moi, et s'abîme sept toises sous terre, d'où jamais je ne paraisse.

» Ou si ce que je dis contient la vérité, et que cet inspiré du diable, afin d'empêcher et priver les auditeurs d'un si grand bien, mente, il soit châtié et que sa malice soit connue de tous. »

A peine mon dévot maître eut-il achevé son discours, que le fourbe d'officier fut culbuté. Il tomba à la renverse et donna un tel coup sur le

pavé, que j'aurais cru qu'il s'était cassé la tête. Il se mit aussitôt à hurler et à se débattre des pieds et des mains, avec des grincements et des contorsions horribles.

Les assistants en furent tellement épouvantés, que leurs cris et le bruit qu'ils faisaient les empêchèrent de se pouvoir entendre les uns les autres. Les uns, touchés de compassion, disaient : « Dieu veuille le secourir, Dieu le délivre. » Les autres, moins miséricordieux, dirent : « Il est bien châtié, et sa calomnie mérite une telle récompense. »

Les plus hardis d'entre eux se jetèrent sur lui. Les uns lui saisirent les mains, et les autres les jambes. Jamais méchante mule ne desserra coups de pieds avec plus de raideur que le malicieux officier. Ils étaient plus de quinze hommes sur lui, sans pouvoir en être les maîtres; et, s'ils s'oubliaient jusqu'à lui laisser une main ou un pied libre,

ce n'était pas impunément, et les ruades et les coups de poing recommençaient de plus belle.

Pendant tout ceci, le sieur mon maître resta à genoux devant le pupitre, les mains jointes et les yeux élevés au ciel, et était tellement transporté en la divine essence, que ni les pleurs, ni les cris, et le bruit que l'on fit dans l'église, ne purent le détourner de sa divine contemplation.

Quelques braves gens s'approchèrent de lui, et, l'ayant réveillé à force de crier, ils le prièrent de vouloir assister ce pauvre malheureux qui se mourait ; et de n'avoir aucun égard au passé ni à ses calomnies, puisqu'il en avait souffert une juste punition. Mais que, s'il pouvait quelque chose pour le délivrer du péril et du mal qu'il endurait, il le fît pour l'amour de Dieu, d'autant plus qu'ils connaissaient évidemment la faute du coupable, et sa vérité et sa

bonté, vu le prompt châtiment de Dieu.

Le sieur commissaire, comme qui se réveille d'un doux somme, les regarda de même que le malheureux officier et ceux qui étaient autour de lui; puis il leur dit fort humblement : « Messieurs, ne vous amusez pas à intercéder pour un homme en qui Dieu s'est bien voulu venger aussi évidemment. Mais puisque le même Dieu nous commande d'ailleurs de ne point rendre le mal pour le mal, nous le pourrons supplier, avec confiance, qu'il accomplisse ce qu'il nous commande, sa Majesté pardonnant à celui qui l'a offensé, en voulant mettre obstacle à sa sainte foi. Allons tous l'en supplier.

Étant descendu du pupitre, il leur recommanda de prier très dévotement Notre-Seigneur de vouloir pardonner à ce pécheur, et de lui rendre sa santé et son bon sens, chassant le diable hors de lui, si sa Majesté divine en

avait permis l'entrée dans son corps, pour ses grands péchés.

Ils se jetèrent tous à genoux et commencèrent à chanter avec les prêtres, devant l'autel, d'une voix basse, les litanies, pendant qu'avec la croix et l'eau bénite, le sieur mon maître alla vers le sergent, sur lequel, après avoir chanté, les mains et les yeux levés au ciel, il commença une oraison autant longue que dévote, par laquelle il excita les pleurs des assistants, ainsi qu'il arrive ordinairement aux sermons de la passion, faits par quelque habile prédicateur à des auditeurs dévots, suppliant le Seigneur, puisqu'il ne voulait pas la mort du pécheur, mais sa conversion et vie, qu'il lui plût pardonner et donner vie et santé à cet entiché du diable, afin qu'ayant reconnu ses péchés, il vînt à se repentir, confesser ses péchés et publier la grande miséricorde de Dieu à son égard.

Cela fait, il fit apporter la bulle et la lui mit sur la tête, et aussitôt le pauvre sergent commença peu à peu à revenir. D'abord qu'il eut repris son bon sens, il se jeta aux pieds du sieur commissaire, et, lui demandant pardon, il confessa que tout le mal et toutes les médisances qu'il avait dites provenaient de l'inspiration du diable; tant à cause du tort qu'il en souffre, que pour se venger de lui, et empêcher que, par la distribution de ses bulles, il n'arrivât un grand bien au peuple chrétien.

Le commissaire mon maître lui pardonna, et ils contractèrent une nouvelle amitié ensemble, ce qui causa tant d'empressement parmi les assistants à prendre la bulle, qu'il n'y eut presque âme vivante dans tout le bourg, maris et femmes, garçons et filles, valets et servantes, qui n'en voulût avoir. Il n'y eut qu'un petit nombre

des plus huppés villageois qui comprirent le mystère et qui s'en passèrent.

La nouvelle du prétendu miracle se répandit bientôt par les villages circonvoisins ; de sorte que, quand nous y arrivâmes, il n'était besoin d'y faire sermon, n'y d'aller à l'église, d'autant qu'on venait prendre nos bulles en si grande quantité dans la maison, comme si c'eût été des poires que l'on eût données *gratis*.

Je vous avoue franchement que, lorsqu'il joua le tour, j'y fus pris comme beaucoup d'autres ; mais les railleries que je lui en entendis faire depuis avec l'officier, m'éclaircirent de tout, et je reconnus parfaitement la méchanceté du porteur de fausses bulles.

Je l'eus en horreur depuis cela, et je ne fus pas longtemps sans le quitter, après l'avoir servi environ six mois, non sans beaucoup de fatigues.

## CHAPITRE XIX

Lazarille, valet de peintre, marchand d'eau, recors, et enfin crieur public.

Je me mis ensuite avec un peintre grossier, pour broyer les couleurs ; mais je me lassai bientôt de faire ce métier ; et, comme je me voyais déjà grand, je songeais à chercher quelque emploi qui me fût plus propre et plus utile, lorsqu'un jour, entrant dans la grande église, un chapelain m'envisagea, et, me trouvant à son gré, il me prit à son service et me donna en charge un âne, quatre barriques et un

fouet, avec quoi je me mis à vendre de l'eau par la ville.

Ce fut là le premier pas que je fis vers le bon temps : nous avions réglé nos affaires de cette manière : je donnais trente maravedis par jour au chapelain ; le samedi, je travaillais pour moi, et j'avais, outre cela, tout ce que j'avais pu gagner dans la semaine, pardessus les trente maravedis par jour.

Je ménageai si bien mon fait, qu'au bout de quatre ans, je me trouvai en état d'acheter, chez les fripiers, un vieux habit bien propre, et une épée à garde antique, du temps de Roland.

Me voyant si brave, je remis à mon maître l'âne et tout l'attirail, lui faisant connaître que je n'étais pas homme à m'amuser plus longtemps à cette gueuserie, et je pris congé de lui.

Ayant quitté le chapelain, je pris parti avec un officier de justice pour lui servir de recors, mais je ne m'ar-

rêtai pas longtemps avec lui. Je n'eus pas le cœur au métier, depuis une nuit que quelques bretteurs réfugiés de peur de la justice, sortant des lieux qui leur servaient d'asile pendant le jour, nous donnèrent la chasse à grands coups de bâtons et de pierres. Mon maître, qui fut assez sot pour les attendre, en fut maltraité ; mais, pour moi, je leur fis connaître que j'avais des jambes, et que je savais bien m'en servir.

Je pris congé de l'officier peu de temps après, et ne pensai plus qu'à trouver quelque emploi, où je pusse vivre en repos, et mettre quelque chose à couvert pour ma vieillesse. Le bon Dieu m'a assisté, et m'a fait choisir un métier où je trouve fort bien mon compte.

Grâce à mes amis et à quelques personnes de qualité, j'ai un office royal, après lequel j'avais couru longtemps, parce que je voyais qu'il n'y

avait du bien que pour ceux qui en avaient de pareils.

Je l'exerce aujourd'hui avec honneur et profit : l'office consiste à mettre en vente, par les carrefours, le vin qui se débite en cette ville ; demander des nouvelles des choses égarées, faire les enquêtes et criées, accompagner ceux que la justice a condamnés, et faire savoir au peuple leurs bonnes qualités ; en un mot, je suis crieur public.

Cet emploi m'a si bien réussi, et je m'y suis trouvé si propre, qu'il n'y a plus à travailler que pour moi. Si quelqu'un a du vin à vendre, s'il est égaré quelque chose, ou s'il arrive quoi que ce soit, où un crieur soit nécessaire, on ne s'adresse plus qu'à Lazarille de Tormes ; et l'on ne croirait pas y réussir, si un autre que lui s'en mêlait.

## CHAPITRE XX

**Lazarille se marie avec la servante d'un corrégidor, et devient mari très commode.**

J'ai l'honneur d'être employé par monsieur le corrégidor, mon patron, et c'est un vieux garçon qui n'a jamais voulu se marier : je lui crie ses vins depuis quelque temps ; et, m'ayant trouvé homme de bien et bon ménager, il m'a marié avec sa servante.

J'ai considéré qu'il ne me pouvait revenir que du bien d'un parti comme celui-là ; je l'ai laissé faire, je me suis marié, et je ne m'en repens pas.

La femme qu'il m'a donnée est une

bonne ménagère; et monsieur le corrégidor m'assiste et me protège, à sa considération. Il lui fait présent tous les ans, à diverses fois, de la valeur d'une charge de blé; la viande ne me manque pas à Pâques, et de temps en temps le couple de petits pains. Je profite de ses vieux habits, et il nous a loué une petite maison joignant la sienne. Nous dînons chez lui presque tous les fêtes et dimanches.

Mais les mauvaises langues, qui ne manquent jamais, ne nous veulent pas laisser vivre en repos, et disent ce qui leur plaît, sur ce que ma femme va faire sa chambre et lui apprête à manger. Mais Dieu bénisse les causeurs, et leur fasse connaître le tort qu'ils ont de médire des gens d'honneur. De mon côté, je sais bien, quoi qu'ils veulent dire, que ma femme ne sait ce que c'est que de s'amuser à ces sottises qu'ils entendent.

Cependant, ce qu'il y a de vrai, c'est que monsieur le corrégidor m'a promis bien des petites choses, que je crois qu'il me donnera; et, pour me mettre l'esprit tout à fait en repos, il me souvient qu'un jour il me parla fort à cœur ouvert devant ma femme même.

« Lazarille de Tormes, mon ami, me dit-il, qui voudra s'arrêter aux mauvaises langues; fera toujours mal ses affaires. Je te dis cela, parce que peut-être te voudra-t-on faire trouver mauvais que ta femme vienne si familièrement chez moi ; mais moque-toi de tout ce qu'on te pourrait dire, et sois assuré que je vis avec elle en tout bien et en tout honneur. Après tout, ce ne seront pas les causeurs qui te donneront du pain, lorsque tu en manqueras.

— Je vous ai, monsieur, toutes les obligations du monde, lui dis-je, il est bien vrai que certaines gens me sont venues dire quelque chose, qui peut aller là,

et m'ont même assuré, plus de trois fois, puisqu'il faut vous dire franchement ce qui en est, qu'avant mon mariage, ma femme que voilà, avait eu trois enfants de vous. »

Je n'eus pas lâché la parole, que ma femme se prit à faire des serments si horribles, que j'avais peur que la maison n'abîmât. Puis elle se mit à pleurer à chaudes larmes, donnant mille malédictions à ceux qui s'étaient mêlés de son mariage.

J'aurais voulu être mort, et que les paroles que je venais de dire, ne fussent jamais sorties de ma bouche. Mais nous fîmes tant, monsieur le corrégidor et moi, et nous lui dîmes tant de choses, que nous l'obligeâmes à finir ses lamentations.

Je lui promis sur mon honneur de ne lui faire de ma vie de pareils reproches, et je l'assurai qu'elle pouvait entrer à toutes les heures du jour et

de la nuit chez le corrégidor, et y faire tout ce que bon lui semblerait, sans craindre que j'y trouvasse à redire ; qu'au contraire, elle me ferait le plus grand plaisir du monde d'en user avec toute sorte de liberté, puisque j'étais assuré qu'elle était la plus honnête femme de Tolède.

Avec cela, nous demeurâmes tous trois d'accord et amis comme auparavant.

Depuis, nous n'avons jamais eu de querelle sur ce chapitre-là ; au contraire, lorsque quelqu'un prétend me venir donner des avis, je lui romps en visière, et je lui dis nettement : « Voulez-vous que je vous croie mon ami ? Ne me dites rien, s'il vous plaît, qui me puisse donner du chagrin. Surtout je n'aime point qu'on me vienne brouiller avec ma femme ; je l'aime plus que qui que ce soit au monde, et plus que moi-même ; et j'ai mille

grâces à rendre au bon Dieu, des biens qu'il me fait, depuis qu'il nous a mis ensemble; j'en reçois tous les jours plus que je n'en mérite.

» C'est une honnête femme, s'il en fut jamais ; j'en ferai tel serment qu'on voudra; et tout homme qui m'en parlera autrement, doit se résoudre à s'égorger avec moi. »

Après cette déclaration que j'ai faite à tous ceux qui ont voulu se mêler de mes affaires, personne ne me vient plus rompre la tête, et j'ai trouvé le moyen par là de conserver la paix dans ma maison.

## CHAPITRE XXI

Lazarille fait connaissance avec les Allemands de la suite de l'empereur Charles-Quint.

Sur ces entrefaites, l'empereur Charles-Quint est venu en cette ville avec toute sa cour. Je ne dirai rien des grandes fêtes avec lesquelles on l'y a reçu. Cela n'est pas de mon histoire, et vous l'aurez appris d'ailleurs.

Ce qui me regarde, c'est que, pendant qu'il a été ici, j'ai fait mille connaissances. Comme je ne vais jamais sans une bouteille de bon vin, et sans quelques fruits du pays, pour marque de

mon métier, j'ai fait amitié avec quantité d'Allemands de sa suite ; et comme je ne me fais pas haïr du reste du monde, je me vois si appuyé, que, quand j'aurais commis un meurtre, ou que je serais tombé dans quelque plus grand malheur, avec les amis et le support que j'ai, je m'assure que je me tirerais d'affaires.

Pendant que mes Allemands étaient ici, je les allais enlever chez eux pour les conduire au cabaret, où était le meilleur vin, et nous nous en donnions si bien et si beau, que tel qui y était allé de lui-même, ne s'en retournait plus chez lui, que l'on ne l'y portât à quatre. Et le meilleur était que Lazarille de Tormes n'y mettait pas un blanc du sien.

Vraiment oui, ils auraient bien souffert que j'eusse mis la main à la bourse. Ils faillirent à me battre deux ou trois fois, que j'en voulus faire le semblant

*Point, point, Monsir Lezard Tormet*, me disaient-ils en leur jargon : *vous vous moquer de monte ; fermez, fermez vot l'argent dans li vot bourse ;* voulant dire que je me moquais du monde, et que j'enfermasse mon argent : qu'où ils étaient présents, nul ne devait payer un seul denier.

J'adorais l'humeur de ces gens-là, et j'en étais d'autant plus charmé, que je ne les quittais jamais, sans revenir chargé de pain, de jambon, de langues de mouton, et de toutes sortes de viandes salées d'un goût admirable, tant ils la savaient bien assaisonner avec le bon vin et les épices.

Ils m'en remplissaient mes basques et mes poches avec tant de profusion, que nous avions à manger, ma femme et moi, pour toute une semaine, de ce qu'ils me donnaient à chaque fois.

La bonne chère me faisait repasser avec plaisir sur la faim que j'avais au-

trefois endurée, et je rendais de bon cœur grâces à Dieu de tout. Mais, comme dit le proverbe, *le bon temps ne dure pas toujours*. La cour a quitté Tolède, et mes chers Allemands, à leur départ, m'ont fort pressé de les suivre, et de ne me mettre en peine de rien.

Mais, me souvenant d'un autre proverbe qui dit : *Mieux vaut un tiens que quatre tu l'auras*, je les ai remerciés fort honnêtement de toutes leurs bontés, et nous nous sommes dit adieu avec mille embrassades.

Ma foi, si je n'avais été marié, c'était une affaire faite, et je ne les quittais plus, tant je me plaisais en leur compagnie. Aussi faut-il avouer qu'ils mènent une vie bien douce.

Vous voyez des gens sans cérémonie; qui portent le cœur sur la bouche ; qui entrent sans difficulté dans le plus petit cabaret, comme dans le palais du

prince, et qui ne dédaignent point de saluer jusqu'au moindre bouchon, pourvu que le vin en vaille la peine.

C'est une nation ronde et franche, et toujours si bien fournie de monnaie, que je ne demanderais jamais à Dieu de meilleure rencontre que la leur, toutes les fois que la soif me pourrait prendre.

Mais l'amour que j'ai pour ma femme et pour ma petite fille que Dieu m'a donnée, m'a arrêté. Je tâche de me consoler avec elles de la solitude où mes Allemands m'ont laissé. Car, quoique je sois dans une grande ville, et assez connu et bien venu partout, j'aperçois tant de choses blâmables, qu'il me semble être dans un désert.

En vérité, je ne sais ce que je deviendrais, sans ma petite Thérèse ; je dis ma petite, car je suis fort guéri des soupçons qui m'étaient venus sur quelques traits de ressemblance que

j'avais cru voir sur son visage : mais ma femme, qui ne voudrait pas mentir pour rien du monde, d'une manière à convaincre le plus obstiné, m'a dit qu'elle était de moi.

Enfin j'en ai l'esprit tout à fait en repos. Et je ne pense plus qu'à passer doucement ici le reste de mes jours, à lui amasser un bon mariage. Je comptais que mes aventures finiraient en cette ville avec ma vie; mais, comme il arrive bien des accidents dans le monde, et que j'en ai eu ma bonne part, vous verrez, cher lecteur, dans la seconde partie de mes aventures, celles qui m'ont été les plus funestes, malgré tous les événements fâcheux que j'ai déjà essuyés. Vous saurez par la suite comment je m'en suis tiré et que la Providence n'abandonne jamais l'homme qui a confiance en elle.

## CHAPITRE XXII

Lazarille mauvais ménager. Il en est avoué par sa femme. Mort du corrégidor. Misère de Lazarille, après cette mort.

Après le départ de mes bons amis, dont j'ai parlé ci-devant, je ne fis que songer à eux, et, considérant la faute que j'avais commise de ne les avoir point suivis, je m'abandonnai totalement à la débauche, afin de m'accoutumer à vivre sans eux.

Mes nouveaux amis de table me les firent bientôt oublier. Je m'étais si bien fait vivre à l'allemande, que je ne quittais plus le cabaret ni jour ni nuit.

Le mal était, que ce n'était plus aux dépens des Allemands. C'était moi qui payais pour tous, à mon tour ; et je fus si bon ménager, que dans cinq ou six mois, je vis le bout de ce que j'avais pu épargner.

Je m'attachais si peu à mon emploi de crieur, que le profit que je faisais, n'était pas suffisant pour fournir à mes moindres repas ; et, lorsque l'argent me manquait, il fallait bien que ma femme y mît ordre, ou le diable était à la maison.

Elle ne manquait pas de faire grand bruit, de son côté; monsieur le corrégidor n'était pas pour moi dans nos querelles ; il mettait toujours le holà, tantôt se servant de son autorité, tantôt me représentant les choses doucement.

Quand je me trouvais en état de me servir de ma raison tout entière, je voyais bien qu'ils n'avaient pas tort. Aussi me faisais-je violence quelquefois,

et je passais des trois et quatre jours dans ma maison, à songer à mes affaires.

Mais, ma foi, je ne pouvais y durer, et j'étais dans un état si violent partout ailleurs qu'au cabaret, qu'on m'aurait plutôt pu refaire que de m'en faire quitter l'habitude.

On me prêcha tant néanmoins, et je fis tant de réflexions, que j'en vins à une assez grande réforme, et, au lieu de trois et quatre jours, je passais chez moi des semaines entières; mais, quelque effort que je fisse pour me contraindre, il était facile de voir que ma nature pâtissait.

Ma femme, qui m'aimait dans le fond du cœur, ne put pas me voir souffrir longtemps; et d'ailleurs il me semblait que nous nous incommodions l'un l'autre. Du moins, un jour que nous étions seuls au coin de notre feu, elle commença à me dire qu'elle voyait bien que ce n'était pas là ma vie. Elle me con-

seilla de suivre mon inclination et de me réjouir avec mes amis, et que Dieu y pourvoirait.

En effet, Dieu y pourvut si bien depuis ce temps-là, que je trouvais toujours mes poches garnies, et monsieur le corrégidor et ma femme changèrent si bien de ton, que c'étaient eux qui me pressaient de leur laisser le soin du ménage, quand ils voyaient que je me voulais retirer, et m'attacher au soin de ma famille. Je n'entrais point dans les raisons qu'ils avaient d'en user ainsi ; et, sans m'informer d'où le bien venait, je menais la vie la plus douce du monde.

Cependant ma femme était accouchée d'un fils, et monsieur le corrégidor, qui lui avait donné son nom, l'aimait comme ses yeux. Il me disait tous les jours que, si Dieu lui faisait la grâce de le voir un peu grand, il voulait le faire élever comme s'il eût été son pro-

pre fils, et lui donner tout son bien. J'admirais la bonté de cet homme pour un enfant qui ne lui était rien ; et, dans ces belles espérances, je ne me mettais en peine d'autre chose que de vivre joyeusement, à mon ordinaire, m'en rapportant entièrement à monsieur le corrégidor, pour l'entretien de ma famille, et pour tout ce qui pouvait arriver à l'avenir.

Je passais ma vie dans cette tranquillité, lorsqu'elle fut interrompue par la maladie de monsieur le corrégidor ; il fut attaqué d'une fièvre si violente, qu'elle le mit, dans trois jours, à l'extrémité.

Les parents qui prétendaient à son héritage en furent bientôt avertis : ils se rendirent en foule chez lui ; et, quoiqu'il semblât que leur intérêt les dût diviser, ils ne s'accordèrent que trop, à mon égard.

Leur premier soin fut de nous inter-

dire, à ma femme et à moi, l'entrée de la maison du corrégidor; et, quoique le bonhomme nous demandât assez souvent, ils surent si bien lui faire entendre qu'il ne fallait plus penser aux choses de ce monde, qu'il passa doucement en l'autre, sans que nous pussions avoir la consolation de prendre congé de lui, et sans nous laisser de quoi nous souvenir de son amitié.

Un malheur ne vient jamais seul. Le corrégidor était un homme d'autorité, qu'on n'aurait osé importuner pour une bagatelle comme était le loyer de notre maison.

Il se trouva, après sa mort, qu'il en était dû deux années entières. Celui à qui elle appartenait ne convint pas que c'était le corrégidor qui l'eût louée pour nous, parce que ses héritiers n'en voulurent point demeurer d'accord; et il ne fit pas d'autre façon que de nous mettre sur le pavé, après avoir fait sai-

sir, pour le loyer, le peu de meubles que nous avions.

De tant d'amis que je m'étais vus, il n'y avait pas huit jours, il n'en parut pas un seul pour m'assister dans ce pressant besoin, et pour me donner retraite ; et, sans une dame charitable, qui prit ma femme pour donner à teter à un enfant qu'elle avait, et qui se chargea, pour Dieu, du soin de nourrir les miens, j'aurais été obligé d'aller faire, par le monde, le gentilhomme ruiné par la guerre.

A la vérité, la mort du corrégidor avait été, pour moi, pis que la guerre, la famine, et tous les autres fléaux ensemble.

J'avais, ce me semblait, encore une ressource en mon office de crieur; mais, misérable comme j'étais, et n'ayant plus de quoi fournir au cabaret, je ne pus plus entretenir mes pratiques : elles m'abandonnèrent, et je ne gagnais pas

de quoi payer le louage de ma trompette de crieur.

Ce fut pour lors que je détestai mes Allemands autant que je les avais aimés autrefois; et je connus bien, mais trop tard, que, pour m'être accoutumé à la bonne chère en leur compagnie, je m'étais mis en état de la faire très méchante, le reste de mes jours.

## CHAPITRE XXIII

Lazarille se résout à faire un voyage aux Indes. Il rencontre l'écuyer, son vieux maître, qui lui raconte ses aventures.

Que faire, en cette extrémité? Je n'eus pas un meilleur parti à prendre, que d'aller chercher fortune au nouveau monde, puisque je n'avais plus de ressource dans le nôtre.

C'était un chemin frayé par beaucoup d'honnêtes gens qui me valaient bien, et il n'était pas bien nouveau en Espagne, lorsqu'on avait mal fait ses affaires, d'aller dans les Indes, pour tâcher de les raccommoder.

Je me résolus donc à faire ce voyage. Je vendis mon office de crieur, pour m'équiper, et m'aider à en faire la dépense; et, après avoir pris congé de ma famille désolée, et baisé vingt fois ma petite Thérèse, je partis un beau matin de Tolède, un bâton à la main, un bissac, avec quelque peu de hardes, sur l'épaule.

Je n'étais pas fait à la fatigue comme autrefois; je faisais de fort petites journées, ménageant ma bourse le mieux que je le pouvais.

Un jour que j'étais parti assez matin du gîte, pour avancer chemin, je vis, devant moi, un homme, qui marchait fort lentement, couvert d'un long manteau dans lequel il se tenait enveloppé. Il avait une longue épée dont le bout paraissait derrière le manteau, par un trou qu'il y avait fait.

Ce n'était pas fort l'heure de la promenade; je fus surpris de trouver, dans

le grand chemin, un homme en cet équipage, et je ne savais que penser de lui. Dans la crainte que j'eus qu'il ne fût là pour détrousser les passants, je le saluai d'un Dieu vous garde, monsieur.

« Je te pardonne, me répondit-il, sans tirer son manteau de dessous le nez; car, de la manière que je suis fait présentement, tu n'es pas obligé de me parler autrement. »

Je fus surpris de sa réponse, que je pris d'abord pour une querelle d'Allemand; et, voulant lui ôter tout prétexte d'en mal user : « Ce n'a pas été mon dessein de vous offenser, monsieur, lui repartis-je; au contraire...

— Soit, interrompit-il assez brusquement, mais qui t'a donc appris à te servir de cette sotte manière de saluer les gens? Au diable, si je ne crois que Dieu vous garde n'a été introduit au monde que pour m'en chasser. »

Je le regardai plus attentivement, à ces paroles ; et, comme il avait commencé d'abaisser son manteau, je pus voir son visage à découvert, et je le reconnus pour l'écuyer que j'avais servi autrefois.

J'en eus de la joie, pour bien des raisons ; et, m'approchant de lui : « Est-il possible, mon ancien maître, lui dis-je, que cinq ou six années aient si fort changé Lazarille de Tormes, que vous ne le reconnaissiez plus ? »

Il m'envisagea, et se jetant à mon cou : « En vérité, Lazarille, me dit-il, je te pouvais bien méconnaître, gros et gras comme tu es, t'ayant vu si grêle et si mince autrefois. »

Après plusieurs embrassades et plusieurs paroles d'amitié, de part et d'autre, il voulut savoir où j'allais, et le lui ayant avoué : « Tu vas le même chemin que moi, me dit-il ; allons de compagnie, et raconte-moi comme tu as

passé ta vie depuis le soir que je fus obligé de te quitter pour les raisons qu'il te fut facile de deviner. »

Je lui rendis compte de mes affaires, sans lui rien cacher, et je fis mon histoire si longue, que nous arrivâmes, comme je l'achevais, au village où nous devions nous reposer. J'entrai au cabaret, et je l'invitai à me suivre.

J'allai chercher de quoi nous rafraîchir, nous nous connaissions dès longtemps, et il ne fit pas de façon avec moi, ni semblant de mettre la main à la bourse.

Il m'apprit ensuite que, lorsqu'il fut sorti de la maison où nous demeurions à Tolède, sous prétexte d'aller changer la double-pistole, ne doutant pas que ceux qui lui demandaient de l'argent ne fussent ponctuels à le venir sommer de sa parole; et, considérant d'ailleurs le peu de moyens qu'il avait de subsister à Tolède, il résolut de retourner

dans son pays, pour vendre le bien qu'il y avait et aller ensuite chercher fortune.

« Je fus surpris, ajouta-t-il, en approchant de chez moi, de voir mon pigeonnier rebâti, et quelques paires de bœufs dans les champs qui m'appartenaient, et que j'avais laissés en friche, à mon départ ; je m'approchai d'un laboureur qui était auprès de la charrue ; je lui demandai à qui il était, et je reconnus, par les réponses qu'il me fit, que, peu de temps après que j'eus quitté mon village pour des raisons que je t'ai dites autrefois, ce me semble, le même gentilhomme qui m'avait obligé d'en sortir, s'était mis en possession de mon bien, sans que personne s'y fût opposé, et s'y était accommodé comme je voyais.

» Après avoir pris cette information, je me rendis chez un de mes anciens voisins ; je fis publier mon retour dans

le village. Celui qui s'était emparé de mon bien en fut surpris. Il ne put pas me méconnaître. Mon absence n'avait pas été assez longue pour donner lieu à cela.

» Nous en vînmes à un accommodement ; il m'offrit de me nourrir à sa table tant que je m'y trouverais bien, sinon de me faire un présent considérable, et qu'ainsi je le laisserais en repos.

» J'acceptai le premier parti, sans pourtant m'engager à rien ; mais, auparavant, je voulus régler qu'il me donnerait du moins la seconde place à sa table; qu'il me saluerait dans les occasions, en disant : Serviteur, et qu'il ne serait jamais parlé de Dieu vous garde. J'aurais plutôt tout abandonné que de me relâcher sur ce point.

» Avec cet accommodement, je passai deux années dans notre lieu, traînant l'épée, et honoré à souhait des paysans ;

mais enfin cette vie fainéante commença de m'ennuyer, et, m'apercevant, d'ailleurs, que l'on se familiarisait trop avec moi dans cette maison, je ne voulus plus me tenir au premier marché que j'avais fait avec le gentilhomme, et je lui fis entendre que je voulais aller à l'armée.

» Il fut bien aise, de son côté, de se décharger de moi, et il me portait sur ses épaules. Il me donna donc fort généreusement un cheval de son écurie, et l'argent qui m'était nécessaire pour me mettre en campagne ; moyennant quoi je lui fis une cession de tous mes droits et prétentions en bonne forme, et je pris congé pour jamais du lieu de ma naissance. »

## CHAPITRE XXIV

L'écuyer continue le récit de ses aventures. Il s'associe avec Lazarille pour faire le voyage des Indes, et s'enfuit pendant la nuit, avec les habits et le bissac de Lazarille.

« Ce n'avait point été mon dessein, continua mon ancien maître l'écuyer, d'aller à l'armée ; et, à un quart de lieue de mon village, je quittai la route de Catalogne pour prendre celle de Madrid, où j'espérais faire quelque fortune avec moins de danger. Car, à te dire la vérité, quoique j'eusse porté l'épée toute ma vie, je n'ai jamais eu beaucoup de penchant pour les armes ;

et comme j'ai toujours eu le cœur grand et les inclinations élevées, je me suis volontiers réglé sur les grands de notre nation, qui croient que tous les emplois de la guerre sont au-dessous d'eux, et qu'il y a de la bassesse à servir à l'armée.

» Pour abréger, j'arrivai à Madrid ; je vendis mon cheval, je louai une chambre un peu propre, et je commençai à reconnaître la ville.

» Un soir, comme je me retirais chez moi, entre le jour et la nuit, passant dans une rue un peu étroite, j'y vis un carrosse arrêté. J'aperçus, dans le carrosse, une dame assez bien vêtue que je saluai, comme je crus y être obligé, parce que, pour passer, il me fallut presque mettre le nez dans la portière.

» Je n'eus pas fait quatre pas qu'un laquais me vint tirer par le manteau, pour me dire que la dame du carrosse demandait à me parler. « Vous serez

surpris, monsieur, me dit-elle, quand je l'abordai, de la liberté que je prends; je vous ai reconnu étranger, et j'ai lu, sur votre visage, que vous ne seriez pas homme à refuser un honnête emploi, si l'on vous le présentait. »

» Je la remerciai de sa bonté, et je lui avouai que c'était justement ce que je cherchais à Madrid; que j'étais un cadet qui n'avait pas de grands biens, et que...

« Cela me suffit, interrompit-elle. Il y a longtemps que je souhaitais de rencontrer un homme fait comme vous. Madame de Los Garfios, à qui je suis, me persécute pour lui trouver un écuyer: c'est une dame de la première qualité de la cour: vous serez auprès d'elle à souhait, grands appointements, un laquais et un carrosse à vous, sans l'espérance de faire votre fortune. »

» Je voulus la remercier encore; mais: « Point, point, me dit-elle, vous me re-

mercierez quand vous aurez vu ce que je sais faire pour les gens; montez en carrosse, et nous nous entretiendrons sur cela. En quel quartier logez-vous ? »

» Je lui dis l'endroit où je logeais, et elle me dit : « Bon, c'est justement de ce côté-là que j'ai à faire, et je vous y veux conduire. »

» Je bénis cent fois, dans mon cœur, l'heureuse rencontre que le Ciel m'avait offerte, lorsque j'y pensais le moins. Dans le carrosse, elle me fit cent questions ; et je laisse à penser si je pouvais cacher quelque chose à ma bienfaitrice, et si je ne lui dis pas à cœur ouvert tout ce qu'elle voulut savoir de mes affaires.

» Nous arrivâmes dans ma rue ; elle voulut, à toute force, monter dans ma chambre, pour voir comment j'étais logé : et, comme je voulais aller chercher de la lumière, elle ne voulut pas me le permettre. « On y voit encore assez clair, me dit-elle en riant ; et de la

manière que j'en use avec vous, je ne serais pas bien aise d'être reconnue par quelqu'un, dans l'escalier. »

» Comme nous fûmes dans ma chambre, elle voulut que la porte en demeurât ouverte, et, commandant à son laquais de s'y tenir, pour prendre garde que personne n'entrât, elle me mena, pour dernière faveur, dans ma ruelle, s'assit dessus mon lit, me fit asseoir auprès d'elle, et nous nous entretînmes au long de la manière que je serais avec madame la comtesse de Los Garfios.

» Elle me donna des conseils sur la conduite que je devais tenir, me fit un portrait de chaque domestique en par ticulier; et, après m'avoir promis qu'elle m'enverrait chercher le lendemain, dans le même carrosse, pour me présenter, et nous être donné des assurances mutuelles d'une éternelle amitié, nous nous quittâmes.

» Je l'accompagnai jusqu'au carrosse, avec la joie que tu peux penser ; mais, comme je remontai à ma chambre avec de la lumière, je trouvai que, pendant que la dame m'avait amusé par ses paroles et par tant de belles espérances, le petit laquais avait fourragé dans ma chambre, et n'y avait laissé que ce qu'il n'avait pu emporter au carrosse. Il n'avait pas oublié ma valise, où j'avais mon linge, mes hardes et presque tout mon argent.

» Je courus à la rue comme un forcené, je suivis quelque temps le carrosse à la piste ; mais, à la troisième rue, trois ou quatre carrosses y avaient passé, qui avaient pris diverses routes : et il fallut m'en retourner chez moi, pestant contre mon destin, contre la comtesse de Los Garfios, et contre ma sottise.

» Ce fut, comme tu vois, mon cher Lazarille, continua l'écuyer, un mé-

chant commencement de fortune. Je restai avec dix pistoles seulement dans ma bourse ; et il m'en fallait mettre la moitié, pour le moins, à réparer une partie du désordre que le fripon de laquais avait fait dans mon ménage. Il fallait, avec cela, subsister, et je ne le pouvais pas faire longtemps sans emploi. »

L'écuyer finit le conte de ses aventures, en me faisant connaître l'extrémité de sa misère. Ses habits étaient effectivement si méchants et tellement déchirés, que son corps y paraissait au travers ; son chapeau, ses bas, enfin, tout ce qui servait à le couvrir ne valait pas vingt sols.

Je fus tellement touché de compassion, que je lui offris de souper et de coucher avec moi; ce qu'il accepta, sans se faire beaucoup prier. Je me mis aussitôt à le consoler le mieux que je pus, et lui dis que, puisque

nous étions tous deux réduits à aller chercher aux Indes le bien que la fortune nous avait refusé dans notre pays, nous devions louer Dieu de l'heureuse rencontre qui nous avait mis ensemble; que nous nous entr'aiderions l'un et l'autre, et que c'était toujours une grande consolation d'avoir un ami à qui se confier, dans un voyage aussi long que celui que nous allions entreprendre.

Nous nous mîmes à souper, nous bûmes à la conservation de notre santé et jurâmes de vivre toujours en bons amis et camarades. Après le souper, nous allâmes coucher tous deux ensemble : nous continuâmes, dans le lit, de parler des projets de notre voyage pour les Indes, et nous convînmes entre autres qu'il retiendrait son nom de Dom Alonzo Fanegada, et que je prendrais celui de mon père, et me nommerais Dom Lazaro Gonzalez; que je

me dirais gentilhomme aussi bien que lui, car il est bon et fort aisé de s'anoblir dans le pays où l'on n'est pas connu. Enfin, après plusieurs raisonnements, et mesures que nous avions prises, nous nous endormîmes assez tard.

Le lendemain, étant éveillé, je voulus me lever; mais, croyant prendre mes habits, je fus fort surpris de ne les point trouver, non plus que l'écuyer, qui était décampé à la pointe du jour, avec tout le butin, ne m'ayant laissé que de méchants haillons, pour me couvrir.

Je fus tellement saisi de douleur, que je pensai rester mort au lit. Aussi m'eût-il mieux valu mourir alors, que de survivre davantage, pour éviter tant de maux que j'ai soufferts depuis. Je m'écriai : Au voleur! et je fis tant de bruit, que les gens de la maison montèrent à ma chambre.

Ils me trouvèrent comme un nageur, cherchant de quoi me couvrir par tous les coins de la chambre. Ils riaient comme des fous, et je jurais comme un charretier embourbé. Je donnais au diable le voleur et le fanfaron, qui m'avait entretenu toute la nuit, de ses rodomontades, de la grandeur de sa personne et de sa race.

Le seul remède que j'eus à prendre fut de voir si les habits de mon assassin d'écuyer me pourraient servir jusqu'à ce que Dieu m'en donnât d'autres ; mais c'était un labyrinthe, sans commencement et sans fin. Il n'y avait pas de différence entre les chausses et le pourpoint. Je mis les jambes aux manches, et les chausses à mes bras, sans oublier les bas, qui ressemblaient aux manches d'un jacobin. Les souliers m'eussent pu servir de sandales, s'ils eussent eu des semelles. J'enfonçai le chapeau sur ma tête, et le mis, à

cause qu'il me sembla moins gras. Je passerai sous silence la bonne compagnie de gens à pied et à cheval dont je me trouvais garni.

## CHAPITRE XXV

Lazarille s'embarque à Carthagène. Le vaisseau fait naufrage à son retour des Indes. Il confesse un caporal, et change sa pénitence. Il est enfin sauvé, au moyen d'une planche qu'il saisit.

Me voyant donc délaissé de tout le monde, et bâti d'une manière si grotesque, je m'acheminai vers Carthagène, à dessein d'y prendre parti, et de m'embarquer pour les Indes.

On se moqua de moi partout où je passais. Les uns me dirent : « Voici un chapeau qui n'est pas mauvais, avec cette belle plume; il semble à une coiffe à la flamande ; » les autres : « La

roupille est à la mode ; elle ressemble à un toit à pourceaux, et ne peut être autrement, puisque tu es dedans. Monsieur, me dirent-ils, les poux courent si gros et gras, que vous les pouvez tuer, et les envoyer, tout salés, à madame votre épouse. »

Un traître de garçon me dit : « Lazarille, te voilà plaisamment équipé ; tes bas te rendent les jambes comme une grue ; tes sandales sont faites à l'apostolique... — C'est, interrompit un officier, qu'il s'en va prêcher l'Évangile aux Maures. » Ils m'en dirent de toutes les façons, et me firent tant de honte, que je fus obligé de me retirer à l'écart.

J'eus bientôt trouvé occasion de m'engager, je m'embarquai ; et, après que nous eûmes fait les provisions de tout ce qu'il fallait pour la subsistance de notre voyage, les matelots tendirent les voiles, et les donnèrent au vent, qui les poussait et emportait avec

une grande légèreté : la terre se cacha à nos yeux, et nous fîmes telle diligence, qu'en moins de trois mois, nous arrivâmes à bon port.

Je ne ferai point ici le récit des particularités qui me sont arrivées dans les Indes, non plus que de toutes les aventures que nous avons eues à notre retour; il suffira de dire que, lorsque nous étions sur le point de découvrir les côtes d'Espagne, j'étais monté sur le tillac, pour être des premiers à voir cette heureuse terre, qui était alors l'unique but de mes souhaits, et je rêvais agréablement au plaisir que j'aurais de retrouver ma femme et mes enfants, après trois années de dangers et de fatigues, et de leur faire part de la petite fortune que j'avais faite au pays d'où je venais.

Je me voyais devant moi la valeur de quatre ou cinq cents écus de marchandises, avec quoi j'espérais lever

une boutique, et, avec mon industrie, faire subsister honnêtement ma famille, que je voulais établir à Cadix, comme le lieu le plus propre au commerce que je projetais ; mais la fortune n'était pas encore lasse de me persécuter.

Il s'éleva tout à coup une tempête horrible, qui sépara la flotte. Le pilote et les matelots ayant abandonné notre vaisseau au gré des vents, nous fûmes deux jours entre la mort et la vie.

Les vagues montèrent jusqu'aux nues ; la tourmente croissait à mesure que notre espérance diminuait : les pilotes et les mariniers nous désespéraient ; leurs gémissements et leurs pleurs étaient si grands, que je m'imaginai être au sermon de la Passion.

Avec ce grand bruit, il ne s'entendait rien de ce qu'on commandait ; les

uns couraient d'une part, les autres de l'autre. Ils voulurent tous se confesser, et s'adressèrent les uns aux autres, demandant l'absolution à des scélérats qui en avaient plus besoin qu'eux.

Le proverbe dit : *Rivière trouble, profit des pêcheurs.* Voyant donc que tous étaient occupés, je dis en moi-même : meure qui voudra, pourvu que je vive ; et descendant au fond du navire, je trouvai grande abondance de pain, vin, pâtés et autres délicatesses dont personne n'avait soin.

Je commençai à manger de tout et remplir mon estomac pour faire provision jusqu'au jour du jugement, lorsqu'un soldat s'approcha de moi, me priant de le confesser ; et, étonné de me voir de si bon appétit, il me demanda comment je pouvais manger voyant la mort devant mes yeux.

Je lui dis que je le faisais de peur

que l'eau de la mer, que je devais boire, ne me fît mal quand elle me noyerait : ma simplicité le fit rire aux abois de la mort.

Il y en eut plusieurs autres qui voulaient se confesser à moi, mais la hâte que j'avais de manger fit que je refusai de les entendre.

Le capitaine et les gens de considération, avec deux prêtres qu'il y avait, se sauvèrent dans l'esquif ; mais comme je ne faisais pas si bonne figure que ces messieurs, je ne fus point du nombre de ceux qui entrèrent dedans.

Quand je fus las de manger, je m'en allai à un muid de vin, et en mis autant dans mon estomac qu'il en put tenir. Un caporal me prit les mains, et étant aux abois de la mort, il me dit que j'écoutasse un péché qu'il me voulait confesser : c'était qu'il n'avait point accompli une pénitence qu'on lui avait donnée d'aller en pèlerinage à Notre-

Dame de Lorette, ayant eu beaucoup de commodités pour le faire, et que maintenant qu'il le voulait, il ne le pouvait pas.

Je lui dis que, par l'autorité que j'avais, je changeais sa pénitence, et qu'au lieu d'aller à Notre-Dame de Lorette, il s'en allât à Saint-Jacques.

« Hélas! dit-il, je voudrais bien accomplir cette pénitence; mais comment le faire dans l'état où nous sommes: vu que l'eau commence déjà d'entrer dans ma bouche. — Je vous donne donc pour pénitence de boire toute celle de la mer, » lui dis-je; mais cela lui fut encore aussi impossible, car il y en avait bien d'autres qui en burent autant que lui.

Me voyant au dernier danger, lorsque l'eau entrait partout dans le vaisseau, je remontai promptement en haut, et m'étant déshabillé à demi, voyant qu'il n'y avait plus de temps à perdre, je me saisis d'une planche, lorsque nous nous

allâmes briser contre un rocher. Et quoique je ne susse pas nager, je fus porté par ce moyen le long du rivage, où des pêcheurs me trouvèrent sans mouvement, et embarrassé dans la mousse et autres herbes qui naissent dans l'eau.

## CHAPITRE XXVI

Des pêcheurs trouvent Lazarille dans leurs filets, et le tirent de l'eau. Ils le prennent pour un monstre marin, et l'obligent à l'être malgré lui. Ils l'ajustent comme un Triton, pour le faire voir au public.

Le rivage où les vagues m'avaient poussé était fort éloigné du rocher où nous nous étions brisés. Il n'était venu jusque-là que ma planche et moi, de tout le débris de notre vaisseau.

Les pêcheurs, comme j'ai dit, m'ayant aperçu dans leurs filets, me prirent d'abord pour quelque monstre marin, tant j'avais la peau ridée, le visage défiguré, et tout le reste déguisé par les

herbes qui m'enveloppaient. Ils me tirèrent de l'eau avec des crochets, de peur de casser leurs filets, et revinrent de leur erreur, après m'avoir bien considéré; mais la figure que je faisais alors, leur donna une pensée qu'ils exécutèrent après.

Ils me firent rendre l'eau que j'avais bue, et je commençai à respirer. Ils m'ôtèrent les habits qui m'étaient restés, et me portèrent dans leur cabane, où, quelques heures après, je repris mes esprits; je me trouvais nu et méconnaissable à moi-même, sur une méchante paillasse.

Cependant les pêcheurs avaient tenu conseil entre eux ; et, lorsque je recommençais à rendre grâce à Dieu de m'avoir tiré du danger qu'il me souvenait d'avoir couru, et à me plaindre en même temps de ma mauvaise fortune, qui m'avait fait perdre, dans un instant, ce que j'avais gagné avec tant de

peine, pendant trois années, un des pêcheurs, et le plus malin d'entre eux, s'approcha de moi et me tint ce discours :

« Monsieur le Triton, soyez le bien venu. Ne pourriez-vous pas nous donner des nouvelles de ce qui se passe parmi les peuples marins? — Moi, Triton! lui dis-je, et ne voyez-vous pas que je suis un homme comme vous? — Un homme! me dit le pêcheur; tu es un Triton, ou un monstre marin, comme tu voudras t'appeler.»

Les autres s'approchèrent sur cela, et dirent qu'il n'y avait pas de doute que j'en fusse un. Je leur jurai vingt fois que j'étais un homme, et autant homme que le fils du meilleur bourgeois de Madrid; que j'étais marié et que j'avais femme et enfants. Ils feignirent de n'en rien croire, et me soutinrent que j'étais poisson, et, pour me le persuader, ils me firent voir dans

un miroir. Quoique je parusse à moi-même affreux, je leur niai que je fusse poisson, mais que j'étais un homme.

« Point tant de raisonnements, dit le malicieux pêcheur: tu es un Triton, et des plus hideux; tu n'as qu'à te taire, si tu ne veux être mis en rouelles, et salé comme nos thons. »

Je voulus répliquer, mais le pêcheur commença à prendre son couteau, comme pour exécuter ses menaces, et, voyant qu'il n'y avait pas de remède, je me résolus à être ce qu'ils disaient, Triton, monstre marin et hareng même, s'ils l'eussent voulu.

Je ne savais cependant à quoi cela devait aboutir; mais j'en fus bientôt éclairci, lorsque je vis venir les pêcheurs avec une cuve qu'ils remplirent d'eau. Ils m'enveloppèrent ensuite d'herbes et de mousse, m'emmaillotèrent et me serrèrent avec une corde, en sorte que je n'avais de libre que la tête, et res-

semblais à un de ces dieux Termes, qu'on met dans les jardins.

Ils me mirent une longue barbe de glaïeuls, et un chapeau de mousse ; et, en cet équipage, me couchèrent sur le ventre, dans la cuve qui était plate et en ovale, faisant paraître, du bout de mes pieds, une queue de thon, qu'ils y avaient ajustée, et me tenaient la tête élevée hors de l'eau, au moyen d'un support en glacis, qu'ils m'avaient mis sous l'estomac.

Ils avaient attaché une corde à ma barbe postiche : la corde passait dans une poulie qui était au fond de la cuve, et le bout en venait sortir par un trou qu'ils avaient fait du côté des pieds, à fleur d'eau ; de sorte qu'en tirant le bout de cette corde, ils me faisaient enfoncer la tête dans l'eau, toutes les fois qu'ils voulaient.

## CHAPITRE XXVII

Lazarille, déguisé en Triton, est porté par l'Espagne.

Lorsque ces coquins de pêcheurs eurent bien ajusté leur machine, ils publièrent partout qu'ils avaient pêché un Triton ; et tant de monde de tout le voisinage me vint voir ce jour-là, que, quoique les pêcheurs ne prissent qu'un quart de réale par chaque personne, ils ne laissèrent pas de faire une somme considérable.

Je voulus parler, lorsque le monde commença à venir ; mais celui qui avait soin de conter l'histoire du Triton, et qui était assis du côté de la cuve, tirant

la corde toutes les fois que je voulais ouvrir la bouche, me faisait enfoncer la tête dans l'eau comme une grenouille, et je fus enfin obligé de me taire, de peur d'étouffer.

Les pêcheurs, ravis de voir si bien réussir leur invention, et alléchés par le profit qu'ils avaient commencé à faire, projetèrent entre eux de me porter par toutes les villes et villages d'Espagne. Pour cette fin, ils envoyèrent demander permission aux seigneurs de l'Inquisition, de montrer au public un poisson qui avait le visage d'homme ; ce qu'ils obtinrent assez facilement, au moyen de quelque présent qu'ils firent à leurs seigneuries, de la meilleure pêche qu'ils avaient prise.

Ils me portaient dans une charrette ; l'un y servait de charretier, l'autre était celui qui avait soin de rapporter ma vie aux spectateurs ; et le troisième était monté sur la charrette, pour avoir soin

de tirer la corde, si l'envie me prenait de parler, lorsque nous rencontrions quelqu'un. Ils me permettaient seulement de le faire, lorsque nous nous trouvions seuls.

Je leur demandai un jour, qui diable leur avait mis dans la tête que j'étais un monstre marin ? « Vous voyez bien, en conscience, leur disais-je, que je suis un homme parlant, buvant et mangeant comme vous ; et vous ne devez point me tenir dans cette vilaine eau, qui me fera crever à la fin.

— Tais-toi, si tu n'as rien de meilleur à dire, me dit mon garde ; nous savons mieux ce qu'il te faut que toi-même. Etant poisson, comme tu l'es, sans contredit, tu ne saurais demeurer une heure hors de l'eau, sans mourir, et tu dois remercier Dieu d'être tombé entre les mains de gens, comme nous, qui savons ce que c'est que de gouverner un monstre marin. »

Je n'eus rien à lui répliquer, d'autant moins que je sentais déjà qu'il commençait à tirer la corde, pour achever de me convaincre, en me faisant faire le plongeon, et je me résolus à être poisson, tant qu'il plairait à Dieu, et à ces diables de pêcheurs. Ils se moquaient du pauvre Lazarille, et chantaient à leur aise : « Vive, vive le poisson qui nous donne à manger, sans qu'il nous faille travailler. »

Ils eurent l'effronterie de me mener à Madrid, où le gain fut encore plus grand, par le grand nombre de courtisans ; gens qui, à cause de leur oisiveté, se font un plaisir de se trouver à toutes sortes de spectacles, et par conséquent sont plus curieux des nouveautés que le menu peuple.

Cependant leur profit fut moins considérable, dans cette fameuse ville, qu'ils se l'étaient imaginé, et ils reçurent un choc auquel assuré-

ment ils ne s'étaient point attendus.

Parmi les personnes qui me vinrent voir, il se trouva quelques écoliers, gens malicieux au dernier point, qui, m'ayant examiné un peu trop curieusement, il y en eut un qui se mit à dire, assez haut, aux autres : « Ma foi, c'est un Triton, comme j'en suis un ; ce sont ici de bons fourbes; si j'étais des officiers de justice, j'enverrais les matelots et le poisson aux galères, après leur avoir fait faire le tour, par la ville, comme ils le méritent. »

Hélas ! dis-je, en moi-même, que j'en voudrais bien être quitte pour cent coup de fouet et dix ans de galères ! j'y souffrirais bien moins qu'ici. Je priais Dieu en moi-même qu'ils le fissent, pourvu qu'ils me tirassent de là, et leur voulais aider, disant qu'ils avaient raison. Mais à peine eus-je ouvert la bouche, que ma sentinelle me l'avait plongée dans l'eau.

Les cris qu'ils jetaient tous, quand je me plongeai ou, pour mieux dire, quand on me plongea, empêchèrent que les écoliers ne passassent plus avant en leurs discours.

Ils me jetaient du pain que je dépêchais promptement, avant qu'il eût le loisir de se tremper ; mais on ne m'en donnait pas la moitié de ce que j'en eusse mangé. Je me ressouvenais de l'abondance de Tolède, de mes amis les Allemands, et de ce bon vin que j'avais coutume de crier par la ville. Je priais Dieu qu'il me fît un second miracle de Cana en Galilée, et ne permît point que je mourusse par les mains de l'eau, ma capitale ennemie.

Cependant, ce discours avait tellement alarmé mes conducteurs, qu'ils appréhendèrent, avec juste raison, que quelque autre ne raisonnât aussi juste que les écoliers avaient fait. Ils délogèrent, le jour même, pour m'aller encore

promener par la campagne où le monde était plus facile à tromper.

Un jour que nous étions logés à un village entre Madrid et Tolède, il se trouva que la nuit étant venue, et voyant que mes gardes dormaient d'un profond sommeil, je tâchai de me délier ; mais les cordes étant mouillées, il me fut impossible d'en venir à bout.

Je me voulus écrier ; mais, comme je considérais que cela ne me servirait de rien, puisque le premier qui m'entendrait, me fermerait la bouche avec un seau d'eau, je commençai donc à me vautrer dans ce bourbier, et me tourner et retourner avec tant de force et d'impatience, que la cuve se renversa sens dessus dessous. Toute l'eau se répandit ; et moi, me voyant libre, je me mis à crier au secours.

Les pêcheurs, voyant le tour que je leur avais joué, accoururent tout épouvantés, et pourvurent au remède, qui

fut de me fermer la bouche avec de l'herbe; et, pour confondre mes cris, ils en faisaient encore de plus grands, criant, justice, justice!

Parmi ce désordre, ils remplirent derechef la cuve d'eau d'un puits qui était là, avec une vitesse incroyable.

L'hôte sortit avec une hallebarde, et tous ceux de la maison avec lui ; ceux-ci avec des broches, et les autres avec des bâtons. Les voisins y accoururent avec un commissaire et six sergents, qui passaient par là.

On demanda aux mariniers ce que c'était : ils répondirent que c'étaient des voleurs qui voulaient enlever leur monstre marin. L'hôte regarda partout s'ils sortiraient par quelque porte ; les autres, s'ils sauteraient d'un toit à l'autre, tandis que mes gardes m'avaient déjà remis dans la cuve.

Il arriva que l'eau qui s'en était répandue tomba, par un trou, dans une

chambre basse, en forme de cave, sur un lit, où dormait la fille de la maison, qui y avait reçu par charité, cette même nuit, quelqu'un de ses galants. Ils s'épouvantèrent tellement du déluge qui se déborda sur le lit, et des cris que nous poussions tous ensemble, que, sans savoir ce qu'ils faisaient, ils se jetèrent tous deux par une fenêtre.

Il faisait fort clair de lune, ce qui fit qu'on les aperçut aussitôt, et qu'on recommença à crier : au voleur, au voleur!

Les sergents et le commissaire coururent après, et les attrapèrent en peu de pas, parce que, comme ils étaient pieds nus, les pierres les empêchaient de courir: ainsi, sans être ouïs, ils furent mis en prison. Les pêcheurs sortirent de grand matin, et s'en allèrent à Tolède, sans s'informer de ce que devinrent la fille et son galant.

## CHAPITRE XXVIII

Lazarille est mené à Tolède. Il s'évanouit à la vue de sa femme, qui est enceinte, et qui va se remarier.

L'industrie des hommes est vaine; leur savoir est ignorance, et leur pouvoir est faiblesse, lorsqu'ils ne sont pas fortifiés et conduits par Dieu. Mon travail servit seulement à augmenter le soin et la vigilance de mes gardes, lesquels, ennuyés de l'alarme que je leur avais donnée la nuit passée, me donnèrent tant de coups de bâton par le chemin, qu'ils me laissèrent à demimort, disant : « Vous voulez donc vous

en aller, maudit poisson? vous ne connaissez pas le bien qu'on vous fait, en ne vous tuant pas; vous ressemblez au chêne, qui ne donne son fruit qu'à coups de bâton. »

Ainsi tourmenté, battu et presque mort de faim, ils me conduisirent enfin à Tolède. Ils louèrent une petite salle basse de la maison même où j'avais autrefois demeuré. Toute la ville y accourut, et je fus surpris d'y voir venir, avec les autres, ma femme et ma petite Thérèse, qui pouvait avoir alors cinq ou six ans, et qui me parut jolie comme un ange. Hélas! je ne pus empêcher que deux fleuves de larmes ne coulassent de mes yeux.

Je pleurais et soupirais; mais c'était avec la dernière précaution, afin qu'on ne me privât pas d'un objet si cher, pour la vue duquel j'eusse souhaité cent yeux pour la mieux contempler; quoiqu'à la vérité, il eût été meilleur pour moi

que ceux qui me privaient de la parole, m'eussent privé en même temps de la vue, parce que regardant attentivement ma femme, je la vis, je ne sais si je le dirai, je la vis, dis-je, le ventre jusqu'à la bouche.

Je laisse considérer au lecteur l'étonnement dont je me trouvai saisi, et la colère que j'eus de ne pouvoir me persuader qu'elle fût enceinte de moi, puisqu'il y avait plus de trois ans que j'étais absent.

Lorsque j'étais avec elle, et que nous vivions ensemble, elle me disait : « Lazarille, ne crois point que je te fasse tort; car tu ferais mal de le croire. » Je demeurai si satisfait de sa parole, que je fuyais les mauvaises pensées que me causaient les médisances qu'on fit d'elle, comme le diable l'eau bénite.

Je passais ma vie joyeusement, content et sans jalousie, qui est une maladie de fous. J'ai considéré souvent en

moi-même, que ce que l'on dit des enfants n'est qu'une pure appréhension ; car, combien y a-t-il de pères qui aiment ceux qu'ils croient être à eux, quoiqu'ils n'en tiennent que le nom ? et combien y en a-t-il d'autres qui les haïssent, à cause d'une imagination chimérique qu'ils se mettent dans l'esprit, croyant que leurs femmes leur font porter les cornes.

Je voulus compter les mois et les jours de mon absence; mais je trouvais fermé partout le chemin de ma consolation : l'âge de ma petite Thérèse acheva de me convaincre. Je m'imaginai que peut-être ma bonne compagne était hydropique; mais cette imagination ne me dura guère, et je fus bientôt convaincu, à ma honte, de tout ce qu'on m'avait dit du corrégidor, pendant sa vie; car au même temps qu'elle s'en allait, deux vieilles commères, qui restèrent là, commencèrent

à se dire l'une à l'autre : « Que vous semble de la Vrigède ; son mari ne lui manque point. — De qui est-elle grosse ? demanda l'autre. — De qui ? poursuivit la première, du seigneur Lorenzo, qui est si bon, que, pour éviter le scandale de la voir accoucher dans sa maison, sans avoir de mari, il la mariera dimanche, avec Pierre le Gabach, qui sera aussi patient que le compère Lazarille. »

Ce fut là cette mortelle atteinte, qui toucha si vivement la plus sensible partie de mon âme. Le cœur commença à me défaillir, et moi à suer de l'eau, et m'affaiblir tellement, que je ne pus m'empêcher de tomber évanoui dans la cuve.

Les pêcheurs s'en aperçurent, et ayant fait sortir le monde de la salle, ils me tirèrent la tête de l'eau en diligence. Ils me trouvèrent sans pouls et sans haleine. Ils vidèrent la cuve, s'em-

pressèrent fort pour ma conservation, qui leur était devenue si importante, et se lamentaient, pleurant la perte qu'ils faisaient en moi, qui n'était pas petite pour eux. Ils me tirèrent de la cuve, et me voulurent faire regorger l'eau que j'avais bue; mais ce fut en vain, et ils me crurent mort.

La peur qu'ils eurent que ma mort ne découvrît leur fourberie, fit résoudre ces trois bourreaux à me jeter la nuit dans la rivière, et à sortir du pays ; mais Dieu ouvrit les portes de sa miséricorde, et empêcha le coup funeste dont j'étais menacé, comme vous verrez dans le chapitre suivant.

## CHAPITRE XXIX

Lazarille est porté sur un mulet, dans un sac, pour être jeté à la rivière, par les mariniers, qui le croient mort. Il est sauvé par la ronde, et ses conducteurs sont punis.

Ces bourreaux, sachant que la mort ne se joue point, comme ce n'est pas aussi sa coutume, me mirent dans un sac, qu'ils mirent de travers, sur une des mules qui servaient à tirer leur charrette. Le bonheur voulut que quand ils me mirent sur le mulet, ce fut sur le ventre ; et comme j'avais la bouche en bas, le mouvement de la mule me fit rendre l'eau que j'avais avalée, et revenir le sentiment.

Je reconnus que j'étais hors de l'eau ; mais je ne savais où j'étais, ni où l'on me portait. J'entendis qu'ils parlaient de me jeter dans la rivière, disant : « Il est nécessaire pour notre sûreté de chercher un endroit qui soit fort profond, afin qu'on ne le trouve si tôt. » Un autre répliqua, qu'il fallait me lier une grosse pierre au col, afin que je demeurasse au fond. Par ce discours, je reconnus leur intention, m'imaginant ce que ce pouvait être, je vis que le corbeau ne pouvait être plus noir que ses ailes. Pendant que je considérai le danger où j'étais, j'entendis le bruit de quelques gens qui passèrent assez près de moi, et me mis à crier de toute ma force : A l'aide ! au meurtre !

C'était la ronde qui passa heureusement pour mon grand bonheur : ils accoururent aux cris, et nous entourèrent dans un moment. Ils reconnurent le sac, et y trouvèrent le pauvre Lazarille,

comme un merlus sec, détrempé dans l'eau. Ils nous conduisirent tous en lieu de sûreté, les meneurs, la mule et moi. Les pêcheurs enrageaient de se voir pris, et je me réjouis, de mon côté, de me voir libre. Ils mirent les pêcheurs dans un cachot, et moi je fus mis dans un bon lit.

On nous interrogea le lendemain matin. Les pêcheurs confessèrent qu'ils m'avaient porté par toute l'Espagne ; mais qu'ils l'avaient fait, croyant que j'étais poisson, et ayant pour cela obtenu permission des seigneurs de l'Inquisition.

Enfin, ces vilains me menèrent en laisse, tellement attaché, que je ne pouvais pas même parler. Ils firent venir ma bonne femme Vrigède, pour vérifier si j'étais Lazarille de Tormes, que je disais être.

Ma femme entra, et me regardant attentivement, elle me dit qu'il était

vrai que je ressemblais à son bon mari ; mais qu'elle croyait que je n'étais pas lui, parce qu'encore qu'il fût une grande bête, il eût été plutôt un monstre qu'un poisson : et ayant dit cela, elle fit une grande révérence et se retira.

Le procureur de mes bourreaux requit qu'on me brûlât ; parce que sans doute j'étais un monstre, et qu'il s'obligeait à le prouver. Ce serait bien le diable, disais-je en moi-même, s'il y avait quelque enchanteur qui me poursuivît et me transformât en ce qu'il voudrait.

Les juges lui commandèrent de se taire. On envoya chercher, à ma réquisition, le nouveau galant de ma femme, dom Lorenzo, qui avait toujours été de mes amis, pendant la vie du corrégidor, et qui (à ce que j'avais appris le jour précédent, par les deux vieilles commères) était le père de l'enfant

dont ma femme se trouvait enceinte.

Lorsqu'il fut arrivé, me voyant décoloré et ridé comme je l'étais, il dit qu'il ne me connaissait ni à la taille, ni au visage. Je lui remis en mémoire quelque chose et même plusieurs secrets qui s'étaient passés entre nous, particulièrement je lui dis qu'il se souvînt d'une nuit que je l'avais trouvé chez nous, dans la chambre de ma femme.

Alors, afin que je ne passasse plus avant avec de si bonnes preuves, il avoua qu'il était vrai que j'étais son bon ami Lazarille.

Le procès fut conclu, avec le témoignage du capitaine, sur le vaisseau duquel j'avais servi, et qui était de ceux qui échappèrent à la tourmente dans l'esquif, disant que j'étais en personne son serviteur Lazarille. Ce qui fut confirmé par le rapport du temps et du lieu auxquels les pêcheurs dirent qu'ils m'avaient pêché.

Ils furent condamnés à deux cents coups de fouet, et confiscation de tous leurs biens, une partie au roi, l'autre aux prisonniers, et la troisième à Lazarille.

On leur trouva deux mille réales, deux mules et une charrette; de quoi, tous frais rabattus, il me resta pour ma part trente ducats. Les mariniers demeurèrent pelés et écorchés, et moi riche et content, parce qu'en ma vie je ne m'étais jamais vu tant d'argent à la fois.

Je m'en allai chez un de mes amis, où, après avoir avalé quelques verres de vin, pour m'ôter le méchant goût de l'eau, et m'avoir équipé en brave, je commençai à me promener comme un comte, mangeant comme un roi, honoré de mes amis, craint de mes ennemis, et caressé de tous.

Les maux passés me semblaient un port de salut, et les espérances de

l'avenir un paradis de délices. Les travaux humilient, et la prospérité enorgueillit l'homme. Tant que durèrent mes trente ducats, je n'aurais pas cédé à un roi. Voilà le naturel des Espagnols : lorsqu'ils ont une réale, ils se croient des princes. Si vous demandez à quelque coquin qui il est, il vous répondra d'abord qu'il descend des Goths, et que sa fortune adverse le tient abaissé ; il ne cédera non plus à qui que ce soit, se tenant du moins aussi noble qu'un autre.

Tous les Espagnols sont de même, et mourront plutôt de faim que de se mettre en quelque métier ; ou, s'ils s'y mettent, et en apprennent un, c'est avec tant de mépris, qu'ils ne travaillent point, ou ils travaillent si mal, qu'à peine se peut-il trouver un bon artisan dans toute l'Espagne.

Je me souviens qu'il y avait un ravaudeur à Salamanque, qui, lorsqu'on

le menait travailler en quelque endroit, faisait toujours des discours et des plaintes de la fortune, qui le réduisait à s'occuper à un si vil office, étant descendu de telle maison et de tels parents, connus de tout le monde par leur valeur et leur noblesse.

Je demandai un jour à son voisin, quels avaient été les parents de ce fanfaron ; il me dit que son père foulait les raisins en automne, et tuait les pourceaux en hiver, et sa mère en lavait les tripes.

J'avais acheté un habillement de velours ras, et une cape rayée, de ras de Ségovie ; je portais une épée, du bout de laquelle je dépavais les rues. Je ne voulus point aller voir ma femme quand je sortis de la prison, pour faire désirer ma vue, et me venger du mépris qu'elle avait fait de moi. Je m'imaginai que me voyant si bien vêtu, elle se repentirait, sans doute, et me recevrait à bras ouverts.

Mais un More ne change point de peau, quelque changement qu'il arrive; je la trouvai accouchée, et nouvellement remariée. Quand elle me vit, elle se mit à crier : « Qu'on m'ôte de devant moi ce poisson détrempé, ce visage d'oison pelé; que si l'on ne le fait promptement sortir, je me leverai et lui arracherai les yeux de la tête. »

Je lui répondis froidement, avec une extrême patience : « Tout beau, ma mie, ne vous pressez pas tant; car si vous ne me reconnaissez point pour votre mari, je ne vous connais point pour ma femme : rendez-moi ma fille, et nous serons amis comme auparavant.

« J'ai gagné du bien, poursuivis-je, pour la marier honorablement. » Il me semblait que ces trente ducats devaient être comme les cinq sols du petit Jean de Dieu, qui, en les dépensant, en trouvait cinq autres dans sa bourse; mais

comme j'étais Lazarille du Diable, je ne réussis pas de même, comme on le verra par la suite.

Ma femme s'opposa à ma demande, disant que sa fille n'était point à moi; et pour preuve de cela, elle me montra l'extrait du baptistaire, qui fut conféré avec les matrimoniaux : il se trouva que la fille était née quatre mois après la première connaissance que j'avais eue de ma femme.

Je fus tout à fait surpris; ayant toujours cru que la fille était à moi, quoiqu'il n'y eût rien de moins. Je secouai la poudre de mes souliers, et me lavai les mains, marque de mon innocence, et de mon départ éternel. Je tournai les épaules, aussi consolé que si je ne les eusse jamais connues, et je sortis de la maison.

Je fus trouver mes amis, pour leur conter mes affaires. Ils me consolèrent, sans qu'il fût besoin de beaucoup de

raisons pour cela. Je ne voulus point reprendre mon premier état de crieur, parce qu'il ne s'accordait pas avec les voleurs que j'avais chargés.

Comme je me promenais un jour, depuis la porte de Visagra jusqu'à celle de Saint-Jean-des-Rois, je rencontrai une vieille, de ma connaissance, qui, après m'avoir salué, me dit que ma femme s'était adoucie, ayant su que j'avais de l'argent, et particulièrement que le Gabach l'avait étrillée d'importance.

Je la priai de me raconter comment ce changement s'était pu faire. Elle me dit que le sieur Lorenzo et ma femme s'étaient mis un jour à se consulter, s'il serait bon de me reprendre encore une fois, et de chasser le Gabach, alléguant des raisons pour et contre.

La consultation ne put être si secrète que le nouveau marié n'en sentît le vent. Il le dissimula pourtant, jusqu'à

ce qu'étant allé un jour travailler à un jardin d'oliviers, quand sa femme lui porta son dîner, il l'attacha au pied d'un arbre ; l'ayant premièrement dépouillée, il lui donna plus de cent coups de fouet, et non content de cela, ayant fait un paquet de tous ses habits, et lui ayant ôté ses bagues, s'était enfui avec le butin, la laissant attachée nue et dolente, où sans doute elle serait morte, si par bonheur le sieur Lorenzo ne l'avait envoyé chercher.

Et poursuivant son discours, elle me dit qu'elle croyait assurément que si j'employais des intercesseurs, ma femme me recevrait comme auparavant, parce qu'elle lui avait entendu dire ces mêmes paroles :

« Ah ! malheureuse ! pourquoi ne recevrais-je pas mon pauvre Lazarille, qui est aussi bon que le bon pain ; point dédaigneux, point scrupuleux, et qui me laissait faire tout ce que je voulais ? »

L'avouerai-je, ces derniers mots me touchèrent jusqu'au cœur, et me renversèrent sens dessus dessous; peu s'en fallut que je ne suivisse le conseil de la bonne vieille. Je voulus pourtant, avant toutes choses, communiquer l'affaire à mes amis, pour prendre leur avis sur une affaire aussi importante.

## CHAPITRE XXX

Lazarille plaide contre dom Lorenzo et contre sa femme : ce qui en résulte.

Il semble que les hommes soient de la race ou de la nature des poules ; car si nous voulons faire quelque bien, c'est en criant et caquetant comme elles, afin que tout le monde l'entende ; et si c'est du mal, nous ne voulons pas que personne le sache, de peur qu'on ne nous blâme ; ce qui serait bon qu'on nous empêchât.

Je fus voir un de mes amis, chez lequel j'en trouvai trois assemblés ; car

depuis que j'avais de l'argent, ils s'étaient multipliés comme les mouches avec le miel. Je leur dis mon dessein, qui était de retourner avec ma femme, et m'ôter d'entre les mauvaises langues ; le mal reconnu étant meilleur que le bien qui est à connaître.

Ils me rendirent l'affaire si honteuse, me disant que j'étais un lâche, sans courage et sans esprit, qui voulait se rejoindre à une coureuse et chienne chaude ; enfin, ils m'en dirent tant, que je résolus de ne molester ni prier qui que ce soit, pour me remettre bien avec elle.

Mes amis (ou plutôt ennemis) s'apercevant que leurs conseils et persuasions étaient efficaces en mon endroit, passèrent plus avant, disant qu'ils me conseillaient, comme leur intime ami, d'ôter tout à fait les taches qui flétrissaient mon honneur, et d'entreprendre l'empêchement de ma ruine totale, in-

tentant un procès contre dom Lorenzo et contre ma femme, attendu que la poursuite ne me coûterait pas un carolus, vu qu'ils étaient les ministres de la justice, et qu'ils se disaient mes bons amis.

L'un, qui était un procureur des causes perdues, m'offrait cent ducats du profit qui m'en devait revenir.

L'autre, comme plus expert, pour être avocat des garces, me dit que, s'il était à ma place, avec le droit que j'avais, il ne donnerait pas mon gain pour deux cents ducats.

Et le troisième m'assurait que, comme sergent qu'il était, il se ressouvenait d'avoir vu d'autres procès moins clairs et plus douteux que celui-là, qui avaient valu un profit très considérable à ceux qui les avaient entrepris, et qu'il en espérait d'autant plus du mien, qu'il était très persuadé qu'à la première instance, le sieur Lorenzo

me remplirait les mains, et les leur joindrait au même temps, pour me faire désister de ma poursuite, me priant de retourner avec ma femme, d'où il me résulterait beaucoup plus d'honneur et de profit.

Ils exagérèrent le fait, et m'entretenant de bonnes espérances, me prirent, comme on dit, à pied levé, sans me donner le temps d'y songer ou de prendre quelque meilleur conseil. Je considérai pourtant qu'il serait meilleur de pardonner, et de m'humilier, accomplissant le commandement de Dieu, le plus difficile, qui est d'aimer ses ennemis, et non point d'emporter les choses à pointe de lance.

Je fis encore réflexion que ma bonne femme ne m'avait jamais fait aucun tour d'ennemie ; qu'au contraire, c'était par son moyen que j'avais commencé à lever la tête, et d'être connu de toute la ville. Il est vrai que plusieurs me

montraient au doigt, disant : « Voilà le pacifique Lazarille ; » mais c'était toujours par elle que j'avais commencé d'avoir mon office et bénéfice.

Si la fille, qu'elle disait n'être point à moi, l'était ou non, Dieu, scrutateur des cœurs, le sait, et il pourrait être, que, comme je m'étais trompé, elle se pouvait tromper aussi bien que moi. De même qu'il peut arriver, à l'égard de plusieurs, qui lisent ces mémoires de ma vie, et se remplissent la bouche d'eau à force de rire, qui nourrissent le fils de quelque autre, et travaillant, suent et se tuent pour enrichir celui qui appauvrit son honneur ; croyant, néanmoins, pour très assuré, que s'il y a femme d'honneur au monde, c'est la sienne.

Mais laissons jouir chacun de sa bonne opinion ; toutes ces justes réflexions ne m'ayant servi de rien, je fis faire le procès à dom Lorenzo et à ma

femme, tout en même temps. Et comme j'avais de l'argent, en vingt-quatre heures, je les fis mettre tous deux en prison.

Les gardes me disaient que je ne m'arrêtasse pas pour l'argent que cette affaire me pourrait coûter, puisque tous les dépens devaient tomber sur les côtes de dom Lorenzo ; tellement que, pour lui causer plus de déplaisir, et afin que les frais fussent plus grands, je donnais tout ce qu'on me demandait.

Ils allaient lestes, soigneux et bouillants, et sentant l'argent comme les mouches sentent le sucre, ils ne faisaient pas un pas en vain. En moins de huit jours, le procès fut fort en avant, et ma bourse diminuait.

Les preuves se firent fort facilement, parce que les sergents qui les avaient pris, les avaient trouvés en flagrant délit, et les avaient menés en prison

nus, en chemise, comme ils étaient.

Les témoins étaient en grand nombre, et leurs dépositions véritables; mais mes bons amis d'avocats, procureurs et greffiers, qui connurent la faiblesse de ma bourse, commencèrent à s'évanouir; de sorte que, pour les faire avancer d'un pas, il leur fallait donner plus de coups d'éperon qu'à une mule de louage.

Les délais furent si grands, qu'étant connus de dom Lorenzo et des siens, ils commencèrent à causer, et au moyen de son argent, il s'attira les secours de ceux qui s'étaient déclarés en ma faveur. Ils ressemblaient aux poids d'une horloge qui montaient à mesure que les miens s'abaissaient.

Ils firent si bien, qu'en quinze jours ils sortirent de prison, en donnant caution ; et en moins de huit jours après, on condamna, sur de faux témoignages, le pauvre Lazarille, à faire amende

honorable, en chemise, et au bannissement perpétuel.

Je demandai pardon, comme il était juste que le fît, celui qui, avec vingt écus, s'était mis à plaider contre un homme qui les comptait et les mesurait à pleins paniers. Je donnai jusqu'à ma chemise, pour aider à payer les frais, et m'en allai en exil, tout nu.

Dans le même temps, je me vis riche, plaidant contre l'homme de Tolède, le plus à son aise; entreprise seulement d'un prince; respecté de mes amis, craint de mes ennemis, et en prédicament d'homme d'honneur, qui ne souffre point de mouches en sa plaie; et en moins d'un instant, je me vis chassé du lieu que j'avais désiré si longtemps, du lieu le plus aimé, où j'avais reçu tant de plaisirs, et joui de si chères délices.

M'étant couvert de quelques vieux drapeaux que je trouvai dessus un fu-

mier, je me recueillis en la consolation commune des affligés, m'imaginant que, puisque j'étais au plus bas de la roue de la fortune, il fallait nécessairement que je remontasse, puisqu'elle tourne incessamment.

Je me souviens de ce que j'avais une fois ouï dire à mon maître l'aveugle (qui était un aigle lorsqu'il se mettait à prêcher), que tous les hommes du monde montaient et descendaient par la roue de fortune; les uns suivant son mouvement, les autres, au contraire, y ayant entre eux cette différence, que ceux qui allaient au contraire, s'ils parvenaient une fois au sommet, quoiqu'avec travail, s'y conservaient plus longtemps que les autres.

Je connus alors que j'étais de ceux qui la suivent plus adroitement, et avec tant de vitesse, que je n'étais pas plus tôt au dessus, que je me trouvais incontinent au dessous. Je me vis des plus

grands coquins du monde, ayant été jusqu'alors des moindres.

Je pouvais dire avec juste raison : « Je suis né nu, nu je me trouve, sans avoir perdu, ni gagné. » Je marchai vers Madrid, demandant l'aumône, contant mes malheurs à tous, dont plusieurs eurent pitié, et d'autres s'en riaient. Et comme je n'avais ni femme, ni enfants à nourrir, j'avais à boire et à manger de reste.

On avait recueilli tant de vin cette année-là, qu'à la plupart des portes où je m'adressais, on me demandait si je voulais boire, parce qu'ils n'avaient point de pain à me donner. Je n'en refusai jamais, tellement qu'il m'arriva quelquefois d'avaler, tout à jeun, quatre ou cinq mesures de vin, moyennant quoi, j'étais le plus content du monde.

Si j'ose dire ce que j'en pense, la vie des gueux est telle, que les autres ne méritent point qu'on les nomme vie,

après celle-là. Si les riches en avaient goûté, ils abandonneraient, pour elle, toutes leurs richesses, comme les philosophes qui laissaient tout ce qu'ils possédaient, pour l'obtenir; car leur vie et celle des gueux est toute la même. Il y a seulement cette différence, que les philosophes abandonnent tout ce qu'ils possèdent, pour l'amour d'elle, et que les gueux la trouvent, sans rien abandonner.

Ceux-là méprisent leurs biens, pour contempler avec moins d'empêchement les choses naturelles, les divines et les mouvements célestes; et ceux-ci, pour courir à toute bride après leurs appétits. Les philosophes jettent leurs biens dans la mer, et les gueux les noient dans leur estomac. Les uns les méprisent, comme choses caduques et périssables ; les autres ne les estiment point pour les travaux et les soucis qu'elles procurent, comme contraires

à leur profession. De manière que la vie des pauvres est plus douce et plus quiète que celle des rois, des empereurs, et des papes; et c'est pour cela que je la choisis, sur toutes les autres, comme un chemin plus libre, moins périlleux, et moins triste.

## CHAPITRE XXXI

Lazarille se fait crocheteur. Son infortune.

Il n'y a métier, art, ni science que, pour le savoir en perfection, il ne soit nécessaire d'y employer la capacité du plus subtil entendement du monde. Un cordonnier aura exercé, trente ans, son office, dites-lui qu'il vous fasse des souliers larges de la pointe, hauts de col de pied, et justes de cordon; avant que de vous en faire une paire comme vous le désirez, il vous aura perdu les pieds.

Demandez à un philosophe, pourquoi les mouches chient noir en un lieu blanc,

et blanc en un lieu noir, vous le ferez rougir comme une fille qu'on aurait surprise se fardant à la chandelle. Il ne saura que répondre, et s'il répond à cette demande, il ne répondra pas à mille autres que vous lui pourriez faire.

Je rencontrai près d'Illescas un archigueux que je connus du premier abord : je le consultai comme un oracle, pour lui demander comment je me devais gouverner en cette nouvelle vie. Il me répondit que si j'en voulais sortir net de poussière et de paille, il me conseillait de joindre le travail de Marthe à l'oisiveté de Marie ; savoir, qu'à l'office de gueux, j'ajoutasse celui de marmiton, de crocheteur ou de maquereau, qui était comme mettre une sauvegarde à la gueuserie.

Il me dit davantage, que, pour n'avoir pas fait ainsi, après avoir exercé vingt ans son office, on lui avait donné, le jour d'auparavant, deux cents coups de

fouet, comme à un fainéant. Je le remerciai de son avis, et je suivis son conseil.

En arrivant à Madrid, j'achetai une petite corde, avec laquelle je me mis au milieu de la place, plus content qu'un chat qui mange des tripes. La première qui m'employa fut une fille (Dieu me le pardonne si je ments) d'environ dix-huit ans, plus hypocrite qu'une religieuse novice. Elle me dit que je la suivisse, et me mena par tant de rues, que je crus qu'elle l'avait pris à tâche, ou qu'elle se moquait de moi.

Au bout d'un temps, nous arrivâmes à une maison, qu'à la porte, à la cour, et aux femmes qui y dansaient, je connus être du métier. Nous montâmes en sa chambre, où elle me dit si je voulais qu'elle me payât mon travail, avant que d'en sortir.

Je lui répondis qu'elle me payerait, quand j'arriverais au lieu où elle dési-

rait que je portasse son paquet. Je le charge, et la suivis droit à la porte de Guadelvara. Là, elle me dit qu'elle se devait mettre dans un coche, pour aller à la foire de Negera. La charge était légère, car elle n'était composée que de deux petites écuelles et de fioles pleines d'eau de senteur et de fard. Je sus en chemin qu'il y avait huit ans qu'elle exerçait cet office. « Le premier qui me débaucha, dit-elle, fut un capitaine de Séville, où je suis née ; il me recommanda à une vieille avec laquelle je fus bien pourvue de ce qui m'était nécessaire. De là, je fus retirée par un jeune gentilhomme qui mourut peu de temps après, et qui me laissa une bonne somme d'argent ; à la fin, après avoir tout dépensé, il m'a été nécessaire de travailler, pour gagner ma vie. »

Dans ces entrefaites, nous arrivâmes au coche, qui était prêt à partir ; j'y mis ce que je portais, lui demandant

qu'elle me payât mon salaire. L'effrontée me dit que très volontiers, et levant le bras, elle me donna un si grand soufflet, qu'elle me jeta par terre, en me disant : « Es-tu si nouveau de demander de l'argent aux filles de ma sorte? ne t'ai-je pas dit, avant que de sortir de chez nous, que tu te payasses en moi, si tu voulais? »

Elle sauta dans le coche, comme un petit chevreau, et me laissa plus honteux qu'un singe, sans savoir que devenir, considérant que si la fin de cet office était telle que le commencement, j'aurais bien du profit, au bout de l'an.

Je ne m'étais pas encore éloigné de là, quand un autre coche arriva, qui venait d'Acala de Henarez. Ceux qui étaient dedans, sautèrent à terre, dont la plupart étaient écoliers, putains ou moines. L'un de ceux-ci, de l'ordre de saint François, me demanda si je

voulais porter ses hardes jusqu'à son couvent. Je lui dis qu'oui, parce que je crus bien qu'il ne me tromperait pas, comme avait fait cette carogne. Il me les chargea sur les épaules : le fardeau était si pesant, qu'à peine le pouvais-je lever; mais je m'efforçai avec l'espérance que j'avais d'être bien payé.

J'arrivai au monastère, bien las, parce qu'il était assez loin. Le frère prend son fardeau, et me disant : « Soit pour l'honneur de Dieu, » ferme la porte après lui. Je demeurai longtemps, attendant qu'il sortît pour me payer. Mais voyant qu'il tardait trop, je frappai à la porte; le portier me demanda ce que je voulais; je lui dis qu'il payât le port des hardes que j'avais portées; il répond que je m'en allasse pour Dieu : que quant à eux, ils ne payaient rien. Il ferme la porte, en me disant que je ne heur-

tasse plus, parce qu'il était l'heure de silence, et que si je le faisais, il me donnerait cent coups de cordon.

Je demeurai là tout gelé; un pauvre, de ceux qui étaient à la porte, me dit: « Mon ami, tu peux bien t'en aller, car ces pères ne touchent point d'argent et ne vivent que d'aumônes. — Qu'ils vivent de ce qu'ils voudront; mais ils me payeront mon travail, ou je ne serai point celui que je suis. »

Je recommence à heurter en colère, jusqu'à ce qu'un gros frère laïc sortant, sans dire : « Que fais-tu là? » me donna un si grand coup, qu'il me jeta par terre, comme une poire mûre, et se mettant les genoux sur moi, me donna une douzaine de coups de genoux, et tant de coups de cordon, qu'il me laissa aussi moulu que si la tour de l'horloge de Sarragosse fût tombée sur moi.

Je demeurai là, tout étendu, plus

d'une grosse demi-heure, sans me pouvoir lever, considérant ma mauvaise fortune et la force de cet irrégulier, si mal employée. Il eût été mieux au service du roi, notre maître, qu'à manger les aumônes des pauvres; même ne sont-ils pas encore bons à cela, car ce ne sont que des fainéants.

Ce que l'empereur Charles-Quint fit bien voir, quand le général des Cordeliers lui offrit vingt-deux mille religieux, pour faire la guerre, dont les plus vieux ne passeraient pas quarante ans, et les plus jeunes en auraient vingt à vingt-deux : sur quoi l'empereur le remercia, disant qu'il n'en voulait point, puisqu'il lui faudrait tous les jours vingt-deux mille marmites, pour les nourrir, faisant entendre par là qu'ils sont plus habiles à table qu'au travail.

J'avais ce jour-là (Dieu me le pardonne) telle aversion pour ces gros

frères laïcs, qu'il me semblait voir un frêlon parmi les abeilles, quand je les voyais parmi les autres. Je voulus quitter cet office, mais j'attendis que vingt-quatre heures fussent passées, comme on a coutume d'attendre pour ceux qui sont morts de mort subite, avant que de les faire ensevelir.

## CHAPITRE XXXII

Ce qui arriva à Lazarille, avec une maquerelle.

Évanoui, et presque mort de faim, je m'en allai, peu après, à la première rue ; et, passant par la place de Lavoine, je rencontrai une vieille bigote, qui avait les dents plus grandes que les défenses d'un sanglier. Elle me joignit, me disant que, si je voulais porter un coffre à la maison d'une de ses amies, qui demeurait là tout près, elle me donnerait quatre sols.

Quand j'entendis ces douces paroles, je rendis grâces à Dieu, et je répondis

à la bonne vieille que je le ferais très volontiers, quoiqu'à dire la vérité, j'aimais mieux empoigner ses quatre sols, que de porter aucune charge, puisque j'avais plus besoin d'être porté que de porter. Je charge ce coffre avec grande peine, parce qu'il était grand et pesant.

La bonne vieille me dit d'avoir bien soin du coffre, à cause des fioles pleines d'eau qu'il y avait dedans, et qu'elle estimait beaucoup. Je lui répondis, qu'elle ne craignît point : que j'irais tout bellement, car je ne pouvais faire autrement, ne pouvant presque me remuer, à cause que j'étais si affamé.

Nous arrivâmes à la maison où je portais le coffre ; il fut reçu avec beaucoup de joie, principalement par une fille assez bien faite, qui dit qu'elle voulait garder le coffre dans son cabinet. J'y porte le coffre, et la vieille

lui donne la clef, lui disant qu'elle le gardât jusqu'à son retour de Ségovie, où elle allait visiter sa parente, promettant qu'elle serait de retour en quatre jours.

Elle l'embrasse, et, en s'en allant, elle lui dit deux mots à l'oreille, dont la fille demeura si rouge, qu'elle semblait une rose. Enfin, elle prit congé de tous ceux de la maison, demandant pardon, au père et à la mère de la fille, de la liberté dont elle en usait. Ils lui offrirent leur maison, et la prièrent de s'en servir. Elle me donna quatre sols, me disant à l'oreille que je retournasse le lendemain, du matin, à sa maison, et qu'elle m'en ferait gagner autant.

Je m'en allai fort joyeux et content, je dépensai trois sols à souper, et m'en réservai un pour payer mon gîte. Je considérai la vertu de l'argent, et avec les quatre sols que me donna cette

vieille, je me trouvai plus léger que le vent, plus courageux que Roland, et plus fort qu'Hercule.

O argent! ce n'est point sans raison que la plupart des hommes te tiennent pour leur Dieu! Tu es la cause de tous les maux; tu es l'inventeur de tous les arts, et celui qui les conserve dans leur perfection.

Par toi les sciences sont estimées, et les opinions défendues; les villes fortifiées, et les tours rasées; les royaumes établis et perdus en même temps. Tu conserves la vertu, et toi-même la détruis.

Par toi les vierges conservent leur chasteté, et par toi-même elles viennent à la perdre. Finalement, il n'y a difficulté au monde que tu ne rendes facile, rien de caché que tu ne pénètres, montagnes si hautes que tu n'abaisses, ni abîme si profond que tu n'enlèves.

La matinée venue, je fus à la maison de la vieille, comme elle me l'avait commandé : elle me dit que je retournasse avec elle chercher le coffre que j'avais porté le jour précédent. Quand nous fûmes arrivés là où je l'avais laissé, elle dit au maître de la maison, qu'elle revenait pour le faire emporter; parce que, s'en allant à Ségovie, elle avait trouvé sa parente en chemin, à une demi-lieue de Madrid, qui venait avec la même intention qu'elle avait de la voir; et qu'elle en avait besoin tout incontinent, à cause des hardes qu'elle y avait dedans.

La fille de la maison lui rendit la clef en la baisant et l'embrassant avec plus d'affection que la première fois, et, se tournant, ils parlèrent à l'oreille, et m'aidèrent toutes deux à charger le coffre, qui me semblait plus léger que le jour précédent, parce que mon ventre était plus plein.

Descendant par les degrés, je rencontrai un bâton, que le diable sans doute avait laissé là; je bronchai, et, roulant avec le coffre, jusqu'en bas où étaient le père et la mère de cette innocente fille, je me rompis le nez et les côtes. Du grand coup que le coffre donna, il s'ouvrit, et au dedans il parut un jeune galant, avec son épée et sa dague.

Il avait un habit de campagne, sans manteau; la roupille et les chausses étaient de velours vert, avec une plume, sur le chapeau, de même couleur; les jarretières incarnates, les bas de soie verte, les souliers blancs. Il se leva de bonne grâce, et, faisant une belle révérence, il sortit par la porte.

Ils demeurèrent tous étonnés de cette soudaine vision, et, se regardant l'un l'autre, ils ressemblaient à des matassins. Étant revenus de leur ex-

tase, ils appelèrent à la hâte deux fils qu'ils avaient, et, leur ayant conté le fait, ils prirent leurs épées, avec grand bruit, disant : « Tue, tue ! » Ils sortirent après le galant ; mais, comme il allait plus vite qu'eux, ils ne le purent attraper.

Les parents, qui demeuraient dans la maison, coururent après la maquerelle, pour s'en venger ; mais elle, qui avait ouï le bruit, en avait su la cause, était sortie de bonne heure, par une fausse porte, avec la fille du logis.

Se voyant trompés, ils fondirent sur moi, qui étais arrêté, et ne me pouvais ôter de la place ; car, sans cela, j'eusse suivi les traces de celui qui me causa tant de mal. Les deux frères vinrent tout échauffés, suant et jurant que, puisqu'ils n'avaient pu trouver cet infâme qui les avait déshonorés, ils tueraient leur sœur et la maquerelle, qui leur avait causé cette honte.

L'un disait : « Que ne rencontrai-je ce même diable, avec une troupe infernale de ses plus enragés démons, pour en faire un carnage, comme des mouches ! Venez, venez, diables; mais pourquoi est-ce que je vous appelle ? Puisque, là même où vous êtes, vous craignez ma colère, et ne vous oseriez montrer devant moi. Si j'avais vu ce misérable, je l'eusse jeté si loin, avec un soufflet, qu'on n'en aurait jamais su des nouvelles. »

L'autre poursuivait : « Si je l'eusse attrapé, la plus grande pièce qui eût resté de lui, c'eût été l'oreille. Mais s'il est au monde, et même n'y fût-il pas, il n'échappera pas de mes mains; et, quand il se cacherait dans les entrailles de la terre, je l'en tirerais pour le tuer. »

Ils faisaient ces rodomontades, et le pauvre Lazarille attendait que toutes ces rages fondissent sur lui : mais il avait encore plus de peur de dix ou

douze enfants qui étaient là, que de ces rodomonts. Petits et grands, tous ensemble et tous à la fois tombèrent sur moi ; les uns me donnaient des coups de poing, ceux-ci me tiraient par les cheveux, et les autres me souffletaient.

Ma crainte ne fut point vaine[1]; car les enfants me piquaient avec des ongles, et faisaient élancer leurs cris jusqu'au ciel. Les uns disaient : « Tuons-le ; » les autres : « Il vaut mieux le jeter aux privés. » Les coups allaient en si grand nombre, qu'il semblait qu'ils battaient du blé, ou que ce fût un moulin à fouler du drap, dont les maillets frappent incessamment. Mais enfin, me voyant sans haleine, ils cessèrent de me battre, mais non pas de me menacer.

Le père leur dit qu'ils me laissassent, et me promit que, si je lui disais véritablement qui était le larron qui lui avait volé son honneur, on ne me ferait plus de mal.

Je ne pouvais satisfaire à leur désir, parce que je ne savais qui c'était, ni ne l'avais vu de ma vie, jusqu'à ce qu'il sortît du coffre ; et comme je ne leur disais rien, ils recommencèrent de plus belle.

Ce n'étaient que des pleurs, des gémissements et des plaintes que je faisais contre ma mauvaise fortune, qui trouvait toujours de nouvelles inventions pour me tourmenter et me priver d'un doux repos. Je leur dis, comme je pus, qu'ils me laissassent, et que je leur raconterais ce que je savais du fait. Ils me laissèrent, et je leur dis, au pied de la lettre, ce que c'était ; néanmoins, ils n'ajoutaient pas foi à la vérité.

Voyant que la tempête ne cessait pas, je me résolus à les tromper si je pouvais : ainsi je leur promis de leur enseigner celui qui avait fait le mal ; ils cessèrent alors de me battre, et me promirent merveilles, me demandant

comment il s'appelait et où il demeurait. Je leur répondis que je ne savais pas son nom, et moins encore sa rue; mais que, s'ils me voulaient porter, car d'aller sur mes pieds, il était impossible, à cause du mauvais traitement qu'ils m'avaient fait, je leur montrerais sa maison.

Ils se réjouirent de cela; m'ayant donc donné un peu de vin, au moyen duquel je revins à moi-même, et s'étant bien armés, ils me prirent entre les aisselles, comme une nouvelle épousée, et me promenèrent ainsi par Madrid.

Ceux qui me voyaient, disaient : « On mène cet homme en prison, » les autres « à l'hôpital; » et cependant personne ne toucha le blanc. J'allais, confus et étonné, ne sachant que faire ni dire; car si j'eusse crié à l'aide, ils se fussent plaints de moi à la justice, ce que j'appréhendais plus que la mort. De fuir, il était impossible, non seulement

à cause des bourrades et du méchant traitement que j'avais reçus ; mais pour me voir entouré du père, des enfants et autres parents, qui s'étaient assemblés pour cet effet, dont il y en avait huit ou neuf armés comme des saints Georges.

Nous traversons rues et ruelles, sans qu'ils sussent où ils allaient, ni que je susse où je les menais. Enfin nous arrivâmes à la porte du Soleil ; et, par une rue qui en sort, je vis venir un grand galant, marchant sur la pointe du pied, la cape sous le bras, un gant pendant à une main, et un œillet à l'autre, jouant des bras, tellement qu'il semblait le cousin germain du duc Infantado, et faisant mille gestes et contenances auxquelles je connus aussitôt que c'était l'écuyer mon maître, qui m'avait volé mes habits, et sans doute quelque saint me l'envoya là ; car je n'en avais oublié aucun de toutes

les Litanies dans mes invocations.

Voyant donc l'occasion si belle, je la pris par le poil, et avec une seule pierre je voulus faire deux coups : me venger de ce fanfaron, et me délivrer de ces bourreaux. Ainsi je leur dis : « Messieurs, prenez garde ; car je vois venir le galant qui a diffamé votre maison, et qui vient maintenant de changer d'habits. »

Il n'en fallut pas davantage à ces messieurs aveuglés de colère ; sans faire autre discours, ils me dirent que je le leur montrasse ; ce qui ne fut pas si tôt fait, qu'ils se ruèrent sur lui, tous ensemble ; et le prenant par le collet, le jetèrent par terre, lui donnant mille coups de pieds et autant de coups de poings.

Un des jeunes frères de la pucelle lui voulut passer son épée au travers du corps ; mais son père l'en empêcha ; et, appelant la justice, lui mirent les

osselets aux mains. Comme je vis le jeu mêlé, et que tous étaient occupés, je fendis le vent, et je me cachai le mieux que je pus.

Mon bon écuyer m'avait reconnu, et, s'imaginant que ce fussent quelques-uns de mes parents qui lui demandaient mes habits, il disait : « Laissez-moi, laissez-moi, je payerai deux habits ; » mais ils lui fermèrent la bouche à coups de poings. Moulu, sanglant et balafré, ils le menèrent en prison : je sortis de Madrid, reniant le métier, et le premier qui l'avait inventé.

## CHAPITRE XXXIII

Lazarille part de Madrid pour retourner à son pays, et ce qui lui arriva en chemin.

Je voulus me mettre en chemin; mais les forces ne répondaient pas à mon courage; ainsi je m'arrêtai quelques jours à Madrid. Je n'y passai pas mal mon temps; car, m'aidant de potences, vu que je ne pouvais marcher autrement, je demandai l'aumône de porte en porte et de couvent en couvent, jusqu'à ce que j'eusse acquis la force de me mettre en chemin.

Je me hàtai d'en partir, parce que

j'entendis conter à un pauvre qui s'épouillait au soleil, avec d'autres, l'histoire du coffre, ainsi que je l'ai rapportée ; ajoutant que l'homme qui avait été mis en prison, sur la pensée qu'ils avaient que c'était celui du coffre, avait prouvé le contraire ; parce que, quand cela arriva, il était en sa demeure, personne du quartier ne l'ayant vu, tout ce jour-là, autrement vêtu qu'avec l'habit qu'il portait lorsqu'on l'avait pris ; mais qu'avec tout cela, on l'avait néanmoins honteusement chassé et banni de Madrid, comme un vagabond ; que les parents de la fille cherchaient un crocheteur qui avait ourdi toute cette trame, avec serment que le premier d'entre eux qui le trouverait, le tuerait à coups de bâton.

J'ouvris les yeux à ce discours, comme celui qui y avait le principal intérêt, et me mis promptement un

emplâtre sur l'œil, me rasant la barbe comme un moine, persuadé qu'en cette figure, la mère qui m'enfanta ne m'eût pas reconnu. Je sortis de Madrid dans le dessein de retourner à Tejares, pour voir si, visitant le moule où j'avais été fait, la fortune me serait plus favorable.

Je passai par l'Escurial, édifice qui marque la grandeur du monarque qui l'a fait bâtir ; car, quoiqu'il ne fût pas encore achevé, il se pouvait compter dès lors pour une des sept merveilles du monde. On dira peut-être que le terroir où il est bâti est fort montagneux et stérile ; cependant l'air ne laisse pas d'y être fort tempéré et tellement sain, que la chaleur n'incommode point en été, ni le froid en hiver.

A une demi-lieue de là, je rencontrai une compagnie d'Égyptiens, qui faisaient leur demeure dans un casal souterrain. Quand ils me virent de loin,

ils crurent que j'étais quelqu'un des leurs; car mon habillement ne promettait pas mieux ; mais, étant plus près, ils se désabusèrent, et se détournèrent un peu, parce que, selon ce que je pouvais comprendre, ils avaient quelque consulte à faire parmi eux.

Ils me dirent que ce n'était pas le droit chemin de Salamanque; mais bien de Valladolid. Toutefois, comme mes affaires ne me forçaient pas d'aller plutôt à l'une qu'à l'autre place, je leur dis que, puisqu'ainsi était, je voulais voir encore cette ville, avant que de retourner en mon pays.

Un des plus anciens d'entre eux me demanda d'où j'étais, et, ayant su que j'étais de Tejares, il me pria à dîner pour l'amour du voisinage des lieux, parce qu'il était de Salamanque; j'acceptai l'offre, et, pour le dessert, ils me prièrent que je leur contasse ma vie et mes aventures. Je le fis, sans me faire

prier, avec les paroles les plus courtes et succinctes, autant que des choses de si longue haleine pouvaient le permettre.

Quand je vins à parler de la cuve et de ce qui m'était arrivé dans Madrid, chez un tavernier, ils se mirent à rire ; principalement un Égyptien et une Égyptienne, qui faisaient de plus grands éclats de risée que les autres.

Je commençai à rougir de honte, et l'Egyptien qui était de mon pays, me voyant rougir, me dit : « N'aie point de honte, mon frère ; car ces messieurs ne rient pas de ta vie, qui est plus digne d'admiration que de risée; et puisque tu nous l'as contée si au long, il est juste que nous te payions de la même monnaie, nous confiant en ta prudence, comme tu as fait à la nôtre ; et si ces messieurs me le veulent permettre, je te conterai d'où procède notre risée. »

18

Tous lui dirent qu'il le pouvait faire, puisqu'ils savaient bien que sa grande expérience et discrétion ne lui permettraient pas de passer les limites de la raison.

« Sachez donc, poursuivit-il, que ceux qui rient là, de si bon cœur, sont la fille et le galant qui sautèrent par la fenêtre, quand le déluge de la cuve les pensa noyer ; ils raconteront eux-mêmes, s'ils veulent, les conduits par lesquels ils sont venus au présent état. »

L'Égyptienne flamande demanda licence, captivant la bienveillance des illustres auditeurs, et avec une voix douce, reposée et grave, elle raconta ainsi son histoire :

« Le jour que je sortis, ou pour mieux dire que je sautai par la fenêtre de la maison de mon père, avec le seigneur Vruez que voilà, qui ne me laissera pas mentir, après qu'on nous eut pris tous deux, ainsi qu'il a été dit, on me

mit dans une chambre plus obscure que nette, et plus puante que parée, et l'on mit mon amant dans un cachot, jusqu'à ce qu'il se fût fait connaître, et au moyen de ses amis, qui financèrent, il fut mis en liberté.

» Pour moi, je demeurai en la garde du capitaine, qui, étant jeune, galant, et moi fille non pas trop laide, était plus prisonnier de ma beauté que je ne l'étais de la justice. A cette cause, ma prison me semblait un jardin rempli de délices. Mes parents, quoique indignés de ma mauvaise vie, faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour ma liberté; mais en vain, parce que le capitaine qui m'avait en garde, employait tous les moyens possibles, afin que je demeurasse en son pouvoir.

» Le seigneur Vruez, qui est là présent, allait à l'entour de la maison, comme un chien couchant, pour voir s'il pourrait me parler; ce qu'il fit, au

moyen d'une maquerelle, qui l'habilla d'une robe de sa servante, lui cachant la barbe, avec un voile, comme s'il eût eu mal aux dents : par cette démarche, il facilitait les moyens de ma liberté.

» On devait tenir un bal, la même nuit, chez le comte de Mirandole, où les Égyptiens devaient danser un ballet. Le seigneur Canil (car ainsi s'appelle maintenant le seigneur Vruez) s'accorde avec eux, afin qu'ils l'aident à effectuer son dessein; ce qu'ils firent si bien, qu'au moyen de son industrie, je jouis de la liberté désirée, et de sa compagnie, qui est la meilleure du monde.

» Pour ce sujet, je caressai le capitaine, et je lui fis plus de promesses que ceux qui se trouvent en mer, en temps d'orage; ce qui l'obligea de me répondre de même, me priant que je lui demandasse ce que je voudrais;

que ma bouche serait la mesure de mes souhaits, pourvu qu'ils ne les privassent pas de ma présence.

» Je le remerciai honnêtement, lui disant que son absence me causerait la mort, et, le voyant disposé à ce que je désirais, je le priai qu'il me fît la grâce de me faire voir le bal qui se devait faire la nuit suivante. Cela lui sembla très difficile ; cependant, pour ne point se dédire de sa parole, et à cause qu'il était tout aveuglé de mon amour, il me le promit.

» Le premier commissaire était encore amoureux de moi, et avait commandé aux gardes et au même capitaine qu'ils eussent soin de me bien traiter, et de prendre garde qu'on ne me transportât d'un lieu à un autre.

» Afin donc de me mener (incognito) au bal, il m'habilla en page, avec un habit vert, couvert de passements d'or, le manteau de velours de la même

couleur, doublé de satin jaune, un bonnet avec une plume de héron, et un cordon de diamants, une fraise, avec des pointes de dentelle ; le bas de soie jaune, avec de grandes jarretières, les souliers blancs, découpés, l'épée dorée, et le poignard de même.

» Nous arrivâmes à la salle, où il y avait un grand nombre de seigneurs et de dames, très proprement habillés. Il y avait aussi plusieurs hommes, se couvrant le visage de leurs manteaux et des femmes qui se cachaient dans leurs écharpes, ou dans leurs voiles.

» Canil était vêtu à la Valentonne. Dès qu'il m'aperçut, il se mit à côté de moi ; de manière que j'étais entre le capitaine et lui. Le bal commença, et je vis plusieurs choses que je passerai sous silence, comme n'ayant point de rapport à ce discours.

» Les Égyptiens firent leur ballet ; sur les figures ou passages, deux se prirent

de paroles : de l'une à l'autre, l'on vint aux démentis. Celui qui avait reçu le démenti, répondit à l'autre, avec un grand coup d'épée sur la tête, lui faisant répandre tant de sang, qu'il semblait qu'on eût tué un bœuf.

» Les assistants, qui avaient cru jusque là que ce n'était qu'un jeu, commencèrent à s'émouvoir, criant : « Justice, justice! » Les ministres de la justice se troublèrent; tous les assistants mirent la main à l'épée; je tire la mienne, comme les autres, et me mis à trembler, en la voyant en ma main, de la peur que j'avais de la même épée que je portais.

On prit celui qui avait fait le coup, et des gens qui étaient là expressément postés, ne manquèrent point de dire que le capitaine du guet était là, auquel on le pouvait livrer.

Le commissaire principal l'appelle, pour lui remettre l'homicide accusé. Il

m'eût bien voulu mener avec lui; mais, de peur qu'on ne me reconnût, il me dit que je me retirasse à un coin qu'il me montra, et que je ne m'éloignasse pas de là, jusqu'à ce qu'il fût de retour.

» Le voyant parti, je pris la main du sieur Canil, qui était toujours à côté de moi, et, en deux sauts, nous sortîmes dans la rue, où nous trouvâmes un de ces seigneurs, qui nous mena à son quartier.

» Quand le blessé, qu'on tenait déjà pour mort, s'aperçut que nous étions décampés, il se leva, en disant : « Messieurs, la farce est belle jusque-là, puisque je me porte bien : ceci n'a été fait que pour divertir la compagnie. » Il ôte aussitôt un chaperon, dans lequel était une vessie de bœuf, pleine de sang, qu'il avait tellement ajustée au-dessus d'un casque, qu'à ce coup d'épée, tout ce sang s'était répandu sans qu'il fût blessé. Ils commencèrent tous à rire de

la farce, excepté le capitaine, auquel elle était bien fâcheuse.

» Il revint au lieu signalé, et ne m'y trouvant point, il commence à me chercher, et demandant à une vieille Égyptienne, si elle n'avait pas vu un jeune homme avec telles enseignes. Elle, qui était avertie et instruite du fait, lui dit que oui, et qu'elle lui avait ouï dire, sortant main à main, avec un autre : « Allons nous retirer à Saint-Philippe. »

» Sur cet avis, il s'en alla me chercher à grande hâte; mais en vain, parce qu'il allait du côté de l'orient, et que nous nous sauvions du côté de l'occident.

» Avant que de sortir de Madrid, nous avions changé mon habit, duquel on me donna plus de cent réales. Je vendis le cordon quatre cents écus; en arrivant ici, j'en donnai deux cents à ces messieurs, parce que le sieur Canil leur avait promis.

» Voilà l'histoire de ma liberté. Si le seigneur Lazarille désire quelque autre chose qui l'accommode, je le servirai en tout, comme sa gaillarde présence le mérite. »

Je la remerciai de sa courtoisie, et les quittai avec le plus de civilité qu'il me fut possible.

Le bon vieillard m'accompagna une demi-lieue; je lui demandai, en chemin, si tous ceux qui étaient là, étaient nés en Égypte. Il me répondit qu'il n'y en avait aucun dans toute l'Espagne; mais que tous ceux-ci étaient voleurs, fripons, moines, ou nonnains, qui s'étaient échappés des prisons ou des couvents. Mais qu'entre les plus méchants, les pires étaient ceux qui sont sortis de leurs monastères, changeant la vie spéculative en active. Il s'en retourna à son quartier : et moi à cheval, sur les mulets de saint François, je suivis le chemin de Valladolid.

## CHAPITRE XXXIV

Ce qui arriva à Lazarille, dans un cabaret, à une lieue de Valladolid.

J'étais occupé, dans le chemin, à considérer la conversation, les coutumes, et la vie de ces Égyptiens, et je fus fort surpris que la justice permît des voleurs aussi manifestes, tout le monde sachant que leurs négoces et trafics ne proviennent que de larcins.

Leurs bandes sont autant d'églisiers, d'apostats et d'écoles de méchancetés. J'admirai particulièrement que les religieux laissassent une vie reposée et

tranquille, pour en suivre une aussi pénible et aussi malheureuse que celle des Égyptiens. Je n'eusse pas cru ce que l'Égyptien m'avait dit, s'il ne m'eût montré de loin un Égyptien et une Égyptienne qui n'étaient aucunement basanés du soleil, et qui se divertissaient à chanter des versets de David. « Ceux-là, dit le bon vieillard, sont moine et nonnain ; depuis environ huit jours, ils sont venus à notre congrégation, pour faire profession d'une plus austère vie. »

J'arrivai à une hôtellerie, à une lieue de Valladolid, à la porte de laquelle je vis assise la vieille maquerelle de Madrid, avec la fille du coffre, dont nous avons déjà parlé. Un jeune galant sortit pour les appeler, afin qu'elles allassent dîner. Elles ne me reconnurent point, à cause de l'emplâtre que je tenais toujours sur l'œil, pour me déguiser ; mais je connus le

galant : c'était le Lazare qui était sorti du monument, qui m'avait tant coûté. Je me mis devant eux, pour voir s'ils me donneraient quelque chose ; mais il leur était impossible de me donner ce qu'ils avaient à peine pour eux-mêmes.

Le galant, qui avait servi de maître d'hôtel, fut si libéral, que, tant pour lui que pour sa maîtresse, et pour la vieille maquerelle, il avait fait accommoder un peu de foie de pourceau, avec une sauce. J'eusse englouti, en moins de deux bouchées, tout ce qui était dans le plat. Le pain était aussi noir que la nappe, qui semblait une tunique de pénitent, ou un balai de four.

« Mange, ma vie, lui disait ce seigneur, car c'est viande d'un prince. » La maquerelle mangeait, et se taisait pour ne perdre pas de temps, voyant d'ailleurs qu'il n'y avait pas de quoi

tant inviter à manger. Le plat dans lequel ils mangeaient était de terre, et ils commencèrent à le frotter de telle sorte, qu'ils lui ôtaient le vernis.

Ce triste et misérable dîner achevé, qui avait plus irrité leur faim qu'il ne l'avait apaisée, monsieur l'amoureux s'excusa sur ce que la taverne était mal pourvue. Voyant qu'il n'y avait rien là pour moi, je demandai à l'hôte s'il avait de quoi dîner. Il me dit que, selon l'argent que j'y voudrais mettre, et me voulant donner un peu de fressure, je lui demandai s'il n'avait point autre chose.

Il m'offrit un quartier de chevreau, dont cet amoureux n'avait pas voulu, parce qu'il était trop cher. Je leur voulus faire une bravade ; ainsi je lui dis qu'il me le donnât. Je me mis au pied de leur table, où ce fut une chose digne d'admiration, de voir comment je fus regardé. A chaque morceau que

j'avalais, six yeux, ceux de l'amoureux, de sa maîtresse et de la maquerelle, étaient cloués à ce que je mangeais.

« Qu'est-ce que ceci, dit la demoiselle, ce pauvre mange tout seul un quart de chevreau, et, pour nous trois, il n'y a eu qu'une pauvre fricassée ? » Le galant répondit qu'il avait demandé à l'hôte quelques perdrix, chapons, ou poulets, et qu'il lui avait dit qu'il n'avait pas autre chose à lui donner.

Moi, qui étais instruit du contraire, je ne voulus point les dissuader; c'est pourquoi j'allai mon train, et commençai à manger. Le chevreau ressemblait à la pierre d'aimant ; lorsque j'y pensais le moins, je leur trouvai tous trois la main dans mon plat. La petite effrontée prend un morceau, en disant: « Avec votre permission, mon ami, » et, avant que d'avoir obtenu la licence qu'elle demandait, elle avait déjà

mangé ce qu'elle prenait. La vieille répliqua : « N'ôtez point le dîner à ce pauvre homme.

— Je ne le lui ôterai point, dit-elle, car je le veux très bien payer ; » ce qu'ayant dit, elle commença à manger avec tant de hâte et de rage, qu'il semblait qu'elle n'eût mangé de six jours. La vieille en prend un morceau, pour éprouver le goût qu'il avait. Le galant, en disant : « Ceci leur agrée tant, qu'il faut qu'il soit bon, » se remplit la bouche d'une tranche aussi grosse que le poing.

Les voyant se licencier de cette sorte, je pris tout ce qu'il y avait au plat, et le mis, tout en un morceau, dans ma bouche, lequel fut si grand, qu'il ne pouvait aller avant ni arrière.

Étant en cette posture, deux cavaliers, très bien armés, entrèrent par la porte de la taverne. Ils descendirent, donnant leurs mules à un valet de pied, et demandèrent à l'hôte s'il

avait quelque chose à dîner : il leur répondit qu'ils seraient bien traités, et, qu'en attendant, ils pouvaient entrer dans cette salle, s'il leur plaisait.

La vieille, qui, au bruit de leur arrivée, était sortie à la porte, rentre, les mains devant le visage, faisant plus d'inclinations qu'un frère novice. Elle se tournait de part et d'autre, et dit enfin tout bas, le mieux qu'elle put : « Nous sommes perdus ; les frères de Claire (c'était le nom de la demoiselle) sont là, à la porte. »

La jeune fille commence à s'arracher les cheveux, et à s'égratigner le visage, se donnant de si grands soufflets, qu'il semblait qu'elle était possédée. Le galant, qui était courageux, les consolait, leur disant qu'elles ne s'affligeassent point, que là où il était elles ne devaient point craindre.

Me trouvant là, la bouche pleine de

chevreau, quand j'appris que ces mauvais garçons étaient arrivés, je pensai mourir de frayeur, et je l'eusse fait; mais, comme mon gosier était fermé, l'âme, n'ayant point trouvé la porte ouverte, s'en retourna dans son lieu.

Ces deux fiers-à-bras entrèrent; et ils n'eurent pas plus tôt aperçu leur sœur et la maquerelle, qu'ils s'écrièrent : « Ah! ah! les voici, nous les tenons; elles en mourront! » A ces cris, mon effroi fut tel, que je tombai par terre, et du coup que je donnai, en tombant, la pièce de chevreau qui m'étranglait, sortit de ma bouche.

Ils se mirent tous deux après ce petit champion ; ce qu'ayant aperçu, il met l'épée à la main, et marche droit à eux avec un courage extraordinaire, tellement qu'ils en furent étonnés, et demeurèrent muets, se regardant comme des statues.

Les paroles se gelèrent dans leur

bouche, et leurs épées dans leurs fourreaux : il leur demanda, avec une rodomontade espagnole, ce qu'ils demandaient et ce qu'ils cherchaient, se jette, en même temps, sur l'un d'eux, lui ôte l'épée, qu'il lui porte à la gorge, et la sienne aux yeux de l'autre. A chaque mouvement qu'il faisait de ces épées, ils tremblaient comme des feuilles sur l'arbre.

La vieille et la sœur, qui virent ces deux Rolands si blêmes et rendus, s'approchèrent d'eux, et les désarmèrent.

L'hôte entra au bruit que nous faisions, car je m'étais déjà levé, et j'en tenais un par la barbe. Ils ressemblaient aux taureaux contrefaits de mon pays, que les enfants fuient au commencement qu'ils les voient; mais peu à peu ils se rassurent; et, connaissant qu'ils ne sont pas si furieux qu'ils le paraissent, en approchent si

près, que, toute crainte perdue, ils leur jettent mille ordures.

De même, voyant que ces rodomonts n'étaient pas ce qu'ils paraissaient, je m'animai, et les assaillis avec plus de courage que ma frayeur passée n'en semblait permettre.

« Qu'est-ce que ceci ? dit l'hôte, tant de hardiesse dans ma maison ! » Les femmes, le chevalier et moi, commençâmes à crier, en disant que c'étaient des larrons qui nous avaient suivis pour nous voler. L'hôte, qui les vit sans armes, et nous victorieux, se tourne du côté des plus forts, s'écriant: « Comment! des larrons dans ma maison ! » et les ayant pris par le collet, il les mit tous deux dans une voûte, sous terre, sans qu'aucune raison qu'ils alléguassent au contraire, leur pût servir.

Leur valet, qui venait de mettre les mules dans l'écurie, demandant où

étaient ses maîtres, l'hôte le mit avec eux. Il prend leurs porte-manteaux et leurs hardes, et les enferme, nous ôtant les armes, comme si elles eussent été les siennes.

Il ne nous demanda rien du dîner, afin que nous signassions le procès qu'il avait fait contre eux, auquel, comme ministre de l'inquisition, qu'il se disait être, et officier de la justice de ce lieu, il les condamna tous trois aux galères à perpétuité, et à deux cents coups de fouet, autour de la taverne.

Ils en appelèrent à la chancellerie de Valladolid, où l'hôte les mena, avec trois de ses valets; et, quand les malheureux crurent être devant les audienciers, ils se trouvèrent devant les inquisiteurs, parce que l'hôte avait mis au procès quelques paroles qu'ils avaient dites contre les officiers de la sainte Inquisition, comme irrémissibles.

On les mit dans des cachots, d'où ils ne purent point écrire à leur père comme ils le pensaient, ni avertir personne qui leur aidât, où nous les laissons bien gardés, pour retourner à notre hôte, que nous rencontrâmes en chemin : il nous dit que les inquisiteurs lui avaient commandé de faire paraître devant eux les témoins signés au procès. Néanmoins que, comme notre ami, il nous conseillait de nous cacher.

La demoiselle lui donna une bague qu'elle avait au doigt, le priant de faire en sorte que nous ne vinssions point en leur présence, ce qu'il lui promit. Le larron avait dit cela pour nous faire prendre la fuite, de peur que, si l'on eût interrogé les témoins, sa méchanceté ne vînt à être découverte.

Ce n'était pas la première qu'il avait faite. Quinze jours après, il se fit un acte public de l'Inquisition à

Valladolid, où je vis sortir, entre autres pénitents, les trois pauvres diables, avec trois mordaces à la bouche, comme blasphémateurs, qui avaient osé médire des ministres de la sainte Inquisition, gens aussi saints et parfaits que la justice qu'ils administrent.

Ils portaient chacun leur mître et leur *sambenit*, où leurs méchancetés étaient écrites, et les sentences qui s'en étaient suivies.

J'eus un grand regret de voir ce pauvre diable de valet, qui payait ce qu'il ne devait pas : pour les autres, je n'en eus pas tant de pitié, parce qu'ils n'en avaient point eu de moi. Ils confirmèrent la sentence de l'hôte, et y ajoutant encore qu'il leur serait donné trois cents coups de fouet ; de sorte qu'ils en eurent cinq cents, à bon compte, et furent envoyés aux galères, où ils passèrent leur colère et leurs bravades.

J'ai rencontré assez souvent, depuis, les deux amies, au pré de la Madeleine, sans qu'elles me connussent jamais, ni sussent que je les connusse. Peu de jours après, je vis la demoiselle entrer dans un b..... où elle gagnait de quoi se nourrir, elle et un homme qui la soutenait. La vieille exerçait son office dans la même ville.

## CHAPITRE XXXV

Lazarille sert d'écuyer à sept femmes ensemble.

J'arrivai à Valladolid avec six reales dans ma poche, car chacun, qui me voyait si faible et si pâle, me donnait l'aumône d'une main libérale, et je la recevais d'une autre qui n'était pas chiche ; j'allai droit à la friperie, où, pour quatre réales, j'achetai une longue cape de frise, qui avait été portée par un Portugais, étant fort rase et décousue.

J'achetai, pour une demi-réale, un chapeau haut comme une cheminée,

et large du bord ; et, ayant un bâton à la main, je me promenais par la place. Ceux qui me virent se moquaient de moi, chacun disant son mot : les uns m'appelaient philosophe de taverne, les autres disaient : « Voilà saint Pierre en habit de fête ; « d'autres : Holà ! seigneur Ratigno, voulez-vous du suif, pour graisser vos bottes? » Il n'en manqua point pour dire que je ressemblais à l'âme d'un médecin d'hôpital. Je faisais le muet, et je passais partout.

Je ne passai guères de rues sans rencontrer une femme qui, ayant la main appuyée sur la tête d'un jeune garçon, me demanda si je savais quelque écuyer qui voulût servir. Je lui répondis que je n'en savais point d'autre que moi-même ; que, si je lui agréais, elle pouvait disposer de moi comme de son serviteur.

Nous fûmes d'accord dans un moment; elle me promit trois pièces de

trois blancs de salaire ordinaire. Je pris possession de mon office, en lui donnant le bras, et je jetai le bâton dont je n'avais plus besoin, puisque je ne le portais que pour faire voir que j'étais malade, et pour toucher de compassion ceux qui me voyaient.

Elle renvoya le garçon à la maison, lui commandant de dire à la servante qu'elle apprêtât le dîner et mît la nappe, afin que tout fût prêt, quand elle retournerait. Elle tracassa plus de deux heures, de côtés et d'autres. A la première visite que nous fîmes, elle m'avertit que, quand elle irait quelque part, je devais prendre les devants avant qu'elle fût arrivée, pour demander le maître ou la maîtresse de la maison, où elle avait dessein d'aller, et leur dire que M^me^ Pirez (c'était le nom de ma maîtresse) était là, qui désirait de leur baiser les mains.

Elle m'avertit aussi que je ne cou-

russe jamais devant elle, quand elle serait arrêtée en quelque part. Je lui dis que je savais le devoir auquel un serviteur était obligé, et que je tâcherais de m'en acquitter envers elle.

Le désir que j'avais de voir son visage était grand; cependant je ne le pouvais, parce qu'elle était voilée.

Elle me dit aussi qu'elle ne me pouvait tenir toute seule, mais qu'elle chercherait quelques-unes de ses voisines, avec lesquelles je la servirais, et que toutes ensemble me donneraient le salaire qu'elle m'avait promis; et qu'en attendant qu'elle trouvât les autres, elle me donnerait sa part. Elle me demanda si j'avais où me coucher ; je lui répondis que non. « Vous n'en manquerez pas, repartit-elle, car mon mari est tailleur, et vous vous accommoderez avec les garçons.

« Vous ne pouviez, poursuivit-elle, trouver une meilleure commodité dans

toute la ville ; car, avant qu'il passe trois jours vous aurez six maîtresses, chacune desquelles vous donnera un blanc. »

Je fus surpris de voir la gravité de cette couturière, qu'on eût dit la femme de quelque seigneur, ou du moins de quelque bon bourgeois. Ce qui me surprit davantage, fut de me voir obligé de servir six maîtresses, pour gagner six pauvres blancs par jour.

Néanmoins, je considérai qu'il valait mieux quelque chose que rien, et que ce n'était pas un métier pénible, que je fuyais comme le diable ; car j'ai toujours mieux aimé manger des choux et de l'ail, sans travailler, que des chapons et perdrix, en travaillant.

En arrivant à sa maison, elle me donna son manteau et ses chapins, pour les donner à sa servante. Je vis ce que je désirais ; elle ne me sembla pas laide, étant gaillarde, brunette, et de

bonne taille. Ce qui me sembla seulement de mauvaise grâce, fut le fard, qui lui faisait reluire le visage comme le vernis d'un plat, ou d'une écuelle de terre.

Elle me donna son blanc, disant que je l'allasse trouver deux fois par jour, l'une à huit heures du matin, et l'autre à trois heures du soir, pour voir si elle voudrait sortir.

Je m'en allai chez un pâtissier, et, avec un pâté d'un sol, je dépêchai mon salaire. Je passai le reste du jour assez pauvrement, parce que j'avais déjà achevé les aumônes qu'on m'avait faites en chemin; et je n'osais plus demander: car, si ma maîtresse l'eût su, elle m'eût mangé.

Je retournai, sur les trois heures, à sa maison; elle me dit qu'elle ne voulait pas sortir, mais qu'elle m'avertissait que, dorénavant, elle ne me payerait que les jours qu'elle sortirait; et

que, si elle ne sortait qu'une fois, elle ne me donnerait que la moitié de ce qu'elle m'avait promis. Elle me dit de plus que, puisqu'elle me fournissait de lit, je devais la préférer aux autres, et m'appeler son valet. Le lit était tel, qu'il méritait bien cela, et davantage.

Elle me fit dormir, avec les apprentits, au-dessus d'une grande table, sans aucune autre chose qu'une méchante couverture rase.

Je passai deux jours avec la misère que je pouvais acheter pour quatre deniers. Au bout desquels, une femme d'un tanneur entra dans la confrérie, et marchanda plus d'une heure les autres quatre deniers qu'elle me devait donner. Enfin, en cinq jours, j'eus sept maîtresses, et six ou sept blancs de salaire.

Je commençai alors à manger splendidement, buvant, non pas du plus

méchant vin, quoique non des plus chers, pour ne pas plus étendre les jambes que la couverture.

Les cinq autres maîtresses étaient une veuve d'un recors de sergent ; une femme d'un jardinier, une autre qui se disait cousine d'un carme déchaussé, femme jeune et belle ; et une tripière, qui était celle que j'aimai le mieux ; parce que, quand elle me donnait mon blanc, elle y ajoutait toujours quelque morceau de tetine, et, avant que de sortir de sa maison, j'avais toujours avalé trois ou quatre écuellées de potage ; avec quoi je menais une telle vie, que je priais Dieu qu'il ne me la donnât jamais pire.

La dernière était une dévote : avec celle-ci j'avais plus d'affaires qu'avec toutes les autres, parce qu'elle ne faisait jamais que visiter ses bons amis, avec lesquels elle était toujours seule, et non pas toujours en contemplation ;

car elle aimait la vie active, et le mouvement perpétuel.

Sa maison semblait une ruche d'abeilles; les uns entraient, et les autres sortaient, et tous y portaient les poches pleines. Et, afin que je fusse fidèle secrétaire, ils me donnaient toujours quelques bons morceaux.

De ma vie, je ne vis plus grande hypocrite que celle-là; quand elle allait par les rues, elle ne levait jamais les yeux de la terre, et le chapelet ne lui tombait jamais de la main, et elle le disait toujours par les rues. Toutes celles qui la connaissaient, et la voyaient, la priaient de vouloir prier Dieu pour elles, puisque ses oraisons ne pouvaient être qu'exaucées. Elle leur répondait, qu'elle était une grande pécheresse, et ne mentait pas; car elle trompait même avec la vérité.

Chacune de mes maîtresses avait son heure assignée, et quand l'une me di-

sait qu'elle ne voulait point sortir, je m'en allais chez l'autre, jusqu'à ce que j'eusse achevé ma tâche.

Elles m'assignaient le temps auquel je devais les aller retrouver, et tout cela sans faute ; parce que si, par mes péchés, je venais à tarder un peu, la maîtresse me disait pis que pendre, devant tous ceux qui étaient chez elle, ou chez ceux qu'elle visitait, et me menaçait que, si je continuais en ma nonchalance, elle chercherait un autre écuyer plus diligent, plus soigneux et plus exact.

Qui les aurait entendues crier et menacer, avec tant d'orgueil, aurait cru sans doute qu'elles me donnaient tous les jours deux réales et trente ducats de gage par an.

Quand elles allaient par les rues, elles semblaient des femmes du président de Castille, ou pour le moins d'un audiencier de la chancellerie.

Il arriva un jour que la cousine du carme, et la veuve du recors se rencontrèrent dans l'église, et, voulant s'en retourner chez elles, toutes deux dans un même temps, il y eut un si grand débat entre elles, chacune voulant que je la reconduisisse la première, qu'il semblait que nous fussions dans un four. Elles me tiraillaient, l'une d'un côté, l'autre de l'autre, avec tant de rage, qu'elles me déchirèrent ma cape. Je demeurai presque nu, parce que je n'avais sous elle qu'un méchant drapeau de chemise, qui ressemblait au filet d'un pêcheur.

Ceux qui voyaient ma chair, qui paraissait au travers de la chemise rompue, riaient à pleine bouche. L'église ressemblait à une taverne; les uns se moquaient du pauvre Lazarille, les autres écoutaient les deux dames qui déterraient leurs aïeux.

L'empressement que j'eus de recueil-

lir les pièces de ma cape, empêcha que je ne pusse écouter ce qu'elles se disaient. Seulement j'entendis dire à la veuve : « D'où vient tant d'orgueil à cette coquine? hier servante de cruche, et aujourd'hui robe de taffetas. »

L'autre répondit : « La carogne! elle la porte de burat, gagnée avec un grand merci, et si j'étais hier servante de cruche, elle l'est aujourd'hui de pot. » Les assistants les séparèrent; car elles avaient déjà commencé à se prendre au poil.

J'achevai de recueillir les pièces de mon pauvre manteau, et, demandant des épingles à une dévote qui se trouva là, je l'accommodai le mieux que je pus.

Je les laissai, qu'elles se courrouçaient encore, et m'en allai à la maison de la couturière, qui m'avait commandé que je l'allasse conduire sur les onze heures, parce qu'elle devait aller dîner chez quelqu'une de ses amies.

Quand elle me vit si mal ajusté, elle commença à crier, me disant : « Pensez-vous gagner mon argent et me venir accompagner comme un gueux ? avec moins de ce que je vous donne, je pourrais avoir un autre écuyer, avec les chausses à bas attachées, braguette, cape, et toque, et, vous ne faites que vous enivrer de ce que je vous donne. »

Dieu ! m'enivrer ! disais-je en moi-même, avec six ou sept blancs, tout au plus, que je gagne par jour, en passant ceux où mes maîtresses ne sortent point pour ne me pas payer un blanc. Elle me fit faufiler les pièces de mon manteau, et avec la hâte qu'elle avait, on mit en haut celles qui devaient être en bas, et en cette manière je l'allai conduire.

## CHAPITRE XXXVI

Ce qui arriva à Lazarille en un banquet.

Nous allions à repas de moine invité, parce que la dame craignait qu'il n'y eût pas assez de quoi pour elle. Nous arrivâmes à la maison de son amie, où il y avait d'autres femmes qui étaient priées. Elles demandèrent à ma maîtresse, si j'étais capable de garder la porte ; elle leur dit que oui. « Demeurez donc là, mon ami, me dirent-elles, vous tirerez aujourd'hui le ventre du héron. »

Plusieurs jeunes hommes y vinrent,

tirant chacun de leur poche, l'un une perdrix, l'autre une poule, un troisième un lapin, un autre une couple de ramiers, celui-ci une épaule de mouton, celui-là une pièce de bœuf ; un autre ne manqua point de porter du boudin et de la saucisse ; l'autre porta un pâté d'un réal, enveloppé dans un mouchoir.

Ils donnèrent tout au cuisinier, et allèrent se réjouir, en attendant, avec les dames. Il ne m'est pas permis de dire ce qui se passa là ; c'est au lecteur à se l'imaginer. Cette comédie achevée, le dîner vint. Les dames mangèrent les (*Kyrie*), et les galants burent (l'*Ite Missa est*). Rien ne demeurait sur la table qu'elles ne missent dans leurs poches, l'enveloppant dans leurs mouchoirs. Les galants tirèrent le dernier mets des leurs. Les uns des pommes, les autres du fromage ; ceux-ci des olives ; ceux-là une demi-livre de confitures.

Cette mode de tenir le dîner si près

de soi me plut fort, et je résolus de faire trois ou quatre poches aux premières choses que Dieu me donnerait, dont l'une serait de bon cuir, bien cousu pour y mettre du bouillon. Car ces chevaliers qui étaient si riches, et des principaux, l'ayant apporté cru dans leurs poches, les dames le remportaient tout cuit dans les leurs, moi qui n'étais qu'un écuyer de grâces, je le pouvais faire, à plus juste titre.

Je m'en allai ensuite dîner avec les valets ; mais, au diable, il n'y avait autre chose que de la soupe ; encore fus-je bien étonné que ces dames ne l'eussent mise dans leurs manches.

A peine avions-nous commencé, que nous entendîmes un grand bruit dans la salle où étaient nos maîtresses. Elles disputaient sur la qualité de leurs parents et de leurs maris, et, laissant à part les paroles, elles en vinrent aux mains ; elles se donnaient des coups de

poing, des soufflets et des coups de pied; s'arrachaient les cheveux, et se donnaient des gourmades avec tant de fureur qu'elles ressemblaient aux enfants de village, quand ils vont en procession.

Le bruit commença, à ce que je pus entendre, parce que quelques-uns d'eux ne voulaient rien donner à ces dames, leur disant, qu'il suffisait de ce qu'elles avaient mangé.

Il arriva que la justice passait par la rue, et, ayant entendu le bruit, frappa à la porte, commandant d'ouvrir. Ceux de la maison n'eurent pas plus tôt aperçu la justice, qu'ils fuirent tous, les uns deçà, les autres delà, laissant manteaux, épées, chapeaux et robes; de manière que tout disparut, chacun se cachant le mieux qu'il pût. Moi, je n'avais aucune occasion de m'enfuir; et comme j'étais portier, j'ouvris, afin qu'on ne m'accusât pas de faire résistance à la justice.

Le premier recors qui entra, me prit par le collet, disant, que je me rendisse prisonnier. Après m'avoir pris, ils fermèrent la porte et se mirent à chercher ceux qui avaient fait le bruit. Chambre, cabinet, bouge, cave, grenier, privé, tout fut parcouru et fouillé. N'ayant trouvé personne, ils m'interrogèrent ; je confessai tout, depuis le commencement jusqu'à la fin, en avouant ce que la compagnie avait fait.

Ils furent surpris de ne trouver personne de tant de monde qu'il y eut, et j'en fus moi-même étonné, y ayant douze hommes et six femmes ; et avec ma simplicité, je leur dis, que je croyais absolument que ceux qui avaient mené ce bruit étaient des lutins.

Ils se moquèrent de moi, et le commissaire demanda à ceux qui étaient descendus dans la cave, s'ils avaient bien regardé partout. Ils répondirent que oui ; cependant, non content de

cela, il fit allumer un flambeau, et entrant tous ensemble par la porte de la cave, ils virent rouler une cuve. Les recors épouvantés se mirent en fuite, disant : « Cet homme a ma foi dit vrai, il n'y a ici que des esprits. »

Le commissaire, qui était le plus fin, les arrêta, disant qu'il ne craignait pas le diable ; et, s'en allant à la cuve, et l'ouvrant, y trouva un homme et une femme, les fit arrêter et les donna en garde aux recors.

On passe outre à chercher les autres : le commissaire découvre un vaisseau de terre plein d'huile, dans lequel on trouve un homme vêtu; l'huile lui venant jusqu'à l'estomac. Aussitôt qu'on le découvrit, il voulut sauter dehors; mais il ne put le faire si facilement que le vaisseau ne tombât par terre : l'huile rejaillit jusqu'aux chapeaux des ministres de la justice, et les tacha sans aucun respect. Ils reniaient leur mé-

tier, et la putain qui le leur avait appris.

Cet homme huilé, qui voyait qu'aucun ne courait à lui, et que tout au contraire ils le fuyaient comme un pestiféré, se mit à s'enfuir. Le commissaire criait : « Prenez-le ; » mais il avait beau crier, chacun lui faisait place. Il se sauva par une fausse porte, dégoûtant et laissant après lui une grande trace d'huile. De celle qu'il tira de ses habits, il fit brûler plus d'un mois la lampe de Notre-Dame.

La justice demeura arrosée d'huile, maudissant ceux qui les avaient menés là, et moi aussi, parce qu'ils me disaient que j'étais le maquereau ; et que, comme tel, ils me voulaient couvrir de plumes. Ils sortirent comme des beignets de la poêle, laissant une longue trace partout où ils allaient. Ils se fâchèrent tant, qu'ils jurèrent Dieu et tous les quatre saints Évangélistes, qu'ils feraient pendre tous ceux qu'ils y



ILS VIRENT ROULER UNE CUVE.... (Page 315.)

Imp. Arents.

trouveraient. Nous qui étions prisonniers, tremblions de tous nos membres.

Ils furent chercher les autres là où on tenait la farine. On en répandit de dessus la porte un sac, qui aveugla tous ceux qui étaient entrés. Ils s'écriaient, en disant : « Comment! résister à la justice ! » S'ils voulaient ouvrir les yeux, en même temps, ils étaient remplis d'eau et de farine. Ceux qui nous tenaient, nous laissèrent aller pour secourir le commissaire qui criait comme un fol.

A peine furent-ils entrés, qu'on leur ferma les yeux comme aux autres : ils allaient comme des poules aveuglées, et, se rencontrant les uns les autres, se donnaient de si grands coups, qu'ils se rompaient les dents dans la gueule.

Comme nous les vîmes dans ce désordre, nous chargeâmes sur eux tous ensemble, et eux-mêmes se chargèrent encore l'un l'autre, jusqu'à ce que, n'en pouvant plus, ils se laissèrent tomber à

terre, où les coups de poing et de pied pleuvaient et grêlaient incessamment sur eux. Ils ne disaient ni se remuaient non plus que s'ils eussent été morts; et si quelqu'un ouvrait tant soit peu la bouche pour crier, elle était aussitôt remplie de farine.

Nous leur attachâmes les pieds et les mains, et les traînâmes comme des pourceaux, puis les jetâmes dans la cave, et de là, dans l'huile, comme des poissons à frire. Ils se vautraient comme des cochons dans un bourbier. Nous fermâmes les portes, chacun s'en allant chez lui.

Le maître de cette maison, qui était allé à la campagne, revint, et, trouvant les portes fermées, et que personne ne lui répondait (car la nièce à qui il avait confié sa maison, et qui avait permis d'y faire le festin, craignant son oncle, s'était enfuie avec nous chez son père), il fit ôter les serrures des portes, et quand

il vit sa maison semée de farine et ointe d'huile, il se mit en telle colère, qu'il criait comme un enragé. Il fut à la cave, où il trouva son huile répandue, et la justice qui nageait dedans. Et avec la rage qu'il avait de voir perdre son bien, il donna tant de coups de bâton au commissaire et à ses recors, qu'il les laissa à demi morts.

Il appela ses voisins, et tous ensemble les mirent en la rue, où les enfants leur jetèrent mille incommodités et saletés. Ils étaient si enfarinés, que personne ne les reconnaissait. Quand ils revinrent à eux, et qu'ils se trouvèrent libres en pleine rue, ils se mirent à fuir. Alors pouvait-on bien dire : « Arrêtez, la justice s'enfuit. » Ils laissèrent leurs manteaux, épées et dagues, sans les oser jamais aller chercher, de peur qu'on ne sût comment ils les avaient perdus.

Le maître de cette maison les retira toutes, pour se récompenser du dom-

mage qu'il avait reçu. Quand je sortis pour m'en aller, je rencontrai une cape qui n'était point méchante, je laissai la mienne, et pris celle-là, rendant grâces à Dieu de ce que j'étais sorti de cette journée avec profit; chose bien nouvelle pour moi, qui avais toujours les mains à la tête.

Je m'en allai chez la couturière, où je trouvai la maison sens dessus dessous, et son mari qui la caressait à coups de bâton, parce qu'elle était venue toute seule, sans manteau, sans échapins, courant par la rue avec plus de cent enfants après elle.

J'arrivai à bonne heure, parce qu'aussitôt que le couturier me vit, il laissa sa femme, et se rua sur moi, et me donna un coup de poing, avec lequel il acheva de m'ôter les dents qui me restaient. Il me donna ensuite dix ou douze coups de pied, qui me firent vomir le peu que j'avais mangé.

« Comment, disait-il, veillaque, maquereau, n'avez-vous point de honte de venir dans ma maison? Vous payerez ici celles de l'année passée et de la présente. » Il appelle ses valets, et, prenant une couverture, ils me bernèrent avec tant de plaisir, que j'y avais du regret. Ils me laissèrent pour mort, et me mirent sur une table.

Il était déjà nuit avant que je revinsse à moi-même, et comme je voulus me retourner, je tombai à terre et me rompis un bras. Le jour venu, je me retirai peu après, à la porte d'une église, où, d'une voix douloureuse, je demandai l'aumône à ceux qui y entraient.

## CHAPITRE XXXVII

Comment Lazarille se fit ermite.

Étant devant la porte de l'église, tout de mon long, et faisant revue de ma vie passée, je considérais les infortunes qui m'étaient arrivées depuis le temps que je commençai à servir l'aveugle jusqu'au point où je me trouvais, et je voyais clairement que, pour travailler beaucoup, on n'est pas plus riche. Ainsi, dit le proverbe, que plus avance celui que Dieu aide, que celui qui se lève de grand matin.

En cette méditation je me recomman-

dais à lui, afin que la fin de ma vie fût meilleure que le commencement et le milieu. Un vénérable ermite était auprès de moi, ayant la barbe blanche, un bâton et un chapelet à la main, au bout duquel pendait une tête de mort aussi grande que celle d'un lapin.

Comme le bon père me vit si affligé, il commença à me consoler, me demandant d'où j'étais, et quels excès m'avaient réduit en cette extrémité. Je lui fis de longs discours de mes amères pérégrinations avec peu de paroles. Il resta tout étonné, et, étant touché de compassion, il me pria de venir dans son ermitage.

J'acceptai le parti, et nous arrivâmes, non sans beaucoup de peine, le mieux que je pus, jusqu'à son oratoire, qui était dans une roche, à une lieue de là. Il y avait une chambre tout contre, avec un lit ; il y avait aussi une citerne d'eau fraîche, de laquelle il arrosait un petit

jardin plus précieux que grand. « Il y a vingt ans, dit le bon vieillard, que je vis ici, hors du tumulte et de l'inquiétude du monde. C'est ici, mon frère, le paradis terrestre, où je contemple les choses divines et humaines. Je jeûne quand je suis soûl, et mange lorsque j'ai faim; ici je veille quand je ne puis dormir, et dors quand le sommeil m'y convie; ici je suis en solitude quand je n'ai point de compagnie, et suis accompagné quand je ne suis point seul; j'y chante quand je suis joyeux, et j'y pleure quand je suis triste. J'y travaille quand je ne suis pas oisif, et je suis oisif quand je ne travaille point; ici je médite ma mauvaise vie passée, et je contemple la bonne vie présente; enfin c'est là où toutes les choses s'ignorent, et là même où toutes les choses se savent.

Je me réjouissais dans mon âme d'entendre parler ce bon ermite, et,

pour en augmenter le plaisir, je le priai de me raconter la vie des ermites, qui me semblait, à mon avis, la meilleure de toutes. « Comment ! la meilleure, répondit-il ; elle est tellement meilleure, qu'il n'y a que celui qui l'a goûtée qui le sache. Mais l'heure ne nous permet pas d'en discourir davantage, parce que celle du dîner s'approche. »

Je le priai de me panser mon bras qui me faisait grand mal. Il le fit avec tant de facilité, que dès l'instant la douleur cessa. Nous mangeâmes comme des rois et bûmes comme des templiers. Le repas achevé, nous allâmes passer l'après-dînée à l'espagnole ; c'est-à-dire en dormant. Au milieu du repos, mon bon ermite commença à s'écrier : « Je me meurs, je me meurs ! »

Je me lève, et je le trouvai expirant. Je lui demandai s'il se mourait, il me répondit : « Oui, oui ; » et répétant ce mot, il défaillit dans une heure. Je me vis

affligé, considérant que si cet homme venait à mourir sans témoins, on pourrait dire que je l'aurais tué, et que cela me pourrait coûter la vie, que j'avais conservée jusqu'alors avec tant de misérables travaux. Pour m'accuser de ce crime, il n'était pas besoin de grands témoignages, parce que ma mine montrait assez que j'étais plutôt un voleur de grand chemin qu'un homme de bien.

Je sortis donc promptement de l'ermitage, pour voir s'il ne paraîtrait personne pour être témoin de cette mort : et, regardant de tous côtés, je vis un troupeau de moutons près de là. J'y courus promptement, quoique avec grand'peine, à cause des gourmades du couturier.

Je trouvai six ou sept bergers et quatre ou cinq bergères, qui passaient la chaleur du jour à l'ombre des saules qui couvraient une claire fontaine. Ils

jouaient de leurs instruments, et elles chantaient : les uns dansaient au son des musettes, les autres avec des castagnettes. Celui-ci en tenait une par la main, celui-là dormait au giron de l'autre. Finalement ils passaient fort agréablement la chaleur de l'après-dînée. J'arrivai auprès d'eux tout épouvanté, les priant de venir promptement avec moi, parce que l'ermite se mourait.

Quelques-uns d'eux m'accompagnèrent, et les autres demeurèrent pour garder le troupeau. Ils entrèrent dans l'ermitage, et demandèrent au bon ermite s'il voulait mourir ; il dit que oui, et mentait, car il ne le voulait pas ; mais il était contraint contre sa volonté.

Comme je vis qu'il persévérait toujours à dire oui, je lui demandai s'il désirait que ces pasteurs fussent les notaires et exécuteurs de son testament. Il répondit, oui. Je lui demandai

encore s'il me laissait son unique et légitime héritier; il dit oui. Je poursuivis s'il ne confessait pas que ce qu'il possédait et ce qu'il pouvait posséder de droit, il me le devait pour les agréables services et plaisirs qu'il avait reçus de moi; il dit encore, oui. Là j'eusse souhaité que c'eût été le dernier accent de sa vie; mais comme je vis qu'il lui restait encore quelque peu d'haleine, afin qu'il ne l'employât point à mon désavantage, je poursuivis mes demandes, faisant en sorte qu'un de ces pasteurs écrivît tout ce qu'il disait; ce qu'il fit sur une muraille, avec du charbon, parce qu'il n'avait ni écritoire ni plume. Je lui dis s'il voulait que ce pasteur signât pour lui ce qu'il avait dit, puisqu'il ne le pouvait faire lui-même, et il mourut en disant toujours, oui, oui.

Nous donnâmes ordre pour l'ensevelir, faisant une sépulture, dans son

jardin, le tout à la hâte, parce que j'avais peur qu'il ne ressuscitât. Je priai les pasteurs à goûter; mais ils me remercièrent à cause que c'était l'heure qu'ils devaient repaître leurs troupeaux. Ils s'en allèrent donc, après m'avoir témoigné le regret qu'ils avaient de ma douleur.

Je fermai la porte de l'ermitage, et, regardant partout, je trouvai un grand vaisseau de bon vin, et un autre d'huile; deux cruches de miel, deux cochons, force chairs salées, et quelques fruits secs.

Tout ceci me plaisait extrêmement; mais ce n'était pas encore ce que je cherchais. Je trouvai ses coffres pleins de linge ; et, au coin d'un, un habillement de femme. Cela me rendit tout surpris, et plus encore de voir qu'un homme aussi prévoyant fût sans argent. J'eus l'intention d'aller à sa sépulture lui demander ce qu'il en avait

fait. Mais il me sembla qu'après le lui avoir demandé, il me répondit : « Ignorant, penses-tu qu'étant dans un lieu désert, sujet aux voleurs et brigands, je le dusse tenir dans un coffre, en danger de perdre ce que j'aimais plus que ma vie? »

Cette inspiration, comme si je l'eusse véritablement reçue de sa bouche, me fit chercher par tous les coins, et, n'y trouvant rien, je considérais si j'avais à cacher de l'argent en ce lieu, où est-ce que je le cacherais, afin qu'aucun ne le trouvât, et je dis en moi-même, que ce serait en cet autel. Je m'en approche, et, ôtant le devant de l'autel, qui était de terre cuite au soleil, je vis alors une petite fente, de la grandeur d'une réale ; le sang commença à me bouillir, et le cœur à palpiter.

Je pris une bêche, et en moins de deux coups je jetai la moitié de l'autel par terre, et découvris les reliques qui

y étaient ensevelies. Je trouvai un pot tout plein d'argent, que je comptai, et trouvai qu'il y avait six cents réales.

Le contentement d'avoir trouvé cet argent fut si grand, que j'en pensai mourir de joie. Je le tire de l'autel, et fis un creux, hors de l'ermitage, où je l'enterrai, afin que, si l'on me voulait tirer de là, je trouvasse dehors ce que j'aimais le mieux.

Cela fait, je pris l'habit du défunt ermite, et m'en allai dans la ville avertir le prieur de la confrérie, de ce qui s'était passé, n'oubliant pas à raccommoder l'autel, comme il était auparavant.

J'y trouvai assemblés tous les confrères d'où dépendait cet ermitage qui était de l'invocation de Saint-Lazare, d'où je conjecturai un bon augure pour moi.

Comme les confrères me virent déjà chenu, et l'aspect vénérable, qui est ce

qui importe le plus en telles charges, encore qu'ils fissent quelque difficulté sur ce que je n'avais point de barbe ; car, comme il n'y avait pas longtemps que je me l'étais rasée, elle n'était pas encore revenue ; ce nonobstant, voyant par le rapport des bergers que le défunt m'avait fait son héritier, ils me donnèrent la provision de la chapelle.

Je me souvins, à propos de barbe, d'une chose que me dit autrefois un moine, qu'en sa religion ni aux autres plus réformées, ils ne faisaient supérieur aucun qui ne fût bien barbu ; tellement qu'il arrivait souvent qu'on en excluait les plus capables, à faute de barbe, et qu'on en élisait d'autres moins habiles, pourvu qu'ils eussent de la laine ; comme si le bon gouvernement dépendait du poil, et non de l'entendement mûr et solide.

Ils m'avertirent de vivre avec le bon exemple et réputation que mon prédé-

cesseur avait acquise, étant telle que tous le tenaient pour saint. Je leur promis de vivre comme un Hercule.

Ils m'avertirent que je ne demandasse point l'aumône que les mardis et les samedis, parce que, si je la demandais les autres jours, les frères mendiants me châtieraient.

Je leur promis de faire tout ce qu'ils m'ordonneraient, et leur dis particulièrement que je n'avais point d'envie de me mêler avec eux, parce que j'avais éprouvé déjà en partie ce qu'ils savaient faire.

Je commençai à demander l'aumône par les portes, avec un ton bas, humble et dévot, comme je l'avais appris à l'école de l'aveugle. Je faisais cela, non par nécessité, mais parce que c'est l'usage et la coutume des mendiants, qui tant plus ils ont, tant plus ils demandent et avec plus de plaisir.

Ceux qui m'entendirent demander

pour la lumière de Saint-Lazare, ne connaissant point la voix, sortirent aux portes pour me voir, et, s'étonnant de voir un autre ermite, ils me demandèrent où était le père Anselme (car ainsi se nommait le bon ermite défunt), je leur répondis qu'il était mort.

Les uns disaient : « Dieu lui fasse paix, il était si bon ! » Les autres : « Son âme jouit maintenant de l'éternelle félicité ; » ceux-ci : Béni soit celui qui menait une telle vie ; en six ans, il ne mangea chose qui fût chaude ; » ceux-là disaient, qu'il se passait avec du pain et de l'eau. Quelques petites étourdies, sottement pieuses, se mettaient à genoux, invoquant le père Anselme.

L'une d'elles me demanda ce que j'avais fait de son habit. Je lui dis que c'était celui-là même que je portais. Elle tire ses ciseaux, et, sans dire ce qu'elle voulait faire, commence d'en couper une pièce du premier bout

qu'elle rencontra, disant : « Ne vous étonnez pas, mon frère, si je veux avoir des reliques de ce bienheureux, je vous payerai le dommage que j'ai fait à votre habit.

— Ah ! disaient quelques-unes, sans doute on le canonisera avant qu'il soit six mois ; car il a déjà fait plusieurs miracles. « Tant de gens accouraient pour voir son sépulcre, que l'ermitage en était toujours plein, tellement qu'il fut nécessaire de le tirer de la terre pour le mettre au-dessous d'un petit couvert qui était au devant de l'ermitage. Dès lors je ne demandai plus pour la lumière de Saint-Lazare, mais pour celle du bienheureux Anselme.

Je n'ai jamais pu entendre ce moyen de demander l'aumône pour éclairer les saints, qui sont eux-mêmes lumières. Mais je ne veux pas toucher cette corde qui sonnerait mal. Je ne me souciais nullement d'aller à la ville,

parce que j'avais tout ce que je voulais en l'ermitage. Mais afin qu'on ne dît que j'étais assez riche, et que pour cela je ne demandais point l'aumône, j'y fus le jour suivant, où il m'arriva ce qu'on verra au chapitre suivant.

## CHAPITRE XXXVIII

Lazarille se veut marier pour la seconde fois. Tour qu'on lui joue. Comme il s'en venge.

Nous voyons souvent plusieurs hommes s'élever de la poussière de la terre, sans savoir comment ils se trouvent si riches, honorés, estimés, et craints d'un chacun. Si on demande : Cet homme est-il sage, discret, ou a-t-il quelques grandes perfections ? On vous dira que non. D'où lui est donc venu tant de bien ? On vous répondra : De la fortune.

D'autres, au contraire, qui sont dis-

crets, sages et prudents, pleins de perfections et capables de gouverner un royaume, se voient abattus, rebutés, pauvres, et être le mépris du monde. Si vous en demandez la cause, on vous dira que le malheur les poursuit.

C'est aussi, comme je crois, le même malheur qui me poursuit, qui a voulu laisser en moi un exemple au monde de ce qu'il peut faire. Car, depuis que l'univers existe, il n'y a point eu d'homme si combattu de sa mauvaise fortune.

Comme j'allais un jour mendiant par la rue, demandant pour la lumière de Saint-Lazare ; car, par la ville, je n'osais pas demander pour le bienheureux Anselme ; ceci n'était que pour les sottes qui venaient faire toucher leurs chapelets à son sépulcre, où, selon leur dire, il se faisait plusieurs miracles; je fus à une porte, et demandant comme aux autres, j'ouïs qu'on-

me disait de dessus un degré : « Père, pourquoi ne montez-vous pas ? Montez, montez, quelle nouveauté est celle-ci ? » Je montai, et au milieu du degré qui était un peu obscur, je trouvai des femmes, dont les unes se pendaient à mon col, les autres me prenaient les mains, et me demandaient la raison pour laquelle elles ne m'avaient vu depuis huit jours.

Quand nous eûmes achevé de monter les degrés, et qu'elles me virent au visage, à la clarté des fenêtres, elles demeurèrent toutes ébahies, se regardant l'une et l'autre sans parler non plus que des statues, et elles se mirent tellement à rire, qu'il semblait qu'elles l'eussent pris à tâche.

Le premier qui parla, fut un petit enfant, disant : « Celui-ci n'est pas mon papa. » Après que ces grands éclats de risée furent un peu apaisés, les femmes, qui étaient au nombre de quatre, me

demandèrent pour qui je demandais l'aumône. Je répondis que c'était pour Saint-Lazare. » Et comment demandez-vous? dirent-elles; le père Anselme n'est-il pas bien? — Bien, répondis-je, rien ne lui fait mal; car il y a aujourd'hui huit jours qu'il est mort. »

Quand elles entendirent cela, elles se mirent si fort à pleurer, que si la risée avait été grande auparavant, les pleurs furent encore plus grands. Celles-ci pleuraient, celles-là s'arrachaient les cheveux, et toutes ensemble faisaient une musique si discordante, qu'elles semblaient des nonnains enrhumées.

L'une disait : « Que ferai-je, malheureuse, sans mari, sans appui, sans conseil? Où irai-je? qui m'assistera? ô amère nouvelle! quelle infortune est celle-ci! »

L'autre commença ses plaintes de cette façon : « O mon gendre, et mon maître, comment nous as-tu laissées,

sans avoir pensé à nous ! O mes petits neveux, orphelins et désolés, où est maintenant votre bon père ? »

Les enfants haussaient le dessus de cette musique mal concertée. Tous pleuraient, tous criaient, tous ne poussaient que des plaintes et lamentations.

Quand les eaux de ce grand déluge eurent un peu cessé, elles s'informèrent à moi comment et de quoi il était mort. Je le leur racontai, et le testament qu'il avait fait, me laissant pour son légitime héritier.

Ces mots furent le pis de tous : les larmes se tournèrent en fureur, les pleurs en blasphèmes, et les plaintes en menaces. « Vous êtes le meurtrier qui l'avez tué pour voler son bien, disait la plus jeune ; mais vous ne vous en rirez pas ; car cet homme était mon mari, et ces trois petits enfants sont ses fils ; si vous ne nous donnez son bien, nous vous ferons pendre : et si la justice ne le fait,

il y a ici des épées et des poignards pour vous ôter mille vies, si vous en aviez autant. »

Je leur dis comment j'avais de bons témoins, devant lesquels il avait fait son testament. « Tout cela, dirent-elles, sont des tromperies et faussetés; car le jour que vous dites qu'il mourut, il fut ici, et dit qu'il n'avait aucune compagnie. »

Comme je vis que le testament ne s'était point fait par acte de notaire, et que ces femmes me menaçaient, avec la malheureuse expérience que j'avais faite des procès et de la justice, je résolus de leur parler doucement, pour voir si je pourrais conserver, par la douceur, ce que je savais bien que je perdrais par la justice; joint que les larmes de la nouvelle veuve avaient pénétré jusque dans mon cœur. Ainsi je leur dis qu'elles s'apaisassent, et que si j'avais accepté l'hérédité, c'avait été

sur la croyance que j'avais que le défunt n'était point marié, n'ayant jamais entendu dire que les ermites se mariassent.

Ayant abandonné toute tristesse et mélancolie, elles recommencèrent à rire, disant : Qu'il paraissait bien que j'étais nouveau et peu expérimenté en cet office, puisque je ne savais point que, quand on disait un ermite solitaire, cela ne s'entendait pas qu'il dût être séparé de la compagnie des femmes, n'y en ayant aucun qui n'en eût une pour le moins, avec laquelle il pût passer le temps qui lui restait de sa contemplation, en exercices actuels, imitant tantôt Marie et tantôt Marthe ; principalement étant des gens qui avaient plus de connaissance que le commun, de la volonté de Dieu, qui veut que l'homme ne soit point seul. « Ainsi ce malheureux, pour se conformer à cette volonté, en nourrissait quatre,

cette pauvre veuve, moi qui suis sa mère, ces deux filles qui sont ses sœurs, et ces trois enfants qui sont ses fils, ou pour le moins tenus pour tels. »

Alors celle qu'on appelait sa femme, dit qu'elle ne voulait pas qu'on l'appelât la veuve de ce vieux pourri, qui ne s'était point souvenu d'elle au jour de sa mort; et qu'elle jurerait que ces enfants n'étaient point à lui, et qu'elle annulait les conventions matrimoniales.

« Que contiennent donc ces conventions ? lui dis-je.

— Les conventions matrimoniales, répondit la mère, que je fis quand ma fille se maria avec cet ingrat, furent les suivantes. Mais, pour les dire, il est besoin de reprendre les faits d'un peu plus loin. Étant en une ville appelée Dcénus, à six lieues d'ici, où j'avais mené une vie libre et débauchée, ces trois filles m'étant demeurées de trois idfférents pères, commençaient à être

grandes; j'aperçus aussitôt qu'entre ceux qui venaient me voir, il y en eut un qui, ne se contentant pas de l'ouaille, se voulait attaquer à ces tendres agnelettes.

« Voyant donc ce péril, et que d'ailleurs je n'y pouvais plus subsister, je me mis en voyage, et fis halte ici, où j'établis ma demeure. La renommée de ces trois fillettes étant bientôt répandue partout, les jeunes hommes accoururent aussitôt, comme moucherons au trou d'un tonneau. Cependant parmi tous ceux qui y venaient, je n'eus jamais tant d'inclination que pour le frère Anselme, qui, y étant venu demander l'aumône, vit cette fille, et en devint amoureux. Avec sa sainte et simple naïveté, il me la demanda pour femme. Je la lui donnai donc aux conditions qui suivent.

» La première, qu'il s'obligerait à nourrir notre maison, et que ce que

nous pourrions gagner serait pour nous habiller, ou pour l'épargner.

» La seconde, que si ma fille prenait quelquefois un coadjuteur, attendu qu'il était un peu vieux, il lui serait permis de l'endurer, sans en dire mot.

» La troisième, que tous les enfants qu'elle ferait, il les avouerait pour les siens, et, comme tels, leur promettait dès lors tout ce qu'il avait, et tout ce qu'il pourrait avoir ; et en cas advenant que ma fille n'eût point d'enfants, il la faisait sa légitime héritière.

» La quatrième, qu'il n'entrerait point dans notre maison, quand il verrait à la fenêtre quelque pot d'étain ou de terre, ou quelque autre vaisselle, en signe qu'il n'y avait point de place pour lui.

» La cinquième, que, quand il serait à la maison, et qu'un autre y viendrait, il se devait cacher là où nous lui dirions, jusqu'à ce que l'autre s'en fût allé.

» La sixième et dernière, qu'il nous devait amener deux fois la semaine quelque ami connu qui fît la dépense d'un bon festin.

» Ce sont les articles, poursuivit-elle, avec lesquels ce malheureux donna la foi de mariage à ma fille, et ma fille à lui, dont aujourd'hui elle se repent.

» Le mariage fut fait et consommé, sans vicaire ni curé, parce qu'il nous dit qu'il n'était pas nécessaire, puisque son essence consistait en la conformité des volontés, et intentions mutuelles. »

Je demeurai tout étonné de ce que disait cette seconde Célestine, et des conditions auxquelles elle avait marié sa fille, ressemblant à un muet, sans savoir que dire en cette perplexité. Mais elles ouvrirent le chemin à mon désir ; car la veuve se pendit à mon col, disant : « Si ce malheureux eût eu le visage de cet ange, je l'eusse aimé comme mon cœur. » Et en disant cela, elle me baisa.

Après ce baiser, il entra je ne sais quoi dans mon âme qui me commença d'embraser. Je lui dis que, si elle voulait sortir du veuvage et me recevoir pour mari, je garderais non-seulement les articles accordés avec le défunt ermite, mais encore tous ceux qu'elle y voudrait ajouter, à son plaisir.

Elles se contentèrent de cela, disant que je leur donnasse tout ce qui était en l'ermitage, et qu'elles le garderaient. Je le leur promis, dans l'intention pourtant de garder l'argent pour une nécessité.

La conclusion du mariage demeura résolue pour le lendemain, et, le soir même, elles envoyèrent à l'ermitage un chariot sur lequel elles emportèrent tout le butin. Elles ne pardonnèrent pas même au linge de l'autel, ni aux vêtements du Saint. J'étais si enflammé que, m'eussent-elles demandé le phénix, ou les eaux du fleuve Styx, je les

eusse encore données. Elles ne me laissèrent qu'une pauvre paillasse pour me coucher comme un chien.

Comme ma femme future, qui était venue avec la charrette, vit qu'il n'y avait point d'argent, elle s'en fâcha, car le vieillard lui avait dit qu'il en avait; mais il n'avait pas dit où il le mettait. Elle me demanda si je savais où était le trésor ; je lui dis que non.

Elle, qui était fine et rusée, me prit par la main, afin que nous le cherchassions ensemble. Elle me mena par tous les coins et par toutes les cachettes de l'ermitage, sans oublier le marchepied de l'autel, et comme elle vit qu'il avait été raccommodé depuis peu de temps, elle en conçut un mauvais soupçon.

Elle m'embrassa et me baisa, me disant : « Ma vie, dis-moi où est l'argent, afin que, par ce moyen, nous fassions une joyeuse noce. » Je niai toujours que je susse où était l'argent.

Elle me prit derechef par la main, et me mena promener dehors, autour de l'ermitage, me regardant toujours au visage, et, quand nous fûmes au lieu où j'avais caché mon bien, je ne pus jamais m'empêcher d'y porter les yeux.

Elle appela sa mère, lui disant qu'elle le cherchât dessous une pierre que j'y avais mise. Sa mère trouva mon argent et je pensai trouver ma mort. Néanmoins je dissimulai, disant : « Voilà de quoi faire bonne chère. »

Elles me firent mille caresses, et s'en retournèrent aussitôt à la ville ; car il était déjà tard. Elles arrêtèrent que j'irais le lendemain matin à leur maison, où nous ferions les plus joyeuses noces qu'on ait jamais faites. Dieu veuille qu'ainsi soit, dis-je en moi-même. Je demeurai toute la nuit entre l'espérance et la crainte que ces femmes ne me trompassent, encore qu'il me semblât impossible qu'il y

eût de la perfidie sous un si bon visage. J'espérais jouir de cette petite friande, ce qui fit que la nuit me sembla plus longue qu'une mauvaise année.

Il n'était pas encore bien jour quand, fermant mon ermitage, je m'en allai pour accomplir mon mariage : je ne me souvenais pas que je l'étais. J'arrivai à l'heure qu'elles se levaient.

Elles me reçurent avec tant de joie, que je m'estimai trop heureux, et, toute crainte mise en arrière, je commençai à faire et à défaire dans la maison, comme si ç'avait été la mienne propre. Nous dînâmes si bien, et avec tant de plaisir, qu'il me sembla que j'étais en paradis.

Elles avaient prié à dîner cinq ou six de leurs amies. Après le repas, nous dansâmes, et bien que, je n'y susse rien, elles m'y contraignirent. C'était une chose digne de risée, de me voir danser avec mes habits d'ermite.

La nuit venue, après avoir bien soupé, mieux bu, on me mena dans une chambre bien accommodée, où il y avait un lit. On me dit que je me couchasse là, pendant qu'on déshabillerait mon épouse. Une servante me déchaussa et se retira, disant que je me misse au lit.

Aussitôt que j'y fus couché, toutes les femmes entrèrent dans ma chambre, et ma femme en chemise avec elles, à qui une portait la queue. La première chose qu'elles firent, fut de me faire l'œil de son derrière, disant que c'était là la première cérémonie.

Après cela, quatre d'elles me prirent, deux par les pieds, et deux par les bras. Quatre autres m'attachèrent avec des cordes aux quatre pieds du lit, et je me vis étendu en croix comme un saint André.

Elles commencèrent toutes à rire de voir mes triquebilles, sur lesquelles

elles jetèrent un seau d'eau froide, qui me fit jeter un grand cri. Elles me dirent que je me tusse, et que, si je ne le faisais point, que je pensasse à quoi j'étais né. Elles prirent un grand bassin d'eau chaude, dans laquelle elles me mirent la tête. Elles m'embrassaient, et quand je voulais crier, elles me donnaient tant de coups de fouet, que je me résolus de les laisser faire.

Elles me pelèrent la tête, le menton, les paupières et les sourcils.

« Patience, disaient-elles ; car les cérémonies seront bientôt achevées, et vous jouirez de ce que vous désirez. » Je les priai de me laisser ; car l'appétit m'était déjà passé. Une d'elles, la plus hardie, tira un couteau, disant aux autres : « Tenez-le bien, et je ferai en sorte que la tentation de se marier ne le reprenne.

« Eh ! monsieur l'ermite, pensiez-

vous donc que tout ce que nous disions fût Évangile ? ce n'était seulement pas l'Épître. Vous fiez-vous aux femmes ? Vous verrez maintenant comment vous serez payé. »

Comme je me vis en si grand danger, je fis tant que je rompis une corde et un pilier du lit. Elles me détachèrent alors, afin que je n'achevasse pas de le rompre, et, m'enveloppant dans une couverture, elles me bernèrent jusqu'à me laisser pour mort. « Ce sont, disaient-elles, les cérémonies avec lesquelles se commence notre mariage : s'il vous plaît de revenir demain au matin, nous achèverons le reste. »

Elles me prirent à quatre, et me portèrent loin de leur maison, me mettant au milieu de la rue, où le jour me trouva, et les enfants commencèrent à courir, à me faire tant de mal, que, pour fuir leur tumulte, je me sauvai dans une église, tout

contre le maître-autel, où l'on chantait alors une grand'messe.

Les prêtres, voyant cette figure qui ressemblait au diable qu'on peint aux pieds de saint Michel, se mirent à fuir, et moi après eux, pour éviter les injures des enfants.

Les gens qui étaient dans l'église criaient ; les uns disant : Gare le Diable ; les autres : Gare le fol. Je criais aussi que je n'étais ni fol ni diable ; mais un pauvre homme que mes péchés avaient réduit ainsi.

Après cela tous se remirent ; les prêtres retournèrent achever leur messe, et le sacristain me donna le tapis d'un sépulcre pour me couvrir. Je me mis dans un coin, considérant le revers de la fortune, et, de quel côté qu'on la veuille prendre, il y a toujours trois lieues de mauvais chemin.

J'aurais bien voulu demeurer cette église pour y achever ma vie,

qui, selon les maux qu'elle avait souf-ferts, ne pouvait pas être de longue durée, et afin aussi que les prêtres n'eussent pas la peine de m'aller chercher ailleurs quand je serais mort.

Cependant, réflexions faites, je pris le parti de retourner, comme je pourrais, en mon ermitage, et d'y attendre que je fusse refait de mes peines. Pour cela, je profitai de l'obscurité de la nuit pour sortir de l'église où je m'étais retiré. Arrivé dans ma cellule, je coupai le drap mortuaire qu'on m'avait donné pour me couvrir, et j'en fis un froc à ma guise : il ressemblait à mon ancien habit, quoique ce dernier fût noir; il était si usé, qu'on ne pouvait distinguer si le drap était brnu, ou d'une autre couleur.

Je continuais à demander la charité, et ceux qui avaient coutume de me donner, me trouvant si changé, crurent bonnement que cela provenait des

austérités et de la mauvaise nourriture dont je vivais. Ma façon de m'habiller (étant couvert de haillons) faisait tant d'impression sur le cœur des âmes charitables, qu'elles m'en donnèrent davantage, et chacun vantait mon humilité, et se recommandait à mes prières. Je commençais à avoir une bonne réputation dans la ville ; et, les dimanches et les fêtes, on venait en pèlerinage à ma solitude, où chacun m'apportait de quoi boire et manger pendant huit jours. Il faut dire que je faisais pénitence de bonne foi, ayant toujours sur le cœur la trahison des carognes qui m'avaient trompé si diablement.

Lorsque j'eus acquis dans la ville un certain crédit, je résolus de me venger. (Dieu m'en fasse miséricorde !) Pour cet effet, je me plaignis que j'avais été volé, et, ayant fait ma déposition, on m'obligea d'accompagner les gens de

la justice chez les femmes que j'accusais légitimement. J'y allai de bon cœur : lorsqu'elles me virent, les diablesses de femmes voulurent se jeter sur moi ; mais elles n'en eurent pas le temps, et, voyant les alguasils qui m'escortaient, elles demeurèrent muettes. La justice les interrogea : soit la frayeur, soit les remords de m'avoir maltraité si cruellement, elles avouèrent tout : on trouva mon habit coupé en morceaux, et des effets en linge d'autel qu'elles m'avaient volés, et dont la justice s'empara. La perquisition faite, on les emmena toutes les quatre en prison, où, quelques jours après, elles furent jugées, et le maître des hautes œuvres leur rendit à chacune, avec usure, les coups de fouet qu'elles m'avaient donnés si inhumainement. On les enferma ensuite dans la maison de force, pour le reste de leur vie.

Quant à moi, je continuai ma ma-

nière de vivre en bon ermite, voyant que c'est la meilleure vie : on se promène, on boit et l'on mange sans inquiétude de la vie future, et j'assure que l'on ne peut vivre plus agréablement. Dieu ne m'abandonne point, c'est sans doute parce que je le prie de tout mon cœur.

P. S. — *Lazarille mourut quelques années après avoir écrit les Mémoires de sa vie, et il fut enterré en la Chapelle de son ermitage. La vie contemplative qu'il menait, était si austère, qu'on lui fit dresser un tombeau, sur lequel on lit encore l'épitaphe suivante, gravée ainsi :*

*CI GIT*

Frère Lazare Gonzalès, surnommé de Tormes,

Qui, après avoir fait, sur le théâtre de ce monde, les personnages de

Garçon d'Aveugle, Valet de Curé et de toutes sortes de Maîtres, Marchand d'eau, Crieur public, Marchand aux Indes, Monstre marin, Crocheteur, Écuyer, etc.,

Mourut ermite, le 12 de septembre 1540, âgé de 39 ans, 5 mois et 11 jours.

*R. I. P.*

FIN

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not remove the card from this Pocket.

